N° 261 — Tome LXXIII 1er Mai 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, FÉLIX DE GERANDO, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, ÉMILE MAGNE, JEAN MARNOLD, AUGUSTE MARGUILLIER, RENÉ MARTINEAU, MARCEL MONTANDON, CHARLES MORICE, RACHILDE, WILLIAM RITTER, GEORGES SABIRON, LÉON SÉCHÉ, E. SÉMÉNOFF, CARL SIGER, JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

Nº 261 — 1er Mai 1908

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

PETITE BIBLIOTHÈQUE

ÉCONOMIQUE

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Publiée sous la direction de M. J. CHAILLEY-BERT

PRIX DE CHAQUE VOLUME IN-32, ORNÉ D'UN PORTRAIT. Cartonné toile......... 2 fr. 5

XVIII VOLUMES PUBLIÉS

Cette collection offre de chaque publiciste éminent ce qu'il est indispensable d'en savoir et chaque œuvre définitive ce qu'il est essentiel d'en avoir lu. En deux cents pages se trouv donnés les chapitres fondamentaux des traités retenus et consacrés par la postérité, une not biographique et un exposé des doctrines de l'auteur confiés à l'un des maîtres de la science éco mique, et des indications bibliographiques renvoyant exactement aux sources le lecteur qui vou étudier plus complètement les questions.

Cette sorte d'anthologie économique constitue une œuvre de vulgarisation des plus intéressant

ADAM SMITH. **Richesse des nations**, *extraits*. Notice sur la vie et l'œuvre d'Adam Smi par COURCELLE SENEUIL. 1 vol.

BASTIAT (F.). **Œuvres choisies** (*Cobden et la ligue — Sophismes économiques — Pa phlets et apologues — Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas — Harmonies économiqu* INTRODUCTION, par A. DE FOVILLE, de l'Institut. 1 vol.

BENTHAM. **Principes de législation et d'économie politique**. Bibliographie. INT DUCTION, par Mlle S. RAFFALOVICH. 1 vol.

COBDEN. **Ligue contre les lois céréales et discours politiques** (1836-18 INTRODUCTION, par LÉON SAY, de l'Académie française. 1 vol.

FOURIER. **Œuvres choisies**. INTRODUCTION, par CH. GIDE, professeur à la Faculté de d de Paris. 1 vol.

HUME (DAVID). **Œuvre économique**, traduction nouvelle par FORMENTIN. INTRODUCT par LÉON SAY. 1 vol.

LAVOISIER. **Statistique agricole et projets de réforme** (*Sur la disette des Besti — Sur les encouragements à l'agriculture — Sur le rachat des charges de finance dans l' léanais — Sur l'agriculture et le commerce de l'Orléanais — Des impositions — Sur assignats et sur la liquidation de la dette — Sur l'Instruction publique — La richesse te toriale*). NOTICE BIOGRAPHIQUE, par ED. GRIMAUX de l'Institut. INTRODUCTION, par G. SCHEL 1 vol.

LE PLAY (F.). **Economie sociale** (*Les idées préconçues et les frais — L'agricultur La pratique du bien, ou la coutume — L'invasion du mal, ou la corruption — Le retou bien, ou la réforme — Le patronage — La découverte de la constitution essentielle*). IN DUCTION, par FERNAND AUBURTIN. 1 vol.

MALTHUS. **Essai sur le principe de population**, précédé des préfaces des 2e et 5e tions. INTRODUCTION, par G. DE MOLINARI.

MARX (KARL). **Le capital**, extraits et notes par M. Paul Lafargue. Notice biographi INTRODUCTION, par VILFREDO PARETO. 1 vol.

QUESNAY. **La physiocratie** (*Analyse du tableau économique — Maximes générale gouvernement économique d'un royaume agricole et notes sur ces maximes — Le droit n rel*). INTRODUCTION, par YVES GUYOT. 1 vol.

RICARDO. **Rente, salaires et profits**. Bibliographie. Traduction revue par M. FOR TIN. INTRODUCTION, par P. BEAUREGARD, 1 vol.

SAY (J.-B.). **Economie politique**, extraits. INTRODUCTION, par H. BAUDRILLARD, de titut. 1 vol.

SAY (LÉON), de l'Académie française. **Finances publiques, liberté du comme** (*Considération sur la comptabilité en partie double — Budget de 1875 — Budget de 18 Création du 3 p. 100 amortissable — Sur le tarif des douanes*). INTRODUCTION, par G. C LEY-BERT. 1 vol.

SULLY. **Economies royales**. INTRODUCTION, par JOSEPH CHAILLEY. 1 vol.

STUART-MILL (JOHN). **Principes d'économie politique**. INTRODUCTION, par LÉON RO 1 vol. 2e édit.

TURGOT. **Administration et œuvres économiques** (*Eloge de Gournay — Su formation et la distribution des richesses — Sur la suppression des corvées — Sur la pression des jurandes*). INTRODUCTION, par L. ROBINEAU. 1 vol.

VAUBAN. **Dîme royale**. INTRODUCTION, par GEORGES MICHEL. 1 vol.

LE JEU DE MASSACRE

—

Il serait puéril de philosopher sur l'instinct de cruauté qui sommeille en nous et qu'un incident fortuit suffit à éveiller. Tout homme que ses pareils investissent d'une puissance, à moins qu'un sentiment inusité de justice ne l'anime, a des propensions immédiates à en abuser. Cette règle, constatée dans la société entière, peut être également vérifiée dans la famille. Là, la cruauté s'exerce sur les deux pôles de l'âge ; deux faiblesses la subissent : celle de l'aïeul et celle de l'enfant.

Nous n'avons point l'intention de développer un paradoxe et de soutenir que toute famille possède en son sein un souffre-douleur destiné à endosser les conséquences de la mauvaise fortune ou de la mauvaise humeur. Cependant le cas tend à se généraliser. Peut-être fut-il autrefois moins fréquent ou plus caché. L'extension actuelle du reportage nous le montre quotidien.

Le vieillard battu, séquestré ou simplement abandonné, si des infirmités ou la déperdition de ses facultés mentales ne le lui défendent pas, garde par devers lui la possibilité de réclamer justice et secours. L'enfant, au contraire, reste la victime muette et terrorisée de ses tourmenteurs.

A la vérité, la loi paraît être la sauvegarde de ce dernier. Dès la naissance, elle le prend en tutelle et accompagne les étapes de sa vie. Mais les moyens de la détourner pullulent et la

ruse s'emploie à esquiver les surveillances même minutieuses.

Auparavant qu'il ait vu le jour, le gosse prédestiné à la douleur constitue pour sa famille une source de bénéfices. Nul n'ignore que nos départements septentrionaux, de même que la Belgique, se livrèrent, durant longtemps, à un trafic lamentable de la chair vagissante. On assura l'embryon contre la morti-natalité. On assura le baby contre la période dangereuse de trois à six ans. Les nourrices elles-mêmes eurent la faculté, concédée par certaines compagnies sans scrupules, d'assurer pour leur propre profit le fragile dépôt confié à leurs soins. Ces spéculations ignominieuses amenèrent des résultats faciles à prévoir. Les enfants partirent en multitude pour les nécropoles où s'alignent leurs tombes bleues et blanches. La viande humaine se vendit pour quelques louis. Et l'on eut la ressource de reconfectionner aisément ce que l'on avait aisément détruit.

Bienheureusement une loi s'interposa entre les mères aux dures entrailles et les financiers interlopes (1). Désormais, cet agiotage éhonté ne pourra plus que rarement se produire. Mais l'enfance soutient, de toutes parts, l'assaut des rapacités. Il semble qu'elle soit l'holocauste de la misère. Des mégères embusquées aux carrefours parisiens louent par centaines leurs nourrissons aux filles-mères provinciales qui quémandent une pitance aux bureaux de placement. Les pauvres êtres dépenaillés vont, cahotés sur des bras sans douceur, moitié nus et faméliques, assister aux féeries nocturnes des théâtres, des cafés et des restaurants à la mode. Leurs cris attirent la bienfaisance. Ils gagnent à la fois le pain de leur mère lointaine et celui de la loqueteuse qui exhibe leurs pitoyables anatomies.

(1) *Journal officiel* du 12 décembre 1904, *Loi du 8 décembre 1904 interdisant en France l'assurance en cas de décès des enfants de moins de 12 ans*. M. le professeur Pierre Budin enquêta, pour la France, dans les départements du Nord. M. le docteur Dupureux, en Belgique, étudia 141 cas d'enfants assurés en bas âge. Sur ces 141 enfants, 121 moururent avant 1 an, répartis de cette sorte : 17 morts-nés ; 43 avant 3 mois ; 61 avant 12 mois. Vingt décédèrent de 1 à 4 ans ; 10 de 1 à 2 ans ; 3 de 3 à 4 ans. Donc sur 141 enfants aucun ne dépassa l'âge de 4 ans.

Après des hécatombes semblables, on admire la vaillante intervention de M. Brieux dont la pièce et le roman : *Les Remplaçantes*, plaident la cause des nourrissons. Il faut lire ces deux belles œuvres, le roman surtout qui restitue la documentation dont la pièce devait être allégée. Peut-être M. Mirman, directeur de l'hygiène et de l'assistance publiques, s'inspirait-il de ces œuvres quand, tout dernièrement, il adressait aux conseils généraux une circulaire relative à la création d'une consultation gratuite des nourrissons. V. *Le Journal* du 8 juillet 1907, *La Culture des nourrissons*, par le Dr Toulouse.

S'ils échappent par hasard aux diverses maladies que provoquent ces promenades saugrenues, plus tard d'autres calamités les attendent. Sachant que le marmot ébouriffé et geignant attendrit le cœur malléable du passant, l'exploitation prend toutes les formes. Les chiffonniers de ces cités où s'attarde le souvenir de la cour des miracles possèdent cette malchance d'être les plus prolifiques personnages du monde. Leurs tiaulées de gamins fourmillent, ainsi qu'une vermine, au travers des ruelles. Nul ne s'en occupe si ce n'est aux heures de la pâtée. Ils organisent, sans contrôle, leurs agréables pataugements. Ils ne craignent pas, vivant dans la crasse continue, qu'on accuse leurs mauvais instincts. Ils ont l'injure aux lèvres et dans leurs yeux planent les visions malsaines de la promiscuité.

Or des entrepreneurs guettent cette marmaille et la vouent à la mendicité. Ils l'entraînent, à peine clopinante, et moyennant un salaire versé à la famille, par les rues et les routes. Elle suit la lamentation de l'orgue de barbarie. C'est elle qui, d'un mouvement automatique, sollicite la générosité publique. C'est elle qui danse en oripeaux aux couleurs violentes. C'est elle qui pirouette devant les terrasses de café. Alors que, dans sa cervelle puérile, se forment les concepts primordiaux, on lui glorifie le geste de tendre la main à l'aumône.

Trop souvent la famille elle-même utilise ses rejetons à nourrir son oisiveté. Des femmes fécondes et minables, accompagnées d'un cortège de mioches souffreteux, murmurent la litanie de leur détresse et les poches s'ouvrent à cause de tant de guenilles étalées.

Contre la mendicité, le vagabondage, l'abandon de l'enfance, une législation touffue vitupère et protège. En outre, une institution s'érige, au sein de la société, dont la mission consiste précisément à accueillir et à préserver du vice la foule lilliputienne qui encombre les quartiers extrêmes de la cité. Nous voulons parler de l'école. L'école étend partout ses ramifications. Elle est le plus souvent spacieuse, aérée et surabondante d'énergie philanthropique. Dès qu'il marche et balbutie, l'enfant peut y traîner ses grègues. On l'y garde douze heures consécutives. On l'y nourrit gratuitement si son dénûment est constaté. Elle est excellemment conservatrice de l'espèce. Les maîtresses qui la régentent se tuent à inventer des métho-

des pédagogiques. On ne saurait imaginer quels trésors d'ingéniosité les titulaires de la maternelle dépensent à distraire, par la simplicité et la variété des jeux, la classe ingénue qui trépide sous son aile ; quelle patience louable elle exerce à meubler de quelques notions les cerveaux immuablement dirigés vers le mal.

Or, l'école, malgré les obligations prescrites aux parents, malgré les menaces de sévices — amende même — voit chaque année lui échapper un nombre considérable d'enfants. Ce système de moralisation échoue auprès des familles elles-mêmes amorales. Et cela est d'autant plus déplorable qu'il faut chercher dans le vagabondage des mineurs les raisons de l'extraordinaire criminalité moderne. Des statistiques officielles démontrent que quantité d'enfants, évadés du foyer, habitent librement en garni. Ils sont la proie des déséquilibrés qu'affolent leurs inversions sexuelles. Ils apprennent, par une lente initiation, le métier du surin et de la pince-monseigneur. Et les filles s'agrègent au troupeau sordide qui cherche pâture au crépuscule.

Nous n'étudierons pas ici les problèmes, à peu près élucidés d'ailleurs, de l'enfance criminelle (1). Nous envisagerons seulement les tribulations de l'enfance brutalisée et les plaidoyers que le roman moderne prononça en sa faveur. Maintes fois, traversant une de ces fêtes tonitruantes que baladins et autres histrions installent aux carrefours, nous nous arrêtâmes devant quelques baraques modestes, ouvertes à tous venants. Des marionnettes ridiculement costumées y exposaient leurs têtes difformes et superposées. Un spectateur s'approchait, causait un instant avec la tenancière du lugubre musée. En échange de sa monnaie, il recevait quelques balles. Dès lors,

(1) Les Etats-Unis nous ont fourni un mode nouveau de régénération de l'enfance coupable par la « liberté surveillée ». M. Julhiet en fut l'importateur en France. M. Rollet découvrit un moyen légal de l'y appliquer. Pour atteindre au résultat de rédemption souhaitée, les Américains décidèrent : 1° de spécialiser un tribunal aux causes enfantines et de lui attribuer des méthodes judiciaires particulières ; 2° de supprimer les maisons de correction ; 3° de mettre en liberté surveillée tout enfant amendable dont les parents furent reconnus capables d'aider à son amendement. Rendu à la famille, l'enfant vit sous la tutelle d'un délégué qui éloigne de lui toute tentation funeste. Une première application de ce système en France en a démontré l'excellence. Sur 98 enfants mis en surveillance, 54 s'améliorèrent ; 14 demeurèrent douteux ; 1 s'engagea au régiment ; 7 furent arrêtés pour de nouveaux délits ; 5 échappèrent à la surveillance. V. la revue *L'Enfant*, avril 1907 ; *le Journal* du 31 mars 1907, qui contient un éloquent article de M. Lucien Descaves.

mû par on ne sait quelle férocité, cet être pacifique s'ingéniait à massacrer les grotesques faciès. Un groupe, derrière lui, s'assemblait. Un rire saluait chaque pirouette des suppliciés. Parfois ceux-ci résistaient au premier coup de balle, frémissants sur leurs ressorts, comme d'une protestation. L'énergumène alors s'acharnait. C'était une lutte entre la faiblesse et la force. Et toujours, à la fin, la force acclamée triomphait.

Cet exercice spirituel s'appelle le jeu de massacre.

Or, le jeu de massacre, édifié pour la joie dominicale de quelques lourdauds, existe plus grandiose, plus raffiné, plus divertissant dans l'humanité vivante. Il a pour décor des salons armoriés, des appartements bourgeois aux meubles cossus, des mansardes juchées au sixième de nos maisons. L'enfant y est la marionnette que l'on cogne sans relâche afin qu'elle tombe. On s'épuise à l'assommer. Son corps devient une plaie affreuse. Peu importe ! On cogne encore. Il faut que la marionnette tombe (1) !...

§

Or, cet amusement, dont raffolent tant de désœuvrés, émeut et exaspère certains personnages atrabilaires. La première éloquence qui réclame sa suppression est celle de Dickens. Cet Anglais, dont la plume marche comme un robinet coule, intarissablement, dissimule son amertume sous une continuelle goguenardise. Il n'a guère d'autre moyen d'imposer ses sentiments que celui de les envelopper de joie. Ses glacés compatriotes, sans cet expédient, préféreraient à ses pages quelques versets de la Bible. Une joie démesurée court donc au long de ses fabuleux romans et cela lui permet d'y insérer quelques vérités sanglantes.

De l'avoir beaucoup observée, il prit en dégoût l'humanité

(1) Des faits épouvantables et innombrables précédèrent la loi du 19 avril 1898 sur la répression des violences, voies de fait, actes de cruauté et attentats commis envers les enfants. V. l'affaire Borlet, jugée par la Cour de Paris le 8 janvier 1892. Les époux Borlet commirent des atrocités sur la personne de leur fille, Adolphine, âgée de neuf ans. Le père se contentait de lui briser sa canne sur le dos et de lui plonger la tête dans un baquet d'eau froide. La mère, plus experte, lui « fouillait les organes génitaux » avec de l'eau sédative pure et lui appliquait sur les cuisses des pincettes rougies au feu qu'elle lui introduisait ensuite dans les parties sexuelles. V. A. Berlet : *Commentaire théorique et pratique de la loi du 19 avril 1898*. Paris, 1898, in 8°. Depuis la promulgation de cette loi, le nombre des affaires analogues ne paraît pas avoir diminué Les violences des parents ou étrangers s'accompagnent et s'aggravent, voilà tout, d'actes sadiques. L'affaire Soleilland, malgré son retentissement, n'est pas, à vrai dire, l'apothéose du genre. A lire les journaux, on collectionnerait des monstruosités éminemment plus notoires.

et ses types terminent leurs sourires en rictus. Mais on sent au fond du pessimisme narquois qui l'anime une pitié de tous les instants pour les êtres opprimés. L'enfant est au premier plan de ses préoccupations. Il le révolte de voir si souvent des mains levées sur sa tête. Et c'est pourquoi il essaie de susciter en sa faveur un mouvement protectionniste. Il pense qu'il obtiendra moins aisément l'attention à lancer de lourds pamphlets qu'à dire l'horreur de mille drames obscurs. Sempiternellement donc, les cris tragiques de gamins exploités ou martyrisés traversent ses livres. *Olivier Twist*, que persécute un étonnant bedeau, gonflé d'importance, roule, d'aventures en aventures, aux pires méfaits sous l'emprise menaçante de gredins et d'usuriers. Nul être au monde ne mène une existence plus disgraciée. La faim le torture et le bâton assagit ses velléités de rébellion. Il est un hochet aux mains de la tourbe londonienne. Il semble que jamais un visage d'honneur et de sérénité n'accueillera son vœu de travail paisible et d'amour. Dickens, vraiment, ne se résigne à lui offrir des possibilités de bonheur que lui ayant versé toute la lie de la coupe et certain qu'il l'absorba entièrement.

Et l'on croirait son imagination tarie. Point du tout. Les mêmes préoccupations reviennent ailleurs. Elles grossissent d'épisodes pénibles les deux volumes de *Nicolas Nickleby*. Là une colonie d'enfants gémit sous la trique formidable du maître d'école Ralph Squeers. Ils sont dix, quinze, vingt, issus d'on ne sait quelles fornications lamentables.

« Des visages pâles et des yeux hagards, des charpentes maigres et osseuses, des physionomies de vieillards sur des têtes d'enfants, des êtres difformes dont les membres sont emprisonnés dans des ferrements orthopédiques ; des petits garçons rabougris ou d'autres dont les jambes fluettes peuvent à peine porter le poids de leurs corps voûtés. Des yeux chassieux, des becs-de-lièvre, des pieds-bots, toutes les difformités et les contorsions physiques qui expliquent, sans la justifier, l'aversion dénaturée des parents.

« Il y a des visages empreints déjà de l'habitude du vice, dont les regards ternes et les yeux plombés rappellent les voleurs dans les geôles; il y a encore d'innocentes créatures qui paient de leur santé les fautes et l'immoralité de leurs pères, réduites à regretter avec des larmes la nourrice mercenaire

de leur enfance. Toute sympathie, toute affection tendre séchée dans son germe, tout sentiment jeune et frais étouffé sous le fouet ou éteint par la faim, toutes les passions de haine et de vengeance qui peuvent couver dans une âme ulcérée... Quel début dans le monde, quel enfer dans l'avenir (1)!.. »

Ralph Squeers, moyennant de gros honoraires, éduque ces résidus d'humanité. Il sait, en réalité, que les familles souhaitent le silence sur leur progéniture, et qu'il peut, à son aise, apaiser sur ces victimes expiatoires sa soif de meurtrir. Ce pédagogue verveux, abondant en maximes, ivrogne, vorace, cupide, ignorant, doté d'une femelle modelée sur lui, connaît toutes les roueries de l'assassinat légal. Il a, ce semble, appris des chinois madrés l'art de la torture. Il l'exerce en maître. Les petites figures de carême sont autant de serviteurs que s'octroie son omnipotence. Il n'est pas de labeur ordurier qu'elles n'effectuent, pas d'aveulissements qu'elles ne subissent. Le ventre creux, les doigts gourds, les yeux humectés de larmes éternelles, giflées, fessées, bâtonnées, en guenilles, elles ne trouvent de repos qu'aux heures de sommeil. De temps à autre, l'une disparaît et l'on ne s'enquiert point. C'est que, sans doute, la douleur trop violente emporta vers de meilleurs destins l'âme vacillante et la chair translucide.

Dickens n'argumente point sur ce cas. Ses papiers recèlent cent autres horrifiques histoires notées au hasard de ses investigations. Les dénombrer serait un travail superflu. Nous pensons qu'un mérite suffisant réside dans le fait de les avoir dévoilées. L'Angleterre, depuis la mort du romancier, édicta d'austères mesures de préservation (2). A en croire Pierre de Coulevain, ce pays serait, à cette heure, le paradis des babies (3). Mais cet auteur, fort renseigné sur la société mondaine, ne visita point les substructions de cette société. Il ignore une façade de l'île. Dès lors son témoignage ne peut entrer en ligne de compte dans cette enquête.

D'ailleurs, passant le détroit, il nous séduit de considérer notre littérature. Jules Vallès, tout aussitôt, nous présente son terrible réquisitoire. Voici *Jacques Vingtras*, enfant. Un

(1) Dickens : *Vie et aventures de Nicolas Nickleby*. Paris, Hachette, 1885, t. I, pp. 94-96.
(2) Jean Hélie : *Le Vagabondage des mineurs*. Mayenne, 1899, in-8, thèse, donne d'excellents renseignements sur les lois anglaises relatives à l'enfance.
(3) Pierre de Coulevain : *L'Ile inconnue*, Paris, Calmann-Lévy, s. d.

maigre pion le conçut d'une pecque provinciale au geste prompt et à la langue acérée.

Quel que soit le sein que j'ai mordu, s'écrie-t-il, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit. Je n'ai pas été dorloté, tripoté, baisotté ; j'ai été beaucoup fouetté.

Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures.

Mlle Balandreau m'y met du suif.

C'est une bonne vieille de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente : comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. Vlin ! Vlan ! Zon ! Zon ! Voilà le petit chose qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait (1).

Il y a, entre Jacques Vingtras et ses parents, incompatibilité complète, incompréhension totale. Son père participe de cette gent falote des minces fonctionnaires, apeurés, tâtillons toujours en état de constipation morale. On le bafoue, on le berne. Il ne soupçonne pas la valeur du mot : Indépendance. Toutes les avanies lui surviennent et les gamins cossus de la bourgade se gaussent de sa timidité accrue par la gêne. Or, il faut un exutoire à cet homme qui contient ses colères et cèle ses rancunes. Il est comme ces chiens rossés qui se vengent sur les chats des torgnoles reçues. Le cauchemar de plier sous une férule ne s'atténuerait jamais s'il n'avait la ressource d'assujettir quelqu'un sous sa propre férule.

La portion d'autorité que les règlements lui dispensent et que les circonstances lui enlèvent, il la retrouve au foyer familial. Là végète un frêle bambin qu'il voudrait, à son exemple, sans volonté, rampant, servile. Il s'exaspère de le constater si loin de lui, façonné d'une autre pâte, ayant des aspirations différentes, assoiffé de liberté et d'espace. Que son fils rêve un avenir contraire à celui dont sa médiocrité se contente, cela passe son imagination. Il est professeur avant d'être père. Il égalera l'insoumis à sa hauteur intellectuelle, afin que, dans la chair de sa chair, se prolonge le supplice de ses humiliations et de ses déboires. Il inaugure donc un régime de corrections qui lui devient peu à peu nécessaire. C'est comme un prurit de la main qu'il apaiserait en frappant. Mme Vingtras, par amour

(1) Jules Vallès : *Jacques Vingtras, l'Enfant*, Paris, Fasquelle, s. d., chap. I

conjugal, adopte ce système éducatif. Mais tandis que son mari administre le remède à intervalles irréguliers, elle en régularise l'absorption. Cette inconsciente, dont les chagrins arrêtent les éclosions affectueuses, répudie sa maternité. Elle ne réfléchit point; sa sottise béate se complaît dans une sévérité cruelle.

Jacques Vingtras, sensitif et généreux, se recroqueville sur lui-même. Claquemuré dans la province, il souffre corps et âme. Au moral comme au physique, il se sent ridicule et rabougri :

> Je suis en noir souvent, écrit-il, « rien n'habille comme le noir », et en habit, en frac, avec un chapeau haut de forme, j'ai l'air d'un poêle. Cependant, comme j'use beaucoup, on m'a acheté dans la campagne une étoffe jaune et velue dont je suis enveloppé. Je joue l'ambassadeur lapon. Les étrangers me saluent. Les savants me regardent (1).

Deux voies sont ouvertes aux enfants pressurés dans leurs sentiments. Ou bien le vice sournois s'insinue en eux, ou bien leur immense soif d'aimer se transforme en pitié universelle. Dès que Jacques Vingtras a rejeté le tuyau de poêle disgracieux et l'uniforme d'ambassadeur lapon, il se mue en libertaire. Ses mots sont des claironnements. Il entre d'un cœur ferme dans la bataille sociale. L'utopie d'un bonheur unanime hante son cerveau. L'insurgé succède au prolétaire. Il apporte sa pierre au monument qu'il veut élever jusqu'au ciel aux trois principes républicains.

Parce que Jacques Vingtras possède en soi la belle flamme de l'énergie, il reconquiert son originalité et sa robustesse. Mais un de ses frères en douleur, ce *Sébastien Roch* qu'Octave Mirbeau silhouetta d'une plume virulente, peut lui être confronté pour la constatation de résultats contradictoires. Sébastien Roch garde, dans son passé, la mémoire d'une mère tendre et triste, au visage effacé de pastel. Il habite un village cancanier où son père étale une belle devanture de quincaillerie achalandée. Toute l'âme du bonhomme se manifeste dans le choix des couleurs et des devises qui ornent et constellent cette devanture. Ce commerçant égoïste et rablé, féru de préjugés, porteur d'un respectable sac d'écus, discoureur et maniant à ravir le pathos, aspire à des dignités sociales. Il ne

(1) Jules Vallès : *op. cit.*, chap. v.

se résigne point que le sort ait fait de lui un modeste quincailler. Bien qu'avare, il écornerait volontiers sa fortune pour parader en ces salons notoires où s'étiolent de rares espèces aristocratiques. Il sait irréalisable son souhait. Mais, du moins, il facilitera à son fils les moyens de sortir de sa gangue.

Ici commence le drame. Sébastien Roch n'a cure de la vanité paternelle. Garçon simple, il continuerait le commerce sans ennui, pourvu qu'on lui laissât la faculté d'admirer la nature fleurie qui l'entoure. Or, le voici brusquement transplanté sur un autre sol, dans un collège de jésuites dont la mission consiste ici-bas à élever, selon certains rites, de jeunes messieurs aux noms sonores. Pour atteindre à l'honneur de partager leurs jeux, maintes bassesses s'imposèrent. Mais M. Roch, cachant soigneusement ses démarches, se gonfle du résultat.

De suite Sébastien comprend que son malheur est consommé. Sans particule, sans château, ignorant les habitudes mondaines, quincailler dans le langage, l'attitude, l'habit, il reste au ban du collège. Un mépris général l'enveloppe. Si parfois, quelques sympathies ironiques lui adviennent, elles ne résistent pas aux quolibets que lui valent ses origines. Il ne saurait remonter le courant. Des mélancolies l'accablent qu'il essaie vainement de secouer par le travail. Désemparé, sans but, maudissant le joug qu'il subit, il se résoudrait peut-être, en un de ces sombres désespoirs d'enfants, à déserter le monde, mais une parole suave soudain le réconforte et l'enchante.

Un de ces prêtres mielleux, insinuants et qui savent assembler les mots en musique, le trouble de confidences trop tendres. Il vit, durant quelques jours, d'une vie légendaire. Une chaleur inusitée le pénètre. Il lui semble que les cieux armoricains redeviennent bleus sur sa tête et que des fleurs naissent sous ses pas. Il ne voit pas l'embûche qu'on lui dresse. Sa pureté le défend du soupçon. Il s'abandonne à la griserie d'être pour la première fois aimé.

Or le brigand ensoutané ne poursuit d'autre but que réduire à merci la proie convoitée. Il la couve, il la berce, il l'ensorcelle. Peu à peu la volonté chancelle, secouée de sursauts. Il sait qu'il n'aura point, sans stratagème, raison de tant d'innocence. Il use d'un stupéfiant. Et une nuit, à demi-inconscient

du forfait, Sébastien Roch, affolé d'horreur, rugit du viol consommé.

De ce moment, il n'est plus qu'une ombre désorientée. Chassé du collège, où sa protestation demeura sans effet, il tombe dans la haine tenace et muette de son père :

> J'étais, dit son journal, pour mon père une vanité, la promesse d'une élévation sociale, le résumé impersonnel de ses rêves incohérents et de ses ambitions bizarres. Je n'existais pas par moi-même; c'est lui qui existait ou plutôt réexistait par moi. Il ne m'aimait pas, il s'aimait en moi. Si étrange que cela paraisse, je suis sûr qu'en m'envoyant au collège, mon père, de bonne foi, s'imaginait y aller lui-même; il s'imagina que c'était lui qui recueillerait le bénéfice d'une éducation qui, dans sa pensée, devait mener aux plus hautes fonctions. Du jour où rien de ce qu'il avait rêvé pour lui et non pour moi ne put se réaliser, je redevins ce que j'étais réellement, c'est-à-dire rien. Je n'existai plus du tout. Aujourd'hui il a pris l'habitude de me voir à des heures à peu près fixes et il pense que c'est là une chose toute naturelle. Mais je ne suis rien dans sa vie, rien de plus que la borne kilométrique qui est en face de notre maison, rien de plus que le coq dédoré du clocher de l'église, rien de plus que le moindre des objets inanimés dont il a l'accoutumance journalière (1).

Et cet être vicié qui garde, malgré tout, le souvenir vivant des vocables enjôleurs, parce qu'ils furent les uniques douceurs goûtées, sombre dans une invincible neurasthénie. Rien ne saurait plus électriser son énergie. Le labeur lui répugne. L'amour qu'une ardente fille lui impose l'écœure ainsi qu'une immondice. Il va lentement, et par des conclusions logiques, que M. Mirbeau laisse présumer, vers le lubrique devenir où entraîne une initiation monstrueuse. Il est désormais, dans la série des enfants torturés, un cas pathologique.

Au sortir de cette existence amère, c'est quasiment un repos d'entrer en celle de l'enfant pâle et doux dont Alphonse Daudet historia les mésaventures. *Jack*, comme Sébastien Roch, appartient à la lignée des sentimentaux et des tendres. Son créateur gradue avec finesse et circonspection la gamme de ses tristesses. Mais, pour lui comme pour tant d'autres, la tristesse initiale, la seule tristesse importante, consiste à être pas aimé ou, du moins, à être mal aimé. Il naquit d'une maison hasardeuse, sa mère ayant le privilège de la beauté et

(1) Octave Mirbeau : *Sébastien Roch*, Paris, Fasquelle, p. 275.

la fatalité d'être, ainsi qu'une oiselle, légère, frivole, changeante. Il vécut, le temps de s'y accoutumer, dans l'opulence et ses liesses. Une heure suffit pour changer son avenir, celle où, rejeté de l'institution des Jésuites de Vaugirard, il entre au gymnase Moronval.

Ce gymnase ressemble à s'y méprendre à l'école de l'Anglais Ralph Squeers, sauf peut-être qu'on y abrutit et assomme une espèce particulière d'enfants : « les petits pays chauds (1). » La matraque y règne en maîtresse. Moronval emprunte à Squeers, avec cependant une pointe de méridionalisme, sa faconde et son exubérance de gestes. Des types extraordinaires stagnent en ce milieu. Tous les ratés de la littérature et de la science semblent y réunir leurs rancunes et leurs appétits.

Pour Jack, le malheur débute à l'instant où sa mère rencontre Amaury d'Argenton, bellâtre grandiloquent, parure e[t] synthèse morale du gymnase. Long et rugueux comme les alexandrins qu'il confectionne, il remue d'une émotion imprévue cette poupée gracile et froufroutante. Dès lors, la sentimentalité de celle-ci, trouvant un nouvel élément, diverge et se fixe. Jack n'est plus qu'un fâcheux dans le ménage cahotan[t] que forment ce malade et cette évaporée. On heurte sa fragilité. On méconnaît ses atavismes. On l'exile. On l'encanaill[e]. Nulle honte ne lui est évitée.

Sa sensibilité cependant ne s'émousse point. Il paraît tou[-] jours espérer un retour du sentiment maternel. En cela surto[ut] sa physionomie est touchante. Il s'arrête à peine aux affectio[ns] qui l'environnent. Il attend sans lassitude l'heure ineffable q[ui] le remettra, câlineur et souriant, dans les bras qui le bercère[nt] jadis. Il lui suffirait peut-être de parler pour regagner le cœ[ur] éloigné de lui par des influences légères. Il n'en a point le co[u-] rage. Il attend. Mais l'attente use ses ressorts d'énergie. [Il] s'abandonne, ainsi qu'une épave, au flot de dégoût qui le su[b-] merge. Et son rêve filial n'est jamais réalisé.

Car la tendresse des enfants est généralement spontané[e,] exubérante. Bridée, elle brûle en elle-même comme un fo[yer] enseveli sous les cendres. Difficilement on en réveille [les] flammes endormies. Jules Renard exprima en action c[...]

(1) On constate, en effet, des similitudes bizarres entre l'école de Ralph Squeers [et le] gymnase Moronval. M. et Mme Moronval ressemblent étonnamment à M. et Mme Sq[ueers] et dans les infortunes du petit roi Madou on reconnaît presque toutes cel[les du] triste Swicke de Dickens.

métaphore en son caustique roman : *Poil-de-Carotte*. Poil-de-Carotte n'est ni meilleur ni pire que ses congénères, mais le hasard le fit sans affinité avec les Lepic, ses parents. Il eut probablement le désavantage de survenir au moment où ces derniers, nantis de deux autres héritiers, escomptaient une stérilité définitive. Il surchargea leur foyer d'un excédent regrettable. Et c'est pourquoi on le traite en parasite. On n'imagine pas qu'il puisse posséder une qualité en propre et qu'on lui doive une indulgence. Il assume la responsabilité générale des fautes commises. On tanne sa maigre peau pour la rendre inaccessible aux impressions délicates.

M. Lepic passe, dans le volume, cuirassé d'une belle indifférence ou jugulé par son épouse. En vérité on le sent capable de certaines condescendances. Un appel à sa justice ne demeurerait pas sans écho. Mais Poil-de-Carotte ne songe pas à ces choses. Il se méfie. Peut-être M. Lepic, comme Mme Lepic, rumine-t-il des calottes inédites. Car, pour Mme Lepic, Poil-de-Carotte est, avant tout, un receptacle à calottes. Voici avec quels yeux émerveillés elle envisage son œuvre : « La figure de Poil-de-Carotte ne prévient point en sa faveur. » Il a « le nez creusé en taupinière » et toujours, « quoi qu'on en ôte, des croûtes de pain dans les oreilles ». Il « marche si mal qu'on le croirait bossu ». Son cou « se teinte d'une crasse bleue comme s'il portait un collier ». En outre, Poil-de-Carotte exhale « une odeur tout autre que le musc ».

Ces griefs formulés, et bien d'autres encore, Mme Lepic, femme de devoir, procède au relèvement moral de son fils par des châtiments physiques. Poil-de-Carotte est-il peureux ? Elle lui confie la tâche de fermer le poulailler nocturne. Tendre ? Elle le charge d'achever les perdrix blessées. Relâché ? Elle lui enlève le pot de chambre qui éviterait des désastres et mêle à son chocolat une miette de son incontinence. Gourmand ? Elle l'envoie porter aux lapins les restes du melon dont il pressentit seulement la saveur.

Elle devine, pour l'en sevrer, ses plaisirs préférés. Elle est ingénieuse, savante, érudite en punitions de tous genres. Puis, quelle main admirable ! Rien n'en égale la sécheresse et l'habileté. Quoi qu'il fasse, Poil-de-Carotte jamais n'échappe au soufflet qu'on lui destine. Les retraites les plus précipitées ne lui évitent pas un millimètre de phalangette.

2

Mais Mme Lepic et ses deux auxiliaires, grand frère Félix, sœur Ernestine, spectateurs amusés de l'éternelle correction, ont un adversaire digne de leur méchanceté. Poil-de-Carotte appréhende sa mère comme le blé craint l'orage. Il s'est fabriqué, de toutes pièces, une philosophie. Le mot des stoïciens paraît énoncé pour lui. Il refoule ses larmes parce que, il s'en est aperçu, les larmes réjouissent les mères dénaturées.

— Qu'est-ce que vous voulez que je devienne? déclare Mme Lepic. Il ne pleure même plus une goutte quand on le gifle!

Première revanche. En outre, Poil-de-Carotte feint de se satisfaire de toutes les besognes et de tous les désagréments. Par là, il stupéfie et désarme. Il ment aussi :

— Quoi qu'on te fasse, lui dit amicalement parrain, tu as tort de mentir. C'est un vilain défaut et c'est inutile, car toujours tout se sait.

— Oui, répond le coupable, mais on gagne du temps.

Il pratique d'innumérables petites vengeances. Toujours, au coin de ses lèvres, imperceptiblement, sourit son génie des représailles. C'est pour lui une force que d'ironiser sa propre misère. Il n'a guère le loisir de s'apitoyer sur les autres. Cependant, conseille-t-il à la bonne également maltraitée :

— Pour vous mettre bien avec Mme Lepic, dites-lui du mal de moi.

Sans cette mère ennemie, que vainement il tenta d'amadouer, cet être serait d'une bonté égale à son intelligence. On sent frémir en lui, à peine révélées, d'incomparables richesses d'amour. Il les garde pieusement, ainsi que des reliques en une châsse close. Un jour viendra où, grandi, ayant secoué l'esclavage et renié le passé, il balancera entre deux attitudes. Et, par ce que nous connaissons de lui-même, nous croyons fermement qu'il penchera vers l'indulgence plénière (1).

Ah! comme il se différencie du bambin admirable dont, tout dernièrement, Jehan Rictus se faisait le mémorialiste. On sait en quelles strophes ardentes où ressuscite, avec une forme nouvelle, le Verbe populaire, ce remarquable poète traduit la lamentation des parias. Seul parmi tant de chanteurs alanguis

(1) M. Fortuné Paillot vient de publier un volume : *Tutu* (Paris, Revue moderne, 1907) qui s'apparente, et comme style, et comme procédés, à *Poil-de-Carotte*. Notre étude actuelle ne peut englober ce volume, Tutu étant un enfant heureux dont l'écrivain a seulement observé les gestes et noté les paroles.

et débiles, il est l'aède renouvelé de l'antique qui contexture ses poèmes d'une rumeur d'humanité. Ses yeux, grands ouverts sur la vie, pénètrent sans en avoir l'horreur jusqu'au tréfonds de la douleur. Il ne bouche point ses oreilles à la plainte du faubourg. Il s'en sursature. Elle est en lui. Ses mots en ont l'âpreté formidable, les ironies sifflantes, les mélancolies de cantilènes.

Les longs fantômes ensevelis dans leurs manteaux de résignation, les ombres rapides des pierreuses, les lourds ouvriers fourbus de travail, la multitude déhanchée, mal vêtue, grouillante, puante qui traverse et offense le plaisir du riche, passe, à la débandade, sous sa plume et jette sa malédiction, et murmure sa requête, et hurle sa soif égalitaire.

Ecoutez. Dans cette clameur, l'enfant lance son cri strident :

Nous, on est les pauv's'tits Fan-fans,
Les p'tits flaupés... les p'tits foutus,
A qui qu'on flanqu' sur le tu-tu :

Les ceuss' qu'on cuit, les ceuss' qu'on bat,
Les p'tits bibis, les p'tits bonshommes
Qu'ont pas d'bécots ni d'sucs de pommes,
Mais qu'ont l'jus d'triqu' pour sirop d'gomme
Et qui pass'nt de beigne à tabac.

Les p'tits vannés... les p'tits vanneaux
Qui flageol'nt sur leurs p'tits échasses
Et d'qui on jambonn' dur les chasses,
Les p'tits Pierrots... les tit's vermines,
Les p'tits sans cœurs, les p'tits sans-dieu,
Les fuit-d'-partout... les pisse au pieu
Qu'il faut ben que l'on esstermine... (1).

Tandis que se poursuit la lugubre lamentation, Jehan Rictus songe, avec une particulière angoisse, à tant de « pleins de gifles », à tant de sans défense qui appellent les libérations et les vindictes. Et, durant plusieurs années, acharné au labeur, il édifie son monument à l'enfance battue. Aucune revendication ne vaut la sienne parce que s'y expriment des réalités contrôlées. Il semble qu'une taloche ait engendré *Fil de fer*, son héros, à l'encontre des procédés ordinaires d'engendrement. D'autres taloches, innombrables, continues, réglées,

(1) Jehan Rictus : *Les Soliloques du pauvre*, 1897, p. 201, *Farandole des pauv's 'tits Fan-fans*. V. aussi, *Œuvres nouvelles : Les petites Baraques*, Paris, 1907, chez l'auteur ; *La Frousse*, Paris, 1907, chez l'auteur.

dirait-on, par un mouvement d'horlogerie, l'ont allongé, aminci, amenuisé jusqu'à faire de lui une simple silhouette. Mme de Saint-Scolopendre, marquise de Tirlapan-Ribon-Ribette, sa mère, possède, de cette sorte, pour les délassements de sa main aristocratique, un grand espace de manœuvre. C'est une détraquée aux formidables égotismes, et qui s'accorde une étonnante généalogie, et qui s'extasie en l'admiration d'elle-même. Elle eut ce rejeton d'un homme débonnaire qu'elle fatigua à la longue, l'ayant trop environné de tumulte et d'un continuel vol d'assiettes au visage. L'homme consomma la rupture, mais Fil-de-Fer demeura en otage aux mains de la harpie. De ce moment sa biographie se résume en une perpétuelle correction. Il paiera de tous les sévices les déceptions d'orgueil de Mme de Saint-Scolopendre. A lui la faute si les louis d'or ne pleuvent pas dans sa bourse; à lui la faute si l'amour universel ne salue pas son passage; à lui la faute si ses talents de tragédienne ne conquièrent pas l'admiration unanime. Elle s'arroge le droit imprescriptible de le battre jusqu'à sa majorité. Elle le courbe sous la hantise de la Petite Roquette. Elle l'invective avec une abondance de locutions qui suffisent à constituer un chapitre. Et c'est, au cours du volume, une tempêtueuse, une diluvienne pluie de nasardes, coups de tapette, fers à repasser, pelles, pincettes, ciseaux, manches à balai. Les instruments les plus divers servent à cet usage. Il faut mater la bête sauvage pour la nourriture et l'entretien de laquelle on se tue. Fil-de-Fer a bientôt le corps, son corps exsangue que surmonte un visage de cadavre, si martelé de bosselures et de bleus qu'un jour, au bain, un nageur éberlué l'interpelle de cette sorte:

— Ohé, l'Arc-en-Ciel!...

A demi étranglé, empalé, essorillé, il résiste à grand'peine. Il ne veut pas cependant céder. La mégère n'aura pas sa peau. Peu lui importe de dormir en un lit de camp trop court dont la barre transversale lui pénètre les reins et qu'il prolonge à l'aide de deux chaises. Il refoule la honte de toujours exhiber ses fesses au travers de son pantalon déchiré. Il endure sans murmurer qu'on le ramonne de purges bi-hebdomadaires et qu'on l'éveille la nuit pour la même raison laxative. Il avale, au prix d'effroyables coliques, une soupe où cuisit un pain de savon marseillais. Il figure, métamorphosé en grenouille, au

sortir de l'école où des garnements le bourrèrent de horions, en un ballet que recrute un impresario de bas étage. Il contemple, terrorisé, son tympan gracile qu'une « giroflée » plus vigoureuse extirpa de son oreille. Il tombe dans les pièges de satyres acharnés à polluer son innocence. On lui enseigne la haine, le vice et toutes les turpitudes.

Néanmoins Fil de Fer conserve sa bonne humeur. Il se crée une existence intérieure qui l'aide à supporter l'autre. Réfugié dans le cul-de-sac de la « cité », parmi les ruisseaux pesteux où s'ébattent les « galapiats » de l'arrondissement, il en vient à donner des principes de défense à ses camarades massacrés. Il leur inculque l'art des parades et la stratégie de la fuite. Il leur insuffle les bons préceptes de « pleurer des larmes sèches » et de souffrir « en dedans ».

On ne sait ce que devient, dans la suite, un phénomène si résistant aux raclées. Sans doute ne le retrouvera-t-on pas secrétaire de M. Piot et partageant ses désidérata. Pour lui le problème de la dépopulation n'offre qu'une solution. Voici comment il articule une proposition de loi fortement méditée :

ARTICLE UNIQUE ET DERNIER. — Celui ou celle qui bûchera sur son ou ses gosses plus de cinq ou six fois par jour, en moyenne, sera impitoyablement guillotiné.

(Tout le monde est chargé de l'application de la présente loi) (1).

§

Sans doute notre incursion dans le « jardin des supplices » enfantins pourrait-elle se terminer aux sinistres anecdotes consignées par Jehan Rictus. Il sied cependant d'examiner, après les misères particulières, les misères collectives. Léon Frapié nous y invite, avec *la Maternelle*, guide fourmillant de documents circonstanciés.

C'est à Ménilmontant. « Voici le paysage : les ruisseaux ont une maladie noire ; la chaussée, de la largeur de deux fiacres, sue gras quand elle n'est pas noyée par la pluie... Les boutiques à badigeons sombres portent une gourme négligée d'éclaboussures ; les maisons, au-dessus, tendent leurs faces chiffonnières, cendrées, avec des traînées de larmes couleur de café ; les fenêtres étroites, malsaines, n'ont que de la friperie à

(1) Jehan Rictus : *Fil de Fer*, Paris, Michaud, 1906, in-16.

laisser voir. » Une odeur de graillon empuantit l'atmosphère. Et les assommoirs, et les meublés, et la brocante s'alignent nterminablement.

L'école maternelle gîte en ce décor nauséabond. Entrons et regardons l'enfance qu'elle abrite. Elle forme « une seule race usée, dénuée, « dont l'habillement » reproduit l'aspect miteux et déteint du quartier... Filles, garçons, grands, petits, moyens, sans erreur possible, ont le visage modelé par les coups. En a-t-il fallu des brutalités depuis leur naissance! Car la chair reprend sa forme après une torgnole, le sourire renaît après les pleurs; en a-t-il fallu des réitérations pour que les coins de visage restent de travers, pour que les joues gardent l'air giflé, pour que l'apparence de renifler des larmes s'installe définitivement, même quand l'enfant rit!... »

En plus des déformations accidentelles, les enfants supportent les inévitables tares héréditaires. Leurs maigres physiques retournent à l'animalité. Partout où ils passent, ils importent « l'odeur de leur famille; ils sentent le fer, l'huile, le charbon des machines et des outils, le vernis d'ébéniste,les pommes de terre frites, la sueur, le vin, le musc; les uns font la chaloupe en marchant, les autres accusent l'allure lente d'ouvriers fatigués, l'air de traîner une voiture à bras derrière eux, l'air de tirer, du dos, l'immémoriale misère ».

En leur intellect s'imposent deux nécessités primordiales : nécessité de boire.

— Qu'est-ce que le samedi, leur demande-t-on?

— C'est le jour où l'on se saoule!...

Nécessité d'être battu. Car, ajoute le romancier, le battage des enfants est assimilé à une obligation domestique, « telle que le battage des tapis ». Deux commères, les tétasses ballantes, conversant en ces termes :

— Ça ne se bat guère avant cinq ou six mois.

— Le matin de préférence, ça les remonte pour la journée.

— Dame, le dimanche, ils écopent davantage parce qu'on a plus de temps.

Par contre, les lamentables gosses ignorent la douceur d'embrasser. Ils sont les spectateurs quotidiens d'horribles scènes qu'ils finissent par imaginer naturelles. Telle fillette,un matin, pour se rendre à l'école, enjambe le cadavre de sa mère assassinée. Telle autre porte au cou la piqûre qu'y laissa le

couteau d'un père occasionnel. Telle autre ne se demandeplus quelle raison l'oblige à attendre sur l'escalier que s'achève la « conversation » d'un visiteur.

Nous en passons pour ne pas grossir le lot d'atrocités que signalent les divers romans étudiés. On pourrait croire à de l'exagération. Pour se convaincre du contraire, il n'est besoin que d'ouvrir les recueils de jurisprudence. Parfois une affaire sensationnelle suscite l'indignation publique. L'une, nous l'avons dit, provoqua le remaniement de quelques articles du code et la promulgation de la loi du 19 avril 1898. Mais combien d'autres sont noyées dans la marée montante des faits divers.

Entre les pratiques d'étouffement de l'ogresse Weber et le rut d'un Soleilland, la souffrance enfantine suit toutes les graduations. Qu'elle soit morale ou qu'elle soit physique, cela s'équivaut. Bien que la loi ci-dessus citée réprime très sévèrement les sévices envers l'enfance, elle ne nous paraît pas suffisante. Il est vraiment extraordinaire qu'un père dispose à sa guise de la maison de correction. L'expérience en a pourtant démontré l'inanité moralisatrice. Presque toujours elle prépare la clientèle du bagne.

M. Edouard Quet, en son roman où abondent les faits impressionnants, dévoile les abus qu'autorise le droit de correction paternelle Il montre, en outre, quels bourreaux peuvent être, sans subir la moindre sanction, directeurs et surveillants qui masquent de philanthropie leur cupidité (1).

A quelle classe qu'ils appartiennent, point de pitié pour les tortionnaires de l'enfance. Travaux forcés et réclusion assagiraient leur monomanie de battre. La bonne éducation n'implique pas la nécessité des châtiments corporels. La société, avant la famille, prend possession du nouveau né, de telle sorte que, s'il demeure sans soutien, elle le nourrit, l'instruit et lui donne un métier. Elle seule possède sur lui un droit. Ce droit, elle le délègue aux parents. Ceux-ci, aux termes du contrat social, veillent sur le dépôt qui leur est concédé. S'ils trompent la confiance qu'on leur accorde, la société se doit d'intervenir et d'appliquer implacablement sa justice...

ÉMILE MAGNE.

(1) Edouard Quet : *En Correction*, Paris, Fasquelle, 1906.

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

—

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

(*Suite* [1])

—

II

LA MUSE FRANÇAISE

I

La *Muse française* eut sept fondateurs : Emile Deschamps, Guiraud, Soumet, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Saint-Valry et Desjardins. — Sept étoiles, comme dans la Pléiade du XVIe siècle, mais elles ne furent pas groupées tout d'un coup, et ce qui leur manqua, au point de vue de la cohésion et de la durée, ce fut d'être placées, comme leurs devancières de 1550, sous la férule d'un chef ayant l'autorité de Jean Dorat.

Dans le principe, tout semble avoir été étudié et concerté entre Soumet, Guiraud et Emile Deschamps. Celui-ci apporta l'idée première, Guiraud rédigea le prospectus, et Soumet, avec son beau nom, fournit le panache auquel se rallièrent presque tous les poètes-lauréats de l'Académie des Jeux-Floraux.

Cela résulte des documents originaux que j'ai sous les yeux.

Dans une lettre écrite par Lamartine à Victor Hugo, le 8 juin 1823, je vois qu'Emile Deschamps sollicita le concours de l'auteur des *Méditations* pendant l'hiver de 1822. C'est déjà la preuve qu'on s'est trompé en disant que la *Muse française* fut fondée pour faire échec au *Mercure du XIXe siècle*, de Henri de Latouche, lequel parut trois mois avant elle.

La vérité, c'est que les poètes des deux âges que Victor Hugo avait groupés dans *le Conservateur* éprouvaient, depuis la disparition de cet organe (2), le besoin d'en avoir un autre

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 259.

(2) *Le Conservateur littéraire*, fondé par Abel et Victor Hugo, au mois de décembre 1819, cessa de paraître au mois de mars 1821.

qui fût en quelque sorte le moniteur officiel, je ne dis pas du *Romantisme*, ce mot-là sonnait mal ou ne disait rien encore aux oreilles les plus hardies, mais de la jeune école qui avait la prétention de renouveler la poésie française. Or, Emile Deschamps était qualifié plus qu'aucun de ses camarades pour lancer le nouveau navire. Non seulement il était le disciple préféré de Soumet, mais il était actif, entraînant, sympathique à tous, et, comme poète, il avait, au dire de Paul Foucher, « la strophe victorienne, l'inspiration lamartinienne, et avec cela une flamme à lui (1) ». On verra tout à l'heure qu'il fut la cheville ouvrière de la *Muse*.

Le premier numéro devait paraître le 1er juillet 1823. Il fut retardé pour plusieurs raisons, dont les principales sont énoncées dans cette lettre d'Emile Deschamps à Guiraud, qui était alors à Limoux (Aude) :

Paris, le 11 juillet 1823.

« Eh bien, cher Alexandre, vous aviez grand besoin, n'est-ce pas ? de vous trouver auprès de votre excellente mère pour vous consoler de tout ce que vous quittiez. — Ecrivez-nous donc comment vous avez fait votre voyage et comment va votre santé et votre cœur. — Celui de vos amis est tout à vous et appelle votre retour de toutes ses forces.

« France (2) est parti pour l'Espagne, me voilà donc seul avec Saint-Valry pour la *Muse*. Le 1er nº va bientôt paraître, quoique un peu plus tard que nous ne pensions ; les vers de Soumet, les vôtres et un excellent article de Victor sur Walter-Scott, voilà pour le succès. — A propos, trouvez-nous des abonnés et écrivez à Mme d'Hilliers (3) et à ces dames Bos-

(1) Parlant de lui beaucoup plus tard, Lamartine disait : « Emile Deschamps, écrivain exquis, improvisateur léger quand il était debout, poète pathétique quand il s'asseyait, véritable pendant, en homme, de Mme de Girardin en femme, seul capable de donner la réplique aux femmes de cour, aux femmes d'esprit, comme aux hommes de génie. » (*Souvenirs et portraits*, t. II, p. 275.)

(2) Emile Deschamps désignait ainsi le comte d'Houdetot (Charles-Ile-de-France), fils du général commandant de l'Ile de France, et petit-fils de l'amie de Jean-Jacques, qui lui-même était né à l'Ile de France le 6 juillet 1786. Entré, à 15 ans, dans la marine, il prit part, sur *l'Algésiras*, à la bataille du 21 juillet 1805 et fut grièvement blessé à Trafalgar, le 21 octobre de la même année. Attaché, en 1809, au prince d'Eckmühl, il fit la campagne de Wagram et de Russie et suivit l'armée de la Loire en 1815. En 1823, il partit pour l'Espagne sous les ordres du général Lauriston et entra, en 1826, comme aide de camp dans la maison du duc d'Orléans auprès duquel il demeura pendant tout son règne et jusqu'à sa mort. — Il habitait, en 1823, rue Saint-Honoré, avec Guiraud, qui lui a dédié son *Ode aux Grecs* (1820). Lui-même a collaboré aux *Annales romantiques*.

(3) Mme d'Hilliers tenait de près au maréchal Baraguey d'Hilliers et était très liée avec la famille d'Alexandre Guiraud.

cary (1) pour le même objet, et envoyez-moi leur adresse pou que je puisse leur faire parvenir le 1er nº sans retard. — Ic les abonnés commencent à venir et tout nous présage bonn chance si vous ne nous abandonnez pas.

« J'ai fait avec Saint-Valry un petit avant-propos que vou trouverez bien maigre après votre prospectus, mais le temp pressait et puis, ne pouvant mettre quelque chose de vous qu'importe ce qu'on mette?

« Indiquez-moi aussi les noms et les demeures des deu personnes à qui vous voulez envoyer la *Muse gratis*, car le fondateurs ont le droit, d'après une nouvelle convention, à deu abonnements outre le leur (2).

« Je ne vous parle que de notre *Muse*. J'en rabâche parc que j'y passe jour et nuit en épreuves et en pourparlers ave le libraire.

« Adieu, je n'ai pas d'autre idée pour aujourd'hui, et si j ne vous aimais pas tant je me croirais mort.

« Votre ami à toute épreuve.

« EMILE.

« P. S. — Mme Gay est à Paris et s'occupe beaucoup de notr affaire; elle travaille d'ailleurs beaucoup et très bien. — Adieu — Des abonnés de province, je vous en prie!

« J'attends une réponse sous peu de temps. — Mon pèr et ma femme vous disent tout ce qu'ils pensent de plus affec tueux (3). »

Ainsi donc, de l'aveu d'Emile Deschamps, ce fut l'absenc de Guiraud, le départ du comte France d'Houdetot pour l'Es pagne et aussi les pourparlers avec le libraire qui retardèren l'apparition de la *Muse*. Mais ce retard eut encore d'autre motifs. Nous voyons sur la couverture intérieure du premie cahier que la vignette représentant la *Muse française*, qui deva figurer sur le titre de chaque livraison, n'était pas encore achevé

(1) Mme Boscary de Villeplaine avait à Paris un salon très fréquenté et plein d jolies femmes, dont la comtesse de Vergennes et la marquise de Miramon, s deux nièces, faisaient les honneurs avec elle. Lamartine en parle dans sa Corre pondance.

(2) Nous connaissions déjà cette particularité par un billet de Victor Hugo à so cousin Ad. Trébuchet, de Nantes, en date du 22 août 1823 :

« Comme l'un des fondateurs de la *Muse française*, deux abonnements étaie à ma disposition, j'ai donné l'un à mon père, l'autre au tien, qui est aussi le mie Marque-moi s'il a reçu les deux premières livraisons du recueil que j'ai don ordre de lui envoyer. Je joindrai à l'envoi un certain nombre de prospectus de *Muse*, que je te prierai de distribuer à Nantes... » (*Corresp. de Victor Hugo*.)

(3) Lettre inédite communiquée par Mme la baronne de Croze, née Guiraud.

à la fin de juillet, et la phrase d'Emile Deschamps relative au petit avant-propos qu'il avait rédigé avec Saint-Valry, pour suppléer à l'article-programme de Guiraud, permet de supposer qu'il y eut entre eux du tirage de ce côté. Je remarque, en effet, que cet avant-propos ne fut pas utilisé et qu'on se contenta de réimprimer en son lieu et place, en tête de la *Muse*, le « beau prospectus » de Guiraud. Preuve convaincante et décisive que l'auteur des *Macchabées*, quoique absent de Paris, avait la direction effective de ce recueil. Du reste, c'est lui qui, six mois plus tard, signera l'article intitulé *Nos Doctrines*.

Nous venons de voir que M[me] Sophie Gay s'occupait beaucoup de la *Muse*. C'est par elle qu'Emile Deschamps et ses camarades furent mis en rapports avec Ambroise Tardieu, libraire, rue du Battoir-Saint-André-des-Arcs, n° 12. Tardieu avait imprimé le poème de Delphine sur le *Dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille*, qui lui valut sa première couronne académique, et je possède une lettre de Sophie, datée du 22 février 1822, où elle écrit à cet éditeur :

« J'ai fait votre commission près de mon ami Duval, il s'occupera bientôt d'un ouvrage qui pourrait vous convenir et je lui ai fait promettre de n'en traiter avec personne avant de vous avoir entendu. J'espère être utile à tous deux. Vous méritez la confiance des gens de lettres les plus distingués et je m'estimerais heureux de pouvoir vous mettre en rapports avec eux (1). »

Quelques mois plus tard, Tardieu éditait les *Macchabées*, de Guiraud. Mais il ne voulut pas se charger de la *Muse* sans qu'on lui garantît une certaine somme, et nous savons, par une note d'Emile Deschamps et par la lettre de Lamartine à laquelle j'ai déjà fait allusion, que les membres fondateurs se cotisèrent et que l'apport de chacun d'eux fut fixé à mille francs (2).

Enfin, la *Muse française* parut le 28 juillet 1823, sous la

(1) Lettre inédite communiquée par M[me] Léonce Detroyat.

(2) « Si cela ne vous répugne pas trop, écrivait Lamartine à Victor Hugo le 8 juin 1823, voilà ce que je vous propose et vous prie, en ami, d'accepter. Entrez comme fondateur, et moi qui ne puis y mettre ni nom, ni esprit, j'y mettrai bien volontiers les mille francs convenus. Cela restera entre nous deux ; vous me les rendrez quand ils seront couverts et au-delà par les bénéfices de l'ouvrage. Vous concilierez ainsi toute convenance et vous resterez à portée d'utiliser pour l'avenir les avantages peut-être considérables qui résulteront de l'entreprise. » (Lettre publiée dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1904.)

date du 15, comme il appert de la lettre suivante, écrite pa Emile Deschamps à Joseph Rocher, alors juge au tribuna civil de Melun :

« Paris, 30 juillet 1823.

« Monsieur et bien aimable ami,

« J'étais bien sûr que vous demander un service, c'étai m'engager à de la reconnaissance, aussi vous avais-je témoi gné d'avance toute ma sensibilité, mais j'ai besoin de vou exprimer encore ma gratitude. Je sens tout le prix de votr démarche auprès de M. de Raineville et j'en attends les plu heureux effets. Il me tarde bien de vous en remercier encor de vive voix, je vous assure, et cette circonstance ajoute, s'i est possible, au désir de vous revoir qui est en *permanenc* dans mon cœur.

« J'ai reçu une lettre de mon beau-frère qui me parle d l'affection et de la bienveillance que vous lui avez montrées et il en est pénétré; vous êtes bien persuadé, n'est-ce pas? qu vous n'obligerez pas des ingrats.

« Eh bien! vous avez dû recevoir *hier* le premier numér de la *Muse française;* nous la mettons à Melun sous votr protection. J'écris à ma nièce Julie par ce courrier et je l prie de nous faire des abonnés de tous les gens d'esprit d Melun. Je vous fais la même prière, si ce n'est pas trop s'en gager. Je vous dirai que les ministres de la Justice, de l Marine et de la Maison du roi, et surtout M. de Chateau briand, l'ont prise en amitié, notre *Muse*, et elle va peut-êtr aller plus haut que nous ne pensions.— Il nous manque encor les ministres de l'Intérieur et des Finances, mais ils vien dront, j'espère.

« Je suis chargé de vous dire que pour que le succès e soit complet, il nous faudrait votre charmante *Epître à M. d Lamartine* ou vos beaux vers sur *l'Immortalité de l'âme*. Es ce que vous êtes tellement magistrat que le talent vous nu rait ? Répondez-moi un mot, je vous prie, nous serions fie et heureux de présenter votre nom parmi les nôtres. E grâce, faites en sorte de mettre bien ensemble le glaive d Thémis et la harpe du poète. — Nous avons envoyé notr premier n° à M. de Lamartine à Mâcon. Je le crois en Suisse (

(1) Non, il était à Aix-les-Bains, où il s'ennuyait et soupirait « après en partir (*Correspondance de Lamartine*, t. II, p. 244, éd. in-18).

cependant, mais j'espère qu'on le lui fera passer. J'espère aussi que maintenant il voudra bien laisser tomber quelques vers dans notre *Muse*, qui est presque veuve sans lui. Si vous aviez occasion de lui écrire, intercédez pour nous, je vous prie, et surtout prêchez d'exemple. — Que je n'oublie pas de vous recommander de ne pas lire le dernier article signé *le Jeune Moraliste*. Vous l'avez déjà lu autrefois dans *l'Etoile* (1), quoique moins développé. On a voulu le remettre là, j'en suis honteux pour ceux qui le connaissaient déjà.

« Adieu, monsieur et bon ami, me pardonnerez-vous mon griffonnage, et serez-vous bien persuadé que, quelque peine que vous ayez à me lire, j'ai mille fois plus de plaisir à vous écrire? — Mon père et ma femme vous prient d'agréer leurs plus affectueux compliments, et je suis pour la vie votre ami tendre et dévoué.

« ÉMILE DESCHAMPS (2). »

Après avoir lu cette lettre, mon premier soin fut de parcourir les livraisons de la *Muse française* pour y chercher l'*Epître à Lamartine* de Rocher ou ses vers sur l'*Immortalité de l'âme*. Mais je n'y trouvai aucune de ces pièces. Depuis qu'il était entré dans la magistrature, Joseph Rocher avait renoncé à la poésie. Il n'y revint que lorsqu'il eut pris sa retraite. Encore a-t-il négligé de recueillir les vers de jeunesse qui lui avaient fait une réputation parmi les poètes de son temps. C'est ainsi qu'a été perdue son *Epître à Lamartine*, que Sainte-Beuve se souvenait de lui avoir entendu réciter (3). J'ignore si Joseph Rocher intercéda près de son illustre ami en faveur de la *Muse française*, en tout cas elle resta « veuve » de Lamartine, selon l'expression d'Emile Deschamps, et ce fut très fâcheux à tous les points de vue.

D'abord Lamartine eut l'air de bouder, en se tenant à l'écart, ensuite son abstention légèrement motivée fut le point de départ de la rancune que lui garda Soumet (4) et de la zizanie que sema parmi les fondateurs de la *Muse* la critique déso-

(1) Emile Deschamps était alors plus royaliste que le roi. Le journal *l'Etoile*, auquel il collaborait de loin en loin, ne voyait que lui à la *Muse Française* et le couvrait d'éloges.

(2) Lettre inédite communiquée par la famille de Joseph Rocher.

(3) J'ai retrouvé dans ses papiers sa poésie sur l'*Immortalité de l'âme* et je l'ai publiée dans les *Annales Romantiques* en 1905. — Sur Joseph Rocher, cf. notre *Lamartine*.

(4) Soumet, qui avait admiré et défendu les *Méditations* contre Guiraud et quel-

bligeante qu'y fit Holmondurand (1) de la *Mort de Socrate* et des *Nouvelles Méditations*. Quelle était la raison vraie de l'attitude expectante de Lamartine? Il a dit pour s'excuser que, « n'allant plus à Paris, n'étant plus au courant de rien de ce qui s'écrit ou de ce qui se pense », il lui était bien difficile d'écrire et de penser « dans un journal de ce genre ». Mais ce n'était là qu'une défaite puisqu'il avouait (2) lui-même à Victor Hugo avoir une autre raison indépendante de celle-ci qu'il se réservait de lui dire à l'oreille. Cette raison, nous ne la connaisons pas, mais c'est tout comme. Lamartine, qui avait été acclamé par les deux camps, n'avait aucun intérêt à passer dans le camp romantique, au moment où il songeait à solliciter les suffrages de l'Académie. Et puis il ne voyait dans la *Muse française* que l'organe du jeune Hugo, et il était loin de partager toutes ses idées, si peu révolutionnaires qu'elles fussent alors.

« Je reçois quelquefois cette muse française, qui vous amuse tant, écrivait-il de Mâcon, le 22 mars 1824, à M. Eugène de Genoude; elle est en vérité fort amusante. C'est le délire au lieu du génie. Mais je trouve qu'avec votre autorité en littérature vous dites des niaiseries aussi. L'autorité est bonne en matière de foi, mais, en matière de goût, le goût est à lui-même son juge. Il faudrait donc parler comme parlaient nos bons pères, en Gaulois, penser et sentir comme pensaient et sentaient nos barbares aïeux, et chaque mot, chaque idée, chaque sentiment, apportés par les temps et les hommes nouveaux auraient été autant de crimes contre l'autorité précédente, absurdité digne des doctrinaires de la poésie, qui siègent sur le canapé de la rue Cherche-Midi. La sottise suffisante de leurs terribles adversaires va faire prévaloir quelques jours ce bizarre système ; mais amis et ennemis disparaîtront bientôt

ques-uns de ses amis (a), finit par épouser leur querelle et combattit si vivement Lamartine dans le sein de l'Académie, dès qu'il y eut pénétré, que celui-ci refusa quelque temps après de se rencontrer avec lui chez Victor Hugo. « J'irai mercredi, mon cher Hugo, dîner avec vous, mais croyez-moi, n'ayez pas M. Soumet. Vivons seuls, mais si jamais vous me revoyez sur les rangs de l'Académie, dites que j'ai perdu le cœur et la tête. » (*Revue de Paris* du 15 avril 1904.)

(1) Pseudonyme de Durand, qui signait aussi Durangel.

(2) Lettre de Lamartine à V. Hugo, du 8 juin 1823, publiée dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1904.

(a) « On l'appelle le poète des prosateurs, écrivait-il à Jules de Rességuier en 1820, et l'on ne se doute pas de l'éloge que renferme ce jugement. » (Cf. *Victor Hugo avant 1830*, par Ed. Biré, p. 153.)

et les deux absurdités rivales, en s'écroulant, feront place à la vérité en littérature : vérité dans les sentiments, force et sûreté dans l'expression (1). »

Voilà donc pourquoi Lamartine s'abstint d'écrire dans la *Muse française*. Il ne fut pas le seul à lui tenir rigueur. Henri de Latouche, qui avait tant de raisons de ne pas l'imiter, suivit son exemple. Et son abstention fut d'autant plus remarquée et regrettée qu'il avait collaboré, dès 1818, avec Emile Deschamps à deux comédies en vers dont l'une avait obtenu un fort joli succès (2) et que, l'année suivante, il avait en quelque sorte pris la tête du mouvement romantique en se faisant l'éditeur des Poésies d'André Chénier, qu'il avait dépouillées et classées sous les yeux de Jules Lefèvre (3). Je laisse de côté les petits poèmes imités de l'anglais et de l'allemand, d'une couleur assez neuve, qu'il avait composés et mis au jour dans l'intervalle.

Mais Latouche, en plus d'un caractère ombrageux et taquin, avait une indépendance d'esprit qui ne cadrait guère avec les idées politiques et littéraires de la *Muse*, laquelle était catholique et royaliste avant tout. La littérature romantique n'était pas seulement, pour lui comme pour elle, *l'expression de la société*, elle devait être libérale par le seul fait qu'elle était romantique, et la conduite de Latouche sur les barricades de Juillet nous dit comment il entendait la liberté. Or, je vois d'ici la grimace qu'il dut faire en apercevant dans une des premières livraisons de la *Muse* la gravure frontispice destinée, dans la pensée des fondateurs, à rassurer les bons et à confondre les méchants. Cette gravure rarissime, qui ne figure pas dans l'exemplaire de la *Muse* appartenant à la Bibliothèque nationale, représente le génie du mal, c'est-à-dire de la Révolution, foudroyé et précipité du haut du ciel comme le fut Luci-

(1) *Corresp. de Lamartine*, t. II, p. 265.

(2) *Le Tour de faveur*, comédie en un acte représentée au second Théâtre-Français, le 23 novembre 1818, peu de temps après *Selmours*, autre comédie en trois actes.

(3) Il en avait si bien conscience lui-même, qu'il a écrit dans le chapitre de sa *Vallée-aux-Loups*, consacré aux ouvrages d'André Chénier: « Quelques personnes se rappellent peut-être quel fut, en 1819, le premier éditeur des poésies d'André Chénier. Le soin qui me fut confié de cette publication sera mon meilleur titre littéraire. Je ne me croirai jamais, si j'ai apporté un dévouement presque fraternel à remplir ce devoir, étranger tout à fait au mouvement d'une école poétique dont Chénier est le régénérateur. A voir les progrès que son exemple a fait faire, j'ai senti quelquefois un grand plaisir à l'entendre louer, orgueilleux comme ce marguillier qui avait sonné le beau sermon d'un prince de son église. »

fer, tandis qu'au-dessus des nuages Mars et Apollon soutiennent de leurs mains vengeresses l'écu fleurdelisé et brisé en deux de la maison de France, avec cette devise étalée sur une banderole flottante : *Restituta vigebunt* (1).

Cependant Latouche se tint pendant quelque temps sur la réserve à l'égard de ses camarades de la *Muse*, et même à un moment donné il essaya de se rapprocher d'Emile Deschamps par l'entremise de Nodier, leur ami commun (2).

Mais il était déjà trop tard, car nous possédons une lettre d'Emile Deschamps à Saint-Valry, en date du 12 octobre 1824, où il est dit : « Vous savez que décidément nous ne mettrons pas dans la Revue les vers de Latouche. C'est une chose convenue avec Victor. Nous aurons des vers charmants de Delphine (3). » — Et Latouche, éconduit de la sorte, s'en vengeait, au mois de février suivant, en esquissant dans le *Mercure*, à propos d'un livre de Gaspard de Pons (4), son article fameux sur la *Camaraderie littéraire,* qui souleva tant de colères, en 1829, dans le Cénacle de Joseph Delorme.

« Il paraîtrait convenu, disait-il, entre MM. Alexandre S[oumet], Alexandre G[uiraud], Gaspard de P[ons], Saint- V[alry], An[celot], Alfred D[e Vigny], Emile D[eschamps], Victor H[ugo], et quelques autres qu'ils se citeront réciproquement en exemple. Et pourquoi ces petits princes de la poésie n'auraient-ils pas fait cette alliance (5) ?... »

Mais Latouche n'avait pas affaire à des manchots. De même qu'en 1829 il trouva dans Gustave Planche un critique indépendant pour lui fermer la bouche, de même, en 1824, il trouva dans Victor Hugo et Emile Deschamps deux « petits princes » qui lui dirent carrément son fait.

(1) L'exemplaire de la *Muse française* qui contient cette gravure-frontispice appartient à M. Daspit de Saint-Amand, l'érudit bibliophile, qui a bien voulu me le communiquer. Cet exemplaire unique est d'autant plus précieux qu'il renferme les couvertures bleues de quelques livraisons et que ces couvertures nous apportent des renseignements qui ne sont pas à dédaigner. Ainsi nous apprenons par elles que la Revue, après avoir paru les 15 juillet et 15 août 1823, et le 1er de chaque mois à partir du mois de septembre, *chez l'Editeur de la Muse française*, rue du Battoir-Saint-André-des-Arcs, n° 12, recommença à paraître le 15, à partir du mois de janvier 1824, *chez Ambroise Tardieu, éditeur de la Muse*, à la même adresse. Ambroise Tardieu était alors l'associé de Boulland.

(2) Voir la lettre de Nodier à Emile Deschamps du 25 octobre 1823, publiée par J. Marsan dans son Introduction à la *Muse française*, édition de la Société des anciens textes.

(3) Lettre citée par Edmond Biré dans son *Victor Hugo avant 1830*.

(4) *Amour. — A Elle,* dont Vigny avait fait l'éloge dans la *Muse française*.

(5) Le *Mercure du XIXe siècle*, t. IV, p. 382.

La riposte de Victor Hugo fut peut-être un peu solennelle, mais il ne faut pas oublier qu'il se posait déjà en chef d'école et que le rire n'est point le propre des dieux.

« Chose étrange, disait-il à la fin d'un article sur l'auteur d'*Eloa*, les louanges si méritées que nous venons de donner à M. de Vigny seront moins contestées de nos censeurs du jour, parce qu'elles ne lui viendront pas de l'un de ses émules de talent et de gloire. (Quelle modestie !) Je ne sais par quelle bizarre manie on prétend refuser au génie le droit d'admirer hautement le génie ; on insulte à l'enthousiasme que le chant d'un poète inspire à un poète ; et l'on veut que ceux qui ont du talent ne soient jugés que par ceux qui n'en ont pas. Cette fois-ci, du moins, la *Muse française* aura obéi à l'usage. On dirait que, depuis le siècle dernier, nous ne sommes plus accoutumés qu'aux jalousies littéraires : notre âge envieux se raille de cette fraternité poétique, si douce et si noble entre rivaux. Il a oublié l'exemple de ces antiques amitiés qui se resserraient dans la gloire ; et il accueillerait d'un rire dédaigneux l'allocution touchante qu'Horace adressait au vaisseau de Virgile (1). »

La riposte d'Emile Deschamps fut au contraire d'une ironie charmante et tout à fait digne du « Jeune Moraliste » de la *Muse*, encore qu'il l'eût signée du pseudonyme de S. de Fontenelle.

Ulric Guttinguer, dans son volume des *Mélanges poétiques*, avait adressé une épître à Henri de Latouche, qui lui avait répondu par une autre épître se terminant sur ce vers fameux :

Publiez-les, vos vers, et qu'on n'en parle plus !

Cette rencontre fournit à Emile Deschamps l'occasion cherchée.

« C'est en même temps, disait-il, une bonne fortune pour le livre et un voisinage dangereux pour l'auteur que des vers de M. de Latouche. Heureusement que M. Guttinguer ne doit craindre aucun voisinage. Plusieurs journaux ont cité des fragments de cette épître, où les délicatesses les plus exquises de l'esprit français percent à travers le luxe de la plus riche poésie; elle est déjà dans la mémoire de tous les connaisseurs,

(1) La *Muse française*, n° du 12 mai 1824.

et je n'ai pas la prétention d'agrandir sa renommée; je n'en parle ici que pour me plaindre de M. de Latouche à lui-même ; tous les prétextes sont bons pour amener une querelle ! M. de Latouche a des trésors de poésie ; mais presque toutes ses richesses sont en portefeuille, et il en jouit comme un avare. C'est abominable. Il semble dire à la gloire :

Quand je voudrai de toi je n'ai qu'à dire un mot.

« Cela peut lui suffire, mais cela ne nous suffit pas à nous. Il devait, ce me semble, publier un recueil sous le titre de : *la Mythologie du village*. Déjà M. Charles Nodier l'avait proclamé l'Hésiode du romantisme, et M. Charles Nodier est connaisseur en fait d'Hésiode et même de romantisme. Que M. de Latouche mérite donc bien vite, aux yeux de tous, le glorieux surnom que lui a donné un de nos plus charmants écrivains... Il ne conçoit donc pas tout le plaisir qu'aurait la *Muse française* à être pour quelque chose dans sa célébrité (1). »

Ce dernier trait est tout à fait exquis et dut mettre tous les rieurs du côté de la *Muse*.

Quelques jours auparavant, Latouche écrivait à Delphine Gay :

« Si j'ai vu se refroidir quelques empressements littéraires pour n'avoir pu me faire l'adulateur du succès ou plutôt d'ouvrages qui ne contentaient mon mauvais goût poétiquement ni philosophiquement, je sens que l'hypocrisie que je ne puis m'imposer n'eût point fait baisser mes yeux devant votre couronne (2). »

Nous pouvons, en effet, lui rendre cette justice que, s'il était mauvais camarade, Latouche n'était pas hypocrite.

Mais on a bien raison de dire que, faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas. La *Muse* était à peine parue, que toute une phalange de poètes, connus ou obscurs, vint se ranger sous sa bannière.

C'étaient parmi les vieux : Ch. Nodier, Baour-Lormian, Chênedollé, Ancelot, Brifaut, Guttinguer, et parmi les jeunes : Gaspard de Pons, Jules Lefèvre, Jules de Rességuier, Adolphe Michel, Nestor de Lamarque, Holmondurand, G. de Murray, Saint-Prosper, Pichald, Belmontet, de Villebois, Victor Chau-

(1) La *Muse française*, n° du 15 juin 1824.
(2) Lettre inédite du 14 mars 1824.

vet — sans parler des femmes à qui les hommes avaient « pardonné la gloire » comme M[mes] Dufrénoy, Sophie Gay, Tastu et Desbordes-Valmore, et des jeunes *Corinnes* qui, comme Delphine Gay, avaient « déjà besoin de pardon (1) ».

Certes, dans cette équipe raccolée au hasard, il y avait plus de diversité de talents et d'opinions que d'homogénéité, et les plus hardis ne l'étaient guère, mais tous étaient animés d'un bel enthousiasme et ne pensaient vraiment, comme le disait le rédacteur de l'Avant-propos, qu'à rallumer et entretenir le feu sacré de la poésie !

Aussi bien la poésie lyrique avait-elle le pas dans la *Muse française* sur la *Critique littéraire* et sur les *Mœurs* qui se partageaient les livraisons (2). Les odes et les élégies y foisonnent, mais en dépit du vers d'André Chénier pris comme épigraphe et comme programme de la partie poétique, je ne vois pas que leurs auteurs

Sur des pensers nouveaux *aient fait* des vers antiques.

A part Alfred de Vigny, dans son beau poème de *Dolorida*, qui est la gloire du recueil, et Victor Hugo dans quelques strophes de la *Bande noire* et de l'ode *A mon père*, tous les autres font penser à Delille, à Gilbert, à Lebrun, à Ducis. Et il n'y a pas lieu de s'en étonner puisque Guiraud, dans *Nos doctrines*, estimait que le dix-neuvième siècle littéraire avait commencé avec ces poètes de transition.

II

Nos doctrines ! J'ai lu et relu ce morceau d'éloquence académique, et j'ai été surpris de n'y rien trouver sur la métrique et sur les genres (3), en dehors de cette phrase sur le sonnet,

(1) Voir l'Avant-propos de la *Muse*.

(2) Chaque partie avait son épigraphe. Celle de la Critique littéraire était un vers de Stace :

Tu longe sequere, et vestigia semper adora.

Celle des *Mœurs* était empruntée à Montaigne :

« Il en est (et qui ne sont pas les pires), lesquels ne cherchent autre fruit que de regarder comment et pourquoi chaque chose se fait, et être spectateurs de la vie des autres hommes pour en juger et règler la leur. »

(3) Il est vrai qu'Emile Deschamps avait déjà pris la peine de nous avertir que : « si l'on excepte la tragédie et la comédie, dans lesquelles on peut toujours se faire un beau nom, après tant de noms illustres, parce que l'une puise de nouveaux élémens dans chaque siècle révolu, et l'autre de nouvelles couleurs dans chaque siècle qui s'ouvre ; si l'on excepte aussi la poésie lyrique, dont notre langue nous offre, il est vrai, de magnifiques fragmens dans les formes antiques, mais qui n'a point été naturalisée en France, — il n'y a plus de gloire possible que dans les

qui dut faire rougir Sainte-Beuve : « Le sonnet, espèce de tour de force auquel les littératures épuisées ou naissantes s'exercent avec des mots, et qui me semble tenir également de la caducité de la langue latine et de l'enfance de la nouvelle langue. »

Comme on voit bien que Guiraud n'avait rien compris à la révolution tentée par Ronsard et J. du Bellay, si tant est qu'il en fût instruit! et comme cela marque bien la distance qui sépare, au point de vue des idées, le Cénacle de la *Muse française* et le Cénacle de *Joseph Delorme!* En 1824, Ronsard était moins que rien, un barbare que Boileau avait judicieusement chassé de notre littérature classique (1). En 1827, au contraire, s'il n'est pas tout, il est toujours le modèle à suivre — et Victor Hugo s'en inspirera le premier, sous l'aiguillon critique de Sainte-Beuve.

Il n'y a qu'une chose juste et bonne à retenir dans le manifeste de Guiraud, c'est la part qu'il fait au sentiment religieux dans la poésie (2). A cet égard il a cent fois raison de dire que, si Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre nous donnent d'autres émotions que Buffon et Montesquieu, c'est que le sentiment religieux était au fond de leur cœur. Et c'est tout le secret aussi de l'enchantement que Chateaubriand et les poètes romantiques de son école ont exercé sur les âmes.

Je m'attendais à rencontrer dans le programme de Guiraud quelques aperçus sur le Romantisme. Le mot y est à peine prononcé. Pendant les huit ou dix premiers mois de la *Muse*, il semble que ses rédacteurs s'étaient entendus pour le taire. C'est Charles Nodier qui le premier osa l'expliquer et le défendre dans une *Première lettre sur Paris* ayant pour sujet : *De quelques logomachies classiques*. Et comme il pouvait y avoir « des classiques qui n'avaient pas fait leurs classes », le bon Nodier, qui avait toujours le mot pour rire, commençait

genres où n'ont point brillé nos poètes classiques... » Et Deschamps mettait au premier rang « le poème proprement dit, depuis l'épopée *homérique* jusqu'à la ballade écossaise », cultivés par André Chénier (*la Muse française*, t. I, p. 511).

(1) Ronsard et son école étaient tellement ignorés en 1824 que, dans son article sur *les Romances du Cid*, Emile Deschamps disait : «... Plus tard l'ode pindarique ou *horatienne* et le poème descriptif ont retrouvé parmi nous des lyres qui semblaient avoir sommeillé depuis les beaux âges de la Grèce et de Rome, pour ne se réveiller que sous la main des Delille et des Lebrun.... »

(2) Ne pas négliger non plus la part faite dans le prospectus de Guiraud aux littératures étrangères. C'est en cela surtout que la *Muse* servit la cause du Romantisme.

par déclarer, sous forme de note, que *logomachie* était un mot dérivé du grec qui équivalait à dispute de mots.

« Un journal royaliste, qui se croit obligé, disait Nodier, à n'être ni plus ni moins classique que *le Constitutionnel*, contenait dernièrement une boutade fort spirituellement tournée contre le style romantique. On lui reprochait *les flots qui baisent* les rivages, comme si cette expression n'était pas classique; et le poète lauréat du pieux feuilleton ajoutait, avec un ascétisme érotique dont nous ne l'aurions pas cru capable, que *Parny plaçait mieux un baiser*. Les baisers à la manière de Parny ont certainement leur mérite, mais cette observation pourrait bien être plus romantique que la chaste image de Virgile.

« Suivait une description du clair de lune, en pathos mythologique de l'école de Dorat. Ce pastiche était piquant, mais ce n'est certainement pas à notre école actuelle de poésie que l'auteur l'aurait emprunté; et quand il ajoutait que le sens propre était bien préférable à cette allégorie précieuse et glaciale, il ne faisait qu'exprimer une opinion que tous les romantiques partagent. J'avoue que le vers qu'il proposait de substituer à sa triste périphrase,

Il fait clair de lune aujourd'hui,

ne me paraît pas non plus un exemple fort bien choisi de ce style classique auquel on veut que nous restions fidèles. Il n'y a pas besoin de l'inspiration des neuf Muses pour écrire de pareilles choses, et, platitude pour platitude, si je n'étais pas romantique, j'aimerais presque autant Phébé; mais un singulier hasard veut que nos adversaires n'aient raison que lorsqu'ils sont de notre avis. L'esprit des romantiques est précisément de traduire les fables de l'ancienne poésie par des faits pittoresques, mais naturels. C'est la *pâle Phébé* avec *son char d'argent*, son *disque d'argent*, ses *rayons d'argent*, et tout ce luxe d'orfévrerie qu'elle traîne pesamment dans le ciel des païens, qui est du *classique* s'il en fut jamais. Les classiques seuls, si classiques il y a, ont conservé le privilège bizarre de rendre leurs pensées avec des fictions auxquelles ils ne croient plus, et cette mesure si maladroitement méconnue est justement celle qui sépare les deux écoles. Voilà donc l'ennemi le plus ingénieux des romantiques qui leur donne de bonnes

férules sur les doigts d'Aristote. On ne saurait croire combien on s'expose à dire le contraire de ce qu'on veut dire, quand on ne sait pas ce qu'on dit.

« Une fois le gant jeté, l'émotion a été grande dans cette lice turbulente de la littérature, où l'on attend avec impatience des triomphes à suivre ou des défaites à insulter. Il est devenu de bon ton d'attaquer le genre romantique, en attendant que l'on sût positivement ce que c'était..... »

Ces lignes spirituelles parurent dans la *Muse française* du 15 avril 1824. Neuf jours après, l'Académie y répondit officiellement, solennellement, par la voix de M. Auger (1). Et dès lors la guerre fut déchaînée: *la guerre en temps de paix*, comme disait Emile Deschamps. J'ai là devant moi le discours de M. Auger (2) et la réponse d'Emile Deschamps dans la *Muse*. Etant données leur valeur intrinsèque et les conséquences qu'ils eurent dans le présent et dans l'avenir, force m'est bien de les analyser l'un après l'autre.

« Un nouveau schisme littéraire, disait Auger, se manifeste aujourd'hui. Beaucoup d'hommes élevés dans un respect religieux pour d'antiques doctrines, consacrées par d'innombrables chefs-d'œuvre, s'inquiètent, s'effraient des projets de la secte naissante, et semblent demander qu'on les rassure. L'Académie française restera-t-elle indifférente à leurs alarmes? et le premier corps littéraire de la France appréhendera-t-il de se compromettre, en intervenant dans une dispute qui intéresse toute la littérature française? Le danger n'est peut-être pas grand encore; et l'on pourrait craindre de l'augmenter en y attachant trop d'importance. Mais faut-il donc attendre que la secte du *Romantisme* (car c'est ainsi qu'on l'appelle), entraînée elle-même au-delà du but où elle tend, si toutefois elle se propose un but, en vienne jusque-là; qu'elle mette en problème toutes nos règles, insulte à tous nos chefs-d'œuvre, et pervertisse, par d'illégitimes succès, cette masse flottante d'opinions dont toujours la fortune dispose...

(1) *Discours sur le Romantisme, prononcé dans la séance annuelle des Quatre Académies du 24 avril 1824, par M. Auger, de l'Académie française*. Paris, imprimerie de Firmin Didot, imprimeur du Roi et de l'Institut, rue Jacob, n° 24, 1824.

(2) Auger (Louis-Simon), né à Paris le 29 décembre 1772, a laissé peu d'écrits originaux. Il jouit des faveurs du gouvernement royal qui, en 1820, le nomma censeur. Il était secrétaire perpétuel de l'Académie française, lorsqu'il se donna la mort (le 5 janvier 1829) pour se soustraire aux douleurs d'une maladie nerveuse.

« La secte est nouvelle, et compte encore peu d'adeptes déclarés ; mais ils sont jeunes et ardents ; mais la ferveur et l'activité leur tiennent lieu de la force et du nombre, et le concert bruyant de leurs voix pourrait faire croire, de loin, à l'union de leurs sentiments.

« Cependant ils n'ont point de symbole arrêté ; ils n'ont encore que quelques idées vagues et incohérentes qu'ils s'efforcent de donner pour des opinions réduites en système, et quelques mots de ralliement qu'ils ne sont pas sûrs de comprendre, mais au moyen desquels ils se reconnaissent dans la foule. Comme ils n'ont ni dogme fixe, ni discipline établie, ni chef institué, ils ne marchent pas tous de front, ni du même pas ! Ils se soutiennent indistinctement les uns les autres, mais indépendamment de toute conviction individuelle, et par ce seul instinct d'union et de défense réciproque qui naît du sentiment de la faiblesse numérique. Il y a plus : au sein du schisme même naissent sourdement de petits schismes secondaires, à qui peut-être il ne manque qu'une occasion pour éclater. En attendant, on voit paraître des déclarations de principes qui ressemblent à des apologies, et des manifestes qu'on prendrait pour des propositions de paix. Enfin, quelques-uns des novateurs les plus renommés vont jusqu'à renier le nom dont naguère ils s'honoraient, et dont le reste continue à se glorifier. »

Retenons ce dernier paragraphe : il vaut la peine qu'on en pèse les termes, d'autant qu'Emile Deschamps est passé à côté dans sa réponse. Nous verrons tout à l'heure — et j'en ai déjà dit un mot — que les fondateurs de la *Muse* ne marchaient pas effectivement tous de front ni du même pas dans les voies nouvelles où ils étaient entrés. Leur grand tort était de s'être mis en campagne sans déclaration de principes bien déterminés, sous la conduite d'un chef qui s'était effacé tout de suite derrière son principal lieutenant, sans doute parce qu'il n'avait pas le tempérament d'un guide. Car c'est surtout de Soumet qu'Auger avait raison de dire qu'il reniait, en 1824, jusqu'au nom de romantique, dont il s'honorait en 1823. De là son manque d'autorité sur l'équipage de la *Muse*, et les bordées que le jeune navire tirait en sens contraires, suivant que la barre du gouvernail était tenue par Alexandre ou par Emile, celui-ci allant toujours de l'avant. Et quel était l'intérêt de Soumet en faisant machine en arrière ? Son élection à l'Acadé-

mie française, le 29 juillet 1824, nous édifie pleinement à ce sujet.

Auger continuait son discours en recherchant les origines du Romantisme. Ces origines, d'après lui, étaient en partie anglaises, espagnoles et allemandes. C'est Shakespeare qui avait commencé en ignorant les règles du théâtre et en étendant indéfiniment « dans ses drames monstrueux » l'espace et la durée. A la même époque, « un Espagnol, doué de la plus riche imagination, connaissant les préceptes et les modèles de la scène antique, mais, comme il le disait lui-même, les tenant enfermées sous dix clefs, pour ne pas succomber à la tentation de suivre les uns et d'imiter les autres, s'était condamné à l'extravagance, pour plaire à sa nation, amoureux de l'élévation démesurée des sentiments, de la pompe emphatique du langage et de la complication fatigante des événements.

« Ce qu'en un siècle de barbarie avaient fait Shakespeare et Lope de Véga, l'un par ignorance et l'autre par nécessité, les Allemands, à une époque de lumières universelles, le firent avec choix et systématiquement.

« Des tragédies furent composées par eux, dans lesquelle l'irrégularité de l'Eschyle britannique et de l'Euripide castillan était largement imitée, mais où leur génie était un peu plus sobrement reproduit... Ces chefs-d'œuvre, composés dans chacune des villes savantes, des huit ou dix Athènes de l'Allemagne, par le Sophocle du lieu, et joués, pour ainsi dire, en famille, devant le Périclès du Margraviat ou de la Principauté, obtinrent un succès prodigieux; et nos bons voisins puren croire qu'ils avaient enfin un théâtre national...

« Cependant, à une époque plus rapprochée de nous, une femme justement célèbre, toute française par ses sentiments, ses affections et ses goûts, mais que les vicissitudes de sa destinée avaient rendue cosmopolite, rapporta d'une de ses plus longues excursions le système germanique, nous en apprit le nom en même temps que les principes, et nous révéla la fameuse distinction du *classique* et du *romantique*, qui divisait, à leur insu, toutes les littératures, et partageait la nôtre même qui ne s'en est jamais doutée. Son exposé, où la prévention se cachait mal sous un air d'impartialité, fut pendant quelque temps l'objet d'une controverse que fit taire bientôt le fracas des événements et des intérêts politiques.

« Nous en sommes restés à ce point pour ce qui regarde le vrai romantisme, le romantisme allemand, le romantisme du théâtre. Nos jeunes écrivains, les plus favorables à ces idées nouvelles, n'ont pas encore osé les préconiser hautement ni surtout les mettre en pratique. Un ou deux s'en sont excusés de l'air dont on s'en vanterait; mais ils se sont trompés, ils n'étaient pas si coupables. Trop hardis peut-être pour des Français, combien n'ont-ils pas été timides en comparaison des Gœthe et des Schiller? Ont-ils fait une pièce dont l'action dure seulement une semaine, et dont les personnages franchissent au moins, d'une scène à l'autre, l'étroit passage qui sépare la France de l'Angleterre ou l'Europe de l'Afrique? Nous les attendons là. Qu'ils y arrivent, et il sera temps alors pour nous de les combattre, de leur démontrer que ces règles contre lesquelles on se mutine sont pourtant les seules bases sur lesquelles puisse être assis le système dramatique d'un peuple éclairé, et qu'elles sont elles-mêmes fondées sur les résultats de l'expérience, lentement convertis en axiomes; qu'elles ne sont pas, comme on a l'air de le croire, des lois imposées à l'imagination par le caprice d'un vieux philosophe grec du temps d'Alexandre, et que l'auteur de la *Poétique* n'a pas plus inventé les unités que l'auteur de la *Logique* n'a créé les syllogismes; que ces lois, établies pour les intérêts de tous, font seules du théâtre un art, et de cet art une source d'illusions ravissantes pour le spectateur et de succès glorieux pour le poète; qu'elles ont le double avantage d'élever un obstacle contre lequel le génie lutte avec effort pour en triompher avec honneur, et une barrière qui arrête l'invasion toujours menaçante de la médiocrité aventureuse; qu'on peut quelquefois essayer de reculer les limites de l'art, et quelquefois même, comme a dit Boileau, tenter de les franchir, mais qu'il ne faut jamais les renverser; et qu'enfin il en peut être de la littérature comme de la politique, où quelques concessions habilement faites à la nécessité des temps préservent l'édifice de sa ruine, et le rajeunissent, tandis qu'une révolution complète, renversant tout ce qu'elle rencontre, bouleversant tout ce qu'elle ne détruit pas, plaçant le crime au-dessus de la vertu, et la sottise au-dessus du génie, engloutit dans un même gouffre la gloire du passé, le bonheur du présent, et les espérances de l'avenir. »

Cet Auger parlait comme saint Jean, la bouche ouverte. N'empêche qu'il aurait singulièrement déchanté six ans plus tard, en voyant Vigny, Hugo, Dumas et autres jeunes auteurs romantiques — qu'il attendait là! — s'inspirer de la lettre de Manzoni à Victor Chauvet qu'il n'avait pas l'air de connaître, pour supprimer dans leurs drames, à l'exemple de ce barbare Shakespeare, l'unité de temps et de lieu. Mais c'est un fait qu'en 1824 aucun de ces Messieurs ne songeait à mettre le conseil de Manzoni en pratique, Victor Hugo moins que personne, puisque le *Saül* de Soumet réalisait alors pour lui l'idéal de l'art dramatique. Je me trompe, Michel Pichat, dans son *Léovidus*, représenté en 1825, eut le courage de sacrifier l'unité de lieu.

Abordant ensuite la question du « romantisme français, ou plutôt gaulois, romantisme bâtard, qui n'a ni la même énergie, ni la même audace, ni les mêmes excuses que le romantisme teutonique », Auger reconnaissait avec nos novateurs que la Révolution avait tout changé parmi nous, les institutions et la société, les principes et le caractère; par suite il ne contestait pas que les productions des lettres et des arts devaient se ressentir de ce grand bouleversement. Mais ce n'était pas là une découverte du romantisme, c'était simplement un résultat des faits, reconnu et adopté par la raison. Quant au reproche que les romantiques faisaient à leurs adversaires d'employer les formes antiques, Auger avait raison de leur répondre qu'ils en faisaient eux-mêmes usage dans le genre dramatique et que dans les autres genres il ne voyait pas qu'ils en eussent imaginé de nouvelles. — Ce qui l'irritait par-dessus tout, c'était de les entendre à tout propos parler de vérité, comme si la fameuse formule *Rien n'est beau que le vrai* avait été inventée par eux ou qu'ils fussent les seuls à s'y conformer.

Auger disait encore :

« Les Romantiques ont la gaieté en horreur. Ils ne voient dans le bonheur et dans le plaisir que la prose, et ils ne trouvent de poésie que dans le malheur et dans l'affliction. *Rire est si bon!* disent les hommes vulgaires. Pleurer est si doux ! répondent nos jeunes Héraclites... Seraient-ils donc souffrants et malheureux ? Dans l'âge où tout invite au plaisir, quelque grande infortune les aurait-elle désabusés du songe de la vie et du néant de nos félicités? Rassurons-nous : cette tristesse systé-

matique de leurs écrits n'empêche pas que leur humeur ne soit gaie et leur existence joyeuse ; de même le génie qu'ils appellent une maladie ne porte heureusement aucune atteinte à leur brillante santé... »

En résumé, d'après le porte-parole de l'Académie, le Romantisme n'existait pas, n'avait pas de vie réelle. Il n'avait pas enrichi la littérature d'un genre ignoré jusqu'à lui, et il s'attribuait en propre ce qui était du domaine commun de l'esprit, s'imaginant avoir découvert ce qu'il n'avait fait qu'exagérer ou corrompre. C'était un fantôme qui s'évanouissait du moment qu'on essayait de le toucher. Cette illusion, qui séduisait les uns et qui épouvantait les autres, avait pourtant une cause. Des vapeurs, au moins, avaient formé ce météore qui semblait grandir et s'avancer vers nous. Ces vapeurs étaient le délire de quelques orgueils adolescents, le vertige de quelques coteries enthousiastes, les sophismes de quelques esprits faux, et peut-être aussi les alarmes de quelques timides, trop peu confiants dans la raison et le goût de notre nation.

Cette attaque serrée et hautaine aurait dû, semble-t-il, être repoussée *ex cathedrâ* par le chef du chœur romantique, mais je l'ai déjà dit, outre que la foi manquait à Soumet, sa candidature à l'Académie lui mettait un cadenas aux lèvres. Guiraud, qui ménageait la chèvre et le chou, ne tenait pas davantage à se mettre une affaire sur les bras. Ils passèrent donc la plume à Emile Deschamps, qui répondit à Auger de l'amusante façon qu'on va voir :

Emile Deschamps n'aimait pas les épithètes de *classiques* et de *romantiques* que les deux partis se lançaient à la tête. Il préférait les dénominations de *prosaïques* et de *poétiques*, qu'il trouvait plus nettes et plus significatives, et prétendait qu'elles finiraient par s'imposer, — ce qui n'eut pas lieu.

Il commença par faire ce qu'on appelle la part du feu : il jeta par-dessus bord les gens à idées extravagantes, à imagination déréglée, du parti romantique, pour avoir le droit de dire au parti adverse qu'il ne manquait pas dans ses rangs de gens dont le style et les compositions ressemblaient à tout, c'est-à-dire qui n'avaient point d'idée ni d'imagination.

« Quelle conclusion peut-on tirer de là ? demandait-il. Depuis quand compte-t-on les forces de deux armées par leurs infirmes ou leurs recrues indisciplinées ? Ces soldats *fictifs* ne

font qu' embarrasser les fourgons ou entraver les opérations, et l'on se débarrasse des uns et des autres par un conseil de guerre, ou au premier hôpital. Agissons de même : j'ai déjà proposé aux *classiques* de leur abandonner tous nos fous, s'ils voulaient à leur tour nous abandonner leurs imbéciles ; à condition pourtant qu'on ne ferait de mal à personne. Ma proposition est demeurée sans réponse ; je la renouvelle solennellement. De cette manière, il ne restera plus dans les deux camps que des forces réelles et des troupes effectives, et nous compterons. Voyez comme cela simplifie la question. De notre côté, parmi les écrivains de toutes les nations qu'on a tour à tour traités de *romantiques* depuis vingt ans, nous présenterons M. de Chateaubriand, lord Byron, Mme de Staël, Schiller, Monti, M. de Maistre, Gœthe, Thomas Moore, Walter Scott, M. l'abbé de la Mennais, etc., etc. ; il ne nous appartient pas de citer des noms plus jeunes après ces grands noms. De l'autre côté, en choisissant dans la même époque, on verra figurer messieurs... je laisse les noms en blanc ; je ne peux pas mieux dire. Ensuite l'Europe ou un enfant décidera. »

N'est-ce pas charmant de tour et peut-on dire plus spirituellement à ses adversaires qu'ils n'ont personne à vous opposer ?

Emile Deschamps continuait :

« En attendant, un vaste système de persécution s'est organisé sur tous les points de la république des lettres, contre la nouvelle génération romantique. Nous osons à peine respirer sous ce régime de terreur littéraire, jusqu'ici sans exemple. A peine avons-nous dit : nous voilà !... Et déjà douze petits journaux tous les matins, douze petits théâtres tous les soirs, et tous les jours cinquante professeurs dans leurs cinquante chaires, tous les Athénées, toutes les Académies des provinces, et vous aussi Clémence Isaure !

« L'ingrate ! je l'aimais !... je l'aimerais encore !

« et tous les hommes d'esprit qui ne savent rien, et tous les savants qui n'ont pas d'esprit, et ceux en qui l'habitude de juger a desséché la faculté de sentir, et ceux qui, dans la peur de compromettre leur ignorante admiration, affectent sur le talent la supériorité de l'ennui, et ceux qui ont la conscience de leur infériorité, et tous les écoliers de sixième, et tous les rhéteurs, et tous les maîtres d'écriture, tous animés d'une seule colère,

formant une seule ligne, armés de sifflets, de pamphlets, se lèvent et marchent de front contre ces pauvres romantiques qui, n'ayant que des élégies pour se défendre, vont cacher leur guitare et leur effroi sous le manteau bleu de la *Muse !* — Il est vrai que leurs chants vont au loin faire battre le cœur des jeunes hommes pour la gloire et pour la vertu, ou porter des paroles douces et brûlantes au cœur de la jeune femme isolée, qui pense, le soir, à celui qu'elle aime. Il est vrai aussi que dans nos cercles brillants, dans ces fêtes où sont conviés les talents et la beauté, sur quatre-vingts sourires, il y en a soixante et dix pour les *romantiques !*... Il faut bien que chacun ait ses petits avantages. »

Là-dessus Emile Deschamps entrait en plein dans son sujet.

« L'orage vient enfin d'éclater sur nous; les foudres académiques ont tonné. — Déjà le romantique avait obtenu, après de longs débats, d'entrer, avec son acception nouvelle, dans le dictionnaire de l'Académie française, et sans doute on lui avait fait payer cher cette glorieuse hospitalité. Voilà que sur ces entrefaites l'Institut fait annoncer une séance solennelle où, devant les quatre Académies rassemblées, on entendra un réquisitoire contre le romantisme. Toute la *Muse française* s'enfuit à la campagne; je restai seul; et rassuré par ma propre obscurité, je me présentai dans l'enceinte redoutable, avec un front serein, parce qu'il est inconnu. Mais combien je tremblais pour mes amis absents! Je voyais çà et là, dans les tribunes publiques, des visages de versificateurs et d'amateurs classiques palpitant d'espoir et rayonnant de vengeance : ils avaient tant de joie qu'ils en étaient beaux! Et cependant les bancs de nos juges se garnissaient lentement, et tout autour de moi régnait ce formidable silence, précurseur de la tempête. En vain, pour m'encourager durant ces terribles apprêts, et, au besoin même, pour me glorifier dans la personne de mes amis, je me disais que toutes les Académies de l'Italie avaient lancé leurs foudres contre la *Jérusalem;* que l'Académie française avait foudroyé *le Cid* à sa naissance, et de nos jours encore foudroyé *le Génie du christianisme* et *les Martyrs,* comme si un Dieu ne pouvait paraître sans être annoncé par des coups de tonnerre. Je sentais trop bien que nous ne pouvions avoir avec ces illustres victimes que la triste conformité du malheur; et lorsque M. Auger, qui était en même temps le président et

le procureur général de la haute cour littéraire, déroula so
papier menaçant, il me sembla qu'une bulle d'excommunica
tion allait éclater sur ma tête, et je cherchais déjà une issu
pour opérer ma retraite avant qu'elle ne devînt une déroute
mais quelques personnes compatissantes me reconnurent dan
mon humiliation, m'appelèrent par mon nom proscrit, m
tendirent la main sans craindre la contagion de mon infortun
et m'inventèrent une place pour m'accueillir : je n'ai pas besoi
de dire que c'étaient des femmes.

« M. Auger prononça son rapport. C'est un discours plei
d'éloquence et d'érudition, de sel attique et de vues profonde
de fermeté et de convenances; il est tel enfin qu'on deva
l'attendre d'un écrivain comme M. Auger, parlant devant l
premier corps savant de l'Europe. Le sage académicien a pro
clamé des principes sévères, mais n'a point cherché, comm
nos ennemis l'espéraient, à en faire de pénibles applications
Il s'est plu, au contraire, à distinguer, dans les mêmes *roman
tiques*, le talent qu'il aime des systèmes qu'il condamne; s
quelques saillies piquantes ont égayé tout le monde, elles ne pou
vaient du moins blesser personne : beaucoup d'éclairs et fo
peu de coups de tonnerre, voilà de quoi raccommoder avec le
orages. Il est impossible, en un mot, de faire d'une manièr
plus loyale une guerre qui pourrait être plus juste. Je m'ar
rête, il ne m'appartient pas de lutter, avec mon humble pin
ceau, contre une plume académique. Je me permettrai seule
ment deux observations sur deux passages de ce discours, qu
rentrent en quelque sorte dans mon domaine. M. Auger
mis en opposition, dans un tableau très malicieusement dessin
la tristesse inconsolable de nos poésies, avec notre gaîté hab
tuelle dans le monde, et il a tiré de ce contraste des effet
imprévus auxquels l'assemblée a répondu par les marque
bruyantes d'une hilarité générale, que j'ai moi-même parta
gée. Mais, en y réfléchissant un peu, il n'y a rien de si ord
naire que cette prétendue bizarrerie. Depuis quand le rire d
l'esprit suppose-t-il nécessairement la joie du cœur ? Je pour
rais aussi rappeler à M. Auger que Crébillon portait une gaît
douce dans la société; cependant ses ouvrages ne sont pa
précisément folâtres. D'ailleurs pour peu que M. Auger
tienne, nous pourrons lui fournir des romantiques dont l'hu
meur n'est guère plus joyeuse que leurs vers; qu'il pass

quelques heures avec eux, et il nous en dira des nouvelles. Il a ensuite adressé un reproche d'une nature plus sérieuse aux poètes de cette époque qui paraissent se complaire quelquefois dans la peinture des scènes sanguinaires et des images monstrueuses, et il a ajouté que ces poètes feraient douter de la bonté de leur cœur, sans aucun bénéfice pour leur esprit. Je ne sache point que la peinture de Cacus, des Harpies, ou de Polyphème, qui broie entre ses dents des membres palpitants et des chairs encore vivantes, ait jamais fait douter de l'humanité d'Homère et de Virgile, ni qu'il en soit résulté un grand préjudice pour leur talent.

« On dit que M. de Stendhal va répondre à M. Auger; c'est une bonne fortune littéraire (1). La *Muse française* ne restera pas tranquille spectatrice de l'important débat qui occupe maintenant tous les esprits éclairés. Des plumes plus exercées que la mienne se chargeront, dans la prochaine livraison, de soumettre à M. Auger quelques réflexions sur ce qu'il a dit, et principalement sur ce qu'il n'a pas dit. Au reste, il reconnaîtra, je l'espère que nous sommes bien près de nous entendre, quand nous nous écoutons, et que si nous partons de points différents, nous tendons tous au même but. Ces discussions, lorsqu'elles sont franches et polies, doivent être regardées comme le triomphe et la vie des *Lettres*. Elles amènent les gens du monde à prendre du goût, une opinion, et peut-être à prendre parti pour des intérêts littéraires, en même temps qu'elles arrivent, par la controverse, à la conquête de cette vérité sans laquelle il n'y a point d'art. Dans la situation particulière où se trouve la littérature en France, il est même très utile que les corps académiques opposent une digue puissante au système d'innovation aventureuse de quelques-uns de nos jeunes poètes; pourvu que les lisières ne soient pas des chaînes, et qu'il y ait de la paternité dans les corrections. Je crois, pour bien faire, qu'il faut que le *Pégase* du XIX[e] siècle soit monté par deux cavaliers, dont l'un tienne une bride et l'autre porte des éperons : de cette manière, il ne pourra ni s'emporter ni s'arrêter.

(1) M. de Stendhal répondit effectivement à M. Auger. On trouvera sa réponse dans son volume intitulé *Racine et Shakespeare, étude sur le Romantisme*. Elle est ironique et spirituelle comme tout ce qui tombait de sa plume, mais elle est nuageuse et manque de clarté. Je lui préfère l'article humoristique d'Emile Deschamps.

« Quant aux genres *classique* et *romantique*, comme l'entendent les *prosaïques* qui n'y entendent rien, l'un est mort et enterré avant que nous ne soyons nés, l'autre n'existe pas, et ne peut pas exister. La querelle qu'on a suscitée à ce sujet est donc toute fantastique ; c'est une guerre de cadavre à fantôme : il n'y aura personne de tué. »

Et cette page éblouissante était signée : *le Jeune Moraliste*. (On sait qu'Emile Deschamps s'était réservé dans la *Muse* le chapitre des *Mœurs*.) Après en avoir savouré la grâce légère, je me transportai bien vite au fascicule suivant pour voir « quelles plumes plus exercées que la sienne s'étaient chargées de soumettre à M. Auger quelques réflexions sur ce qu'il avait dit, et principalement sur ce qu'il n'avait pas dit », et je n'y trouvai que les lignes suivantes, sous la signature de S. de Fontenelle, *aliàs* Emile Deschamps :

« La *Muse française* devait répondre dans cette livraison au discours de M. Auger, mais elle ne peut que pleurer et chanter Byron (1). Qui oserait poursuivre une discussion sous des cyprès ! Chez les anciens, quand un héros était tombé dans le combat, les deux camps faisaient silence, toutes les armes s'abaissaient, et il y avait une trêve à toutes colères, afin qu'on traînât le deuil saintement, et qu'on répandît longtemps des larmes et des fleurs sur la tombe immortelle. Quelquefois seulement de jeunes athlètes, en invoquant le demi-Dieu, renouvelaient dans l'enceinte funèbre les jeux guerriers qu'il avait tant aimés, s'exerçaient à vaincre en figurant ses exploits. Nous pouvons de même aujourd'hui appeler autour de la lyre muette de Byron les modestes lyres de nos jeunes poètes. C'est là qu'ils doivent venir chercher des leçons et des inspirations, c'est là qu'ils apprendront les secrets de l'harmonie et les mystères du cœur. Ils ne doivent pas craindre de chanter devant l'ombre illustre. Sans doute, du haut de son immortalité, le grand poète s'intéresse encore aux concerts de la vie ; il sourit à nos préludes imparfaits et ne désespère pas de rencontrer quelques émules au milieu de cette génération nouvelle où il trouve tant d'admirateurs.

« Plusieurs recueils politiques ont paru depuis quelque temps sans que la *Muse française* ait pu encore en entretenir ses lecteurs ; elle va profiter de la trêve romantique, pour s

(1) Byron était mort le 19 avril 1824.

mettre au courant, sauf à recommencer plus tard les hostilités ; M. Auger et l'Académie, ne perdront rien ou ne gagneront rien pour attendre... »

M. Auger et l'Académie attendent encore ! Notre jeune moraliste ne se doutait pas, quand il écrivait ces lignes remplies de menaces, que c'était le chant du cygne de la *Muse*. Elle cessa de paraître, en effet, après le n° du 15 juin 1824. Et ceci nous ramène tout naturellement au passage de *Victor Hugo raconté* que nous avons cité au début de cette étude.

III

Est-il vrai que Soumet ait demandé à Guiraud et à Emile Deschamps de suspendre cette publication pour lui permettre de se présenter à l'Académie avec chance de succès, qu'ils y aient consenti, et que Victor Hugo, après avoir hésité à la continuer seul, ait fait comme eux uniquement pour lui rendre service ? La phrase suivante de Guiraud, que je trouve dans la Préface de ses Œuvres complètes, paraît confirmer cette assertion : « J'ai toujours regretté l'abandon de ce journal qui eut lieu contre la volonté de Victor Hugo et de la mienne et qui rompit ce faisceau d'amitiés littéraires dont nos œuvres mêmes auraient profité. »

Mais Victor Hugo n'a pas tout dit et en a trop dit. Il s'est vanté en prétendant que, s'il avait continué la *Muse* à lui seul, « l'Académie française n'aurait rien gagné à remplacer une opposition de salon par une guerre à outrance ». Etait-il donc si révolutionnaire et si terrible, au mois de juin 1824 ? Je viens de relire l'article qu'il publia *Sur George Gordon, lord Byron*, dans le dernier numéro de ce recueil. Parlant de l'école particulière du grand poète et de la place qu'elle occupait dans l'ensemble de la littérature contemporaine, il voulut, lui aussi, dire un mot aux « esprits faux, habiles à déplacer toutes les questions, qui cherchaient à accréditer parmi nous cette erreur singulière que la société présente était exprimée en France par deux littératures absolument opposées ». C'était l'occasion ou jamais de montrer « l'âpreté et l'audace passionnée » qu'il préconisait pour les époques de révolution littéraire. Eh bien, je constate qu'il fut bien moins acerbe qu'Emile Deschamps et qu'il évita soigneusement de s'en prendre à l'Académie. En 1822, il ne faisait aucune différence entre le classique et le

romantique ; en 1824, il en était à peu près au même point. Les doctes rhéteurs qui continuaient de traiter la littérature dite *classique*, comme si elle vivait encore, et celle qu'ils nommaient *romantique* comme si elle allait périr, lui rappelaient involontairement le Roland fou de l'Arioste, qui priait gravement un passant d'accepter une jument morte en échange d'un cheval vivant. « Roland, disait-il, convient, il est vrai, que sa *jument est morte*, tout en ajoutant *que c'est là son seul défaut* ; mais les Roland du prétendu *genre classique* ne sont pas encore à cette hauteur, en fait de jugement ou de bonne foi. Il faut donc leur arracher ce qu'ils ne veulent pas accorder, et leur déclarer qu'il n'existe aujourd'hui qu'une littérature, comme il n'existe qu'une société ; que les littératures antérieures, tout en laissant des monuments immortels, ont dû disparaître, et ont disparu avec les générations dont elles ont exprimé les habitudes sociales et les émotions politiques. Le génie de notre époque peut être aussi beau que celui des époques les plus illustres, il ne peut être le même ; et il ne dépend pas plus des écrivains contemporains de ressusciter une littérature passée qu'il ne dépend du jardinier de faire reverdir les feuilles de l'automne sur les rameaux du printemps. »

Tout cela, en vérité, n'était pas bien méchant.

La candidature académique de Soumet, pour avoir pesé d'un grand poids dans la balance, n'aurait donc pas entraîné la disparition de la *Muse française*, si la zizanie n'avait régné parmi ses fondateurs depuis l'article d'Holmondurand sur Lamartine, et surtout si Chateaubriand n'avait été brutalement chassé du ministère. Nous allons examiner ces deux derniers faits l'un après l'autre (1).

(1) Je laisse de côté la question financière, quoiqu'elle n'ait pas été non plus tout à fait étrangère à la cessation de la *Muse*.

Victor Hugo écrivait, le 22 août 1823, à son cousin Adolphe Trébuchet : « Il recueil, rédigé par l'élite de la jeune littérature, obtient un succès étonnant. Les frais sont déjà plus que couverts, et l'éditeur compte avoir 1500 souscripteurs avant six mois. » (*Corresp. de Victor Hugo.*)

Ces 1500 souscripteurs ne furent jamais atteints et je vois dans une note d'Emile Deschamps à Guiraud, en date du mois de mai 1824, que les frais de la *Muse* avaient dépassé leurs prévisions. Cela n'a rien d'étonnant, d'ailleurs, presque tous les cahiers mensuels ayant excédé sensiblement les trois feuilles sur lesquelles ils devaient paraître.

C'est ainsi qu'au lieu de former au bout de l'année un volume de 500 pages environ, la *Muse* en forma deux, le premier de 387 pages, le second de 452 pages.

Le 4 octobre 1823, Emile Deschamps écrivait à Guiraud, qui était toujours à Limoux :

« Je vous écris encore une fois bien vite, cher ami, avant que je vous embrasse. J'ai fait vos commissions auprès de Tardieu (1) qui est bien lent effectivement. Vous paraîtrez en novembre, tant mieux (2). *L'effet de Lamartine sera produit*, et en général il n'a pas été bon ici. Il se permet en vérité de ces négligences, de ces fautes d'orthographe et de langue qui me rendraient pédant et grammairien. Concevez-vous qu'il ait osé imprimer une mauvaise scène de *Saül* après la tragédie de Soumet ! Quel amour-propre ou quelle modestie !

« Oui, on a des nouvelles de France [d'Houdetot] et de Gaspard de Pons — ils vont bien — mais notre pauvre Alfred (3) part pour la Catalogne, j'en suis bien triste et lui bien gai. Il me parle beaucoup de vous et de votre *Élégie* (4) et *son cœur se souvient* — et *la jeunesse est dans l'amour !* A 200 lieues nous sentons tous de même.

« Mennechet (5) a reçu de vous une lettre triste, je le crois bien. Vous avez le cœur troublé, cher ami ; qui ne l'a pas ? — Mon Dieu ! parlez-moi donc de vous et de tout ce qui vous est cher ; un ami est bon dans ces moments-là, et je suis, je vous jure, un bien bon ami.

« Mais revenez vite au milieu de nous. Soumet vous embrasse de cœur et tous nos amis vous écrivent.

« Adieu.

« ÉMILE.

« Mon père et ma femme vous disent les choses les plus affectueuses (6). »

J'ai cité tout au long cette lettre à cause des détails intéressants qu'elle renferme, mais je n'en retiendrai que le passage qui a trait à Lamartine. Evidemment l'article d'Holmondurand paru le 1er octobre sur la *Mort de Socrate* et les *Secondes Méditations* avait été concerté dans le bureau de la *Muse* entre l'auteur, Soumet, et Emile Deschamps, car, sans être

(1) L'éditeur de la *Muse*.
(2) Il s'agit des *Poèmes élégiaques* de Guiraud où se trouve *le Petit Savoyard*.
(3) Alfred de Vigny, qui était alors capitaine au 55e de ligne et attendait à Bordeaux l'ordre du départ pour l'Espagne.
(4) L'élégie de *Meilleraye*, parue dans le 1er numéro de la *Muse*.
(5) Mennechet, qui était de Nantes, comme les Trébuchet, les Foucher et la mère de Victor Hugo, avait collaboré au *Conservateur littéraire*.
(6) Lettre inédite.

positivement malveillant, ni même injuste, il sent tout de même la rancune, et ce n'est pas pour rien qu'Emile était content de « l'effet produit ».

Lamartine d'ailleurs ne s'y trompa pas. Il écrivait le 13 novembre suivant à Victor Hugo :

« J'ai lu quelques-unes des petites diatribes en question, mais cela ne mord guère sur mon impassibilité politique. Je ne suis pas en ce sens du *genus irritabile*. Chacun fait dans ce monde de son mieux son petit métier. Les oiseaux chantent et les serpents sifflent, il ne faut pas leur en vouloir de mal. L'article de la *Muse* était juste, mais sévère dans tout ce qui ne regarde pas *Socrate;* pour *Socrate* il n'y a rien compris. Il a pris une scène pour un drame... Cependant on voit que sa rigueur est d'un ami mécontent, et je suis loin d'être choqué. Si vos amis me traitent mal, je vois que les miens vous le rendent bien. J'en suis aussi innocent que vous (1). »

Mais tous les amis de Victor Hugo n'avaient pas goûté l'article en quelque sorte anonyme de la *Muse*. J'en sais un qui dut en être navré, si j'en juge pas ce qu'il écrivait à Victor avant de l'avoir lu. C'était précisément celui qui était en ce moment à deux cents lieues de Paris et qui se réjouissait de partir pour la Catalogne. Voici ce qu'Alfred de Vigny mandait à Victor Hugo en date du 3 octobre 1823.

«... C'est une chose infâme que la littérature, je commence par là, et ce qui me le fait dire, c'est d'entendre autour de moi tout ce qui se dit de M. de Lamartine. Il est toujours mal jugé et tantôt on le prend trop haut, tantôt trop bas. On dit que vous l'avez excommunié. Je ne puis le croire. Cela me rappelle les cris que l'on jeta parmi nous lors des premières *Méditations;* par combien d'applaudissements les avons-nous étouffés! Je n'ai reçu à son sujet aucune lettre de *nous !* J'ai lu attentivement à plusieurs reprises et seul ses deux nouveaux ouvrages, et je veux vous dire ce que j'en pense pour savoir avec lequel de vous je me serai accordé. Je ne veux d'abord parler que de l'ouvrage, je vous dirai ensuite deux mots sur l'auteur. Je parierais que vous ne les avez pas assez distingués, vous êtes trop près.

« *Socrate* est un ouvrage très bien composé et auquel on ne peut refuser une poésie grave et majestueuse. Je veux bien que

(1) *Revue de Paris* du 15 avril 1904.

Platon en ait fait une partie, tout cela est plus beau par les vers, il y en a d'une sévérité mâle qui m'a ému, et l'émotion ne se trompe jamais. Mais Psyché est trop longue et sans grâce, elle interrompt un puissant intérêt, et si l'auteur voulait mettre les tableaux de Raphaël, il fallait en choisir un, celui qui avait le plus de rapport avec le moment, l'immortalité de l'âme. Je renoncerais pourtant difficilement à ce rayon de poésie qui pénètre dans le cachot, mais je voudrais l'épurer. Il y a là un *poignard*, *une goutte*, de bien mauvais goût, mais les *deux gouttes pour les dieux* me paraissent d'une grande beauté. Je trouve que Lamartine a manqué son ciel comme tous ceux qui en ont fait, car nous ne connaissons que le malheur. Je n'aime point les âmes qui se fécondent, et Phédon est par trop anacréontique. Quel parti notre grand Soumet eût tiré de ce grand sujet ! Il m'en avait un jour confié le projet. Son plan était admirable, et il sera peut-être forcé d'y renoncer ; ce Socrate ébauché fera peut-être trop de bruit pour qu'on ait l'air original en le traitant. Les sots iront toujours chercher le germe de ses beautés dans un hémistiche de l'autre. Je pleure tous les jours cette tragédie, je la pleure avec les larmes de la postérité. »

Vigny, sans s'en douter, venait de mettre le doigt sur la plaie, j'entends de nous révéler la cause, une des causes tout au moins de la rancune de Soumet contre Lamartine. Ainsi, ce n'était pas assez de lui avoir fait concurrence dans *Saül*, il fallait encore que ce Lamartine lui volât le sujet de *Socrate !* Ce sont là de ces choses qui ne se pardonnent pas dans la *gent irritable des poètes*. Et pourtant Soumet passait pour avoir l'âme grande.

Vigny continuait :

« Quant aux *Méditations*, certes, l'ensemble est fort inférieur aux premières, le ton est désuni et on a l'air d'avoir réuni toutes les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. Je ne puis pas croire qu'il ait présidé à cet arrangement, et certes il n'a pas pu penser qu'une scène de son *Saül* balancât celle de Soumet. Je ne vous parle pas des incroyables fautes qui se trouvent souvent, je veux les donner à l'imprimeur : mais *dans la danse céleste ils s'élancent* est un peu fort, *et le branle de la lame*, et un rocher qui *surplombe!* Cependant, et je le dis avec vérité, je ne crois

pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale les *Préludes* et les dernières strophes surtout, *Bonaparte* et le *Chant d'amour*. Il y a en général dans tous ses ouvrages une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs. Il ne lui reste plus qu'à l'être avec l'esprit par la pureté et avec les yeux dans les descriptions... »

Voilà, certes, de la bonne et saine critique, et plût au ciel qu'au lieu d'être signé d'un illustre inconnu l'article de la *Muse* sur la *Mort de Socrate* et les secondes *Méditations* eût été confié à Alfred de Vigny ! Mais, encore une fois, Emile Deschamps gardait une dent à Lamartine de son attitude envers ce recueil, et Soumet lui en voulait aussi de s'être rencontré avec lui deux fois sur le même sujet. Il fallait un ami complaisant pour satisfaire ces mesquines rancunes. Durangel s'en chargea sous le pseudonyme d'Holmondurand. Mais cela jeta du froid dans les rapports de Vigny avec la *Muse* et je sais qu'à son passage à Paris, au mois de juin 1824, il eut de ce chef une explication assez vive avec ses amis.

Sur ces entrefaites, Chateaubriand fut renvoyé du ministère. A première vue, cet événement n'avait aucune raison d'influer sur les destinées de la *Muse ;* à la réflexion, on conçoit parfaitement qu'il ait été la cause déterminante de sa disparition. N'oublions pas, en effet, que Chateaubriand avait été son parrain le plus illustre, qu'il l'avait encouragée et soutenue de ses propres deniers, que le capitaine du bateau l'avait en quelque sorte associée à sa fortune en lui donnant comme enseigne votive une vignette qui avait l'air de représenter Velléda, et que tout l'équipage, à commencer par celui qu'il devait baptiser « l'enfant sublime », jusqu'à ceux qui avaient fait ou cru faire la guerre d'Espagne, ne jurait que par lui, ne voyait que lui dans le ministère.

Quelque temps avant sa chute, comme on regrettait devant Alfred de Vigny que Chateaubriand eût abandonné les lettres pour la politique, le jeune poète dit avec beaucoup de simplicité : « Oui, M. de Chateaubriand s'est fait diplomate, comme Dieu s'est fait homme. Il faut espérer que ce sera aussi pour nous sauver, mais il est descendu du ciel (1). »

(1) *Un homme de lettres sous la Restauration* (*Edmond Géraud*), *fragments de journal intime*, publié par Maurice Albert, p. 226.

Et le lendemain de sa disgrâce, Vigny fut un des premiers à aller s'inscrire chez l'ancien ministre des Affaires étrangères. Nous lui devons même une jolie anecdote à ce sujet. On sait qu'aussitôt averti de sa destitution il fit enlever tout ce qui lui appartenait de l'hôtel du ministère. Parmi le modeste mobilier qu'il en rapportait se trouvaient deux superbes chattes qu'il affectionnait beaucoup.

— « Ah! mes bonnes amies, s'écria-t-il, en les voyant, avec une gaîté et une bonhomie dignes de La Fontaine, le temps est passé de faire les grandes dames. Il faut songer maintenant à prendre des souris (1). »

Chateaubriand avait été destitué le 6 juin 1824, jour de la Pentecôte. Le 15, « un motif de haute convenance, dit Marie Nodier, fit rentrer le bâtiment dans le port, après une salve brillante tirée en l'honneur du grand écrivain à sa sortie du ministère. Le jeune Labruyère qui, d'une plume à laquelle l'émotion n'ôtait rien de son énergie, avait tracé le *portrait* d'*Auguste*, c'était Saint-Valry (2). »

Voici ce portrait.

« *Auguste*, vous sortez du ministère plus pauvre et encore plus grand que lorsque vous y êtes entré. La gloire, votre fidèle compagne, depuis trois longs mois vous attendait à la porte avec une vive impatience; aujourd'hui, au milieu d'un concours de citoyens, elle vous reconduit en triomphe jusque chez vous, célèbre votre délivrance, et ajoute une couronne à toutes celles qui ombragent votre front. Ne nous étonnons point de ce qui arrive, les choses ont suivi leur pente naturelle; car les passions humaines semblent avoir, à travers les siècles, quelque chose de réglé, d'uniforme et d'invariable comme le cours des astres. Depuis votre jeunesse, bravant la mort et le bannissement, vous avez combattu les plus terribles usurpations qui aient jamais pesé sur le monde, vous avez regardé, l'un après l'autre, l'anarchie et le despotisme face à face, et les coups que vous avez portés à ce dernier dans la lutte, ne lui ont pas été moins fatals que la défaite de ses phalanges. Quand la monarchie s'est relevée encore faible et languissante, elle s'est appuyée sur vous, et ce fut votre main

(1) *Fragments du journal intime d'Edmond Géraud*, p. 233.
(2) *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*, par Mme Mennessier-Nodier

habile et vigoureuse qui l'affermit sur de nouvelles bases. Depuis, aux jours de ses nouveaux périls, elle n'a jamais manqué de vous retrouver comme un ami que la mauvaise fortune rend plus fidèle et plus dévoué.

« Mais si vous l'avez constamment servie et honorée, protecteur des libertés publiques, vous avez été pour elle un bon fils, et non pas un flatteur. Tous les droits vous ont été chers et sacrés; au sénat et dans les conseils, votre voix éloquente s'est élevée pour défendre tour à tour la religion, la royauté et la patrie. Enfin, avide de toutes les gloires, et ravissant à la fois toutes les admirations, il vous a semblé n'avoir presque rien fait, en plaçant votre nom parmi ceux des Homère, des Virgile, et des Milton, si vous ne deveniez pas l'un de nos plus grands citoyens. Après une si belle vie, je vous le demande, *Auguste*, que vous manquait-il pour la disgrâce? Mais elle a des fruits différents suivant les hommes.

« La plupart en sont accablés et anéantis; vous, au lieu de vous abaisser, elle vous élève et vous honore. Tous les entretiens sont remplis de vous et de vos nobles qualités; vos ennemis eux-mêmes, et, ce qu'il y a de plus glorieux, les ennemis de l'Etat, qui sont aussi les vôtres, confessent tous votre génie et votre grandeur d'âme; et dans ce concert de louanges vont se perdre, inattendues, les injures des esclaves et des histrions. Que ma faible voix se mêle à la voix publique, car il est doux de rendre hommage à la vertu et au courage d'un homme de bien, et peut-être n'est-il pas encore défendu d'accompagner jusqu'aux portes de Rome Cicéron partant pour l'exil (1). »

(1) A la même époque, Latouche, se souvenant qu'il habitait à la Vallée-aux-Loups en face du manoir de Chateaubriand, lui adressa une épître, moitié huile et moitié vinaigre, qui fut très finement analysée par P.-F. Tissot, dans le *Mercure du XIXe siècle*. J'en extrais ce passage :

. . . .

Assez, dans les ennuis d'un si stérile honneur,
Ton nom s'est obscurci du nom de *Monseigneur*,
Reviens du Val d'Aulnay visiter la chapelle :
Ton belliqueux ami, Montmorency, t'appelle.
Acquéreur du manoir et non ton successeur,
Avec moins d'appareil et de feinte douceur
Qu'il n'a laissé tomber le royal portefeuille,
Il te rendra tes bois parés de chèvrefeuille,
L'ombrage un peu grandi de ton naissant jardin,
Et, dans un flacon pur, ces ondes du Jourdain,
Relique aventureuse et saintement gardée,
Inépuisable honneur des sources de Judée,
De qui le flot toujours emplit l'heureux cristal,

Heureusement pour Chateaubriand que le vrai motif de sa disgrâce resta ignoré du public, car son prestige en eût été singulièrement diminué (1).

Voilà donc sur quelle salve la *Muse* amena son pavillon et fut désarmée (2). Il n'était que temps. Cinq mois plus tard (on sait que Soumet fut reçu à l'Académie française le 25 novembre 1824), elle aurait eu le chagrin et la honte de voir son ancien capitaine passer à l'ennemi.

Mais il n'emporta pas son péché en terre. Non seulement il eut une mauvaise presse dans le moment, mais il fut renié à son tour presque aussitôt par les *Romantiques*, et comme les *Classiques* avaient élu pour chef Casimir Delavigne, Soumet, après avoir brillé au premier rang, fut relégué, à tout jamais, au second. Sa royauté n'avait duré qu'un jour.

(A suivre.)

LÉON SÉCHÉ.

Bien qu'épanché deux fois sur un berceau royal.
Accours : et ces jasmins qui pour nos monts sauvages
Ont du Mançanarès oublié les rivages,
Et des rocs du Liban à ta voix descendus,
Ces cedres voyageurs, ils te seront rendus ;
Et jusqu'à ces créneaux si récemment gothiques,
Restaurés tour à tour de tes mains politiques.

Reviens, comme le sage à qui doit mon pays
Le contrat immortel de ses droits envahis,
Contraindre l'avenir de son pieux hommage
A visiter le toit de cet autre HERMITAGE ;
Qu'il associe un jour en des nœuds éternels
Votre double mémoire et vos noms fraternels,
Et qu'ensemble admirés, Paris immortalise
Les bois de Velléda, les vallons d'Héloïse.

(1) Les *Souvenirs* du baron de Frénilly, qui fut le collaborateur de Chateaubriand au *Conservateur* et son ami très informé, nous apprennent que l'affaire des rentes ne fut que le prétexte de son renvoi et qu'il faut en chercher la raison vraie dans sa liaison avec Mme Boni de Castellane dont il était le ministre des finances en même temps que celui des affaires étrangères dans le cabinet Villèle. — Cf., sur cette liaison amoureuse, notre ouvrage sur *Hortense Allart de Méritens*, p.98.

(2) Naturellement les classiques répandirent le bruit qu'elle était morte des coups qu'Auger lui avait portés. Dans son pamphlet *le Classique et le Romantique*, publié en 1825, Baour-Lormian disait :

Votre Muse n'est plus; Auger, d'un coup de foudre,
A fait tomber un trône et l'a réduit en poudre.
Tout Paris a pu voir ses disciples en deuil
De romantiques pleurs arroser son cercueil,
Et, pour parler ici votre langue embellie,
Sous l'arbre du *sommeil* ils l'ont ensevelie.

A MES FRÈRES, LES ARBRES

—

Arbres, qui, revêtus d'immortelle jeunesse,
Balancez dans le ciel vos cheveux parfumés,
Il semble que chaque an votre vigueur renaisse
Comme en nous le désir et le besoin d'aimer.

Mais hélas! le printemps n'accroît pas notre force.
Et vous, jeunes toujours et toujours renaissants,
La sève et le plaisir chantent sous votre écorce,
Et, souples, vous dressez des corps d'adolescents.

Vous ignorez nos maux, nos fièvres, nos démences,
Ne voulant, comme nous, user, dans un instant,
Des plaisirs infinis et des douleurs immenses :
Sages, calmes malgré vos éternels vingt ans.

Qui croirait que des gens si remuants sont sages?
Vous vivez heure à heure et vous savez saisir
Comme vous retenez le vent dans vos feuillages
Les brèves voluptés et les subtils plaisirs.

Et le charme fuyant de l'heure qui s'envole
Pour nous, hélas! éclair rapide, frisson d'or,
Cœurs patients, vous semble une abeille frivole
Qui se pose en chantant sur vos fleurs et s'endort.

Arbres, je viens vers vous, car je suis votre frère.
Croyez-moi, mes amis au feuillage mouvant,
Je suis sauvage et pur et mon âme légère
Tressaille dans l'amour comme vous dans le vent.

Ses sentiments sont doux et frais comme vos feuilles
Qu'agite mollement le frisson du réveil,
A l'aube, lorsque l'eau des nuits qu'elles recueillent
Roule en perles d'argent doré par le soleil.

Je suis las de la vie et des choses humaines.
Le fardeau de mon âme est trop lourd pour mon front.
J'ai voulu tout savoir, mais la science est vaine,
Nous l'appelons lumière et la nuit est au fond.

Je veux me dévêtir de l'orgueil des sciences.
Je veux me dépouiller de mon humanité.
Je veux votre ignorance et votre insouciance
Avec votre candeur et vos simplicités.

Ne me repoussez pas, bons arbres, chênes, hêtres.
Si je fus exilé chez les hommes bruyants,
Je te reviens, forêt, cité sans lois ni maître,
La seule où je pourrai vivre simple et riant.

Frères, mon seul bonheur se trouve dans ce rêve :
Voyez, je suis debout, le torse ferme et droit,
Mes yeux se sont fermés ; dans le vent qui s'élève,
Tels des branches, mes bras sont étendus en croix.

Je suis arbre. Les bruits meurent. Nuit et silence.
Et je ne pense plus. Bonheur ! ne plus penser.
Seul, le tressaillement de la sève s'élance
De mon pied immobile à mon front balancé.

Ma racine s'enfonce et se tord dans la terre,
Ronge la pourriture et s'empare des morts
Qui, retrouvant en moi la vie et ses mystères,
Sur mes grands rameaux noirs éclatent en fleurs d'or.

Sous l'écorce, ma sève ondule, épaisse et lente,
Fermente dans mon bois, gonfle et gronde en levant
Tandis que mon feuillage à la grâce indolente
Se plie et se redresse aux caprices du vent.

O vent, frais caresseur qui soulèves mes branches,
Qui traînes et te prends dans mes rameaux changeants,
Tu m'es tout aussi cher que les lumières blanches
Dont me revêt la lune au cours des nuits d'argent.

Les jours où le soleil m'accable et me dessèche,
Quand, par l'azur splendide un nuage poussé
Passe et couvre les champs de sa caresse fraîche,
J'aime à sentir sur moi sa grande ombre glisser.

Et je suis plein d'oiseaux, chansons folles, bruits d'ailes,
Plumes chaudes d'amour et baisers infinis.
Ces branchages, peuplés de tendresses fidèles
N'ont pas de fruits plus beaux ni plus lourds que mes nids.

O mes bonheurs! La vie est si belle et si forte
Qu'il me la faut répandre aux choses d'alentour,
Dans mes chants plus légers qu'un vol de feuilles mortes
Et dans mes longs parfums qui font rêver d'amour.

Débordement de vie! Ah! pendant les nuits chaudes,
Gonflé de force ardente et de désirs secrets,
Je livre mon pollen au vent d'hymen qui rôde
Et l'emporte à travers la fiévreuse forêt,

Tandis qu'épouse aussi, sur ma fleur vierge encore,
Ouverte jusqu'au cœur dans l'air pâmé du soir,
Les amants inconnus et lointains qui m'ignorent
Font en poussière d'or leur semence pleuvoir.

Comme il est doux d'aimer en restant solitaire !
Quelle brusque fatigue, hélas ! tombe sur moi ?
Mes rameaux alourdis s'inclinent jusqu'à terre
Et mes feuilles ont tu leur incessant émoi.

C'est qu'il a plu longtemps sur ma vaste feuillée.
J'ai frémi de plaisir à la fraîcheur de l'eau.
Mais voici que je penche et mes branches mouillées
Courbent à se briser sous l'écrasant fardeau.

Et je rouvre les yeux, car je ne suis qu'un homme.

GEORGES SABIRON.

GÉNÉALOGIE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

D'APRÈS UN DOCUMENT INÉDIT

—

En 1876, le théâtre de la Porte-Saint-Martin donnait (1) un drame historique en cinq actes, de MM. Lockroy et Anicet Bourgeois, intitulé *Perrinet Leclerc*.

Dans cette pièce, les auteurs avaient représenté le maréchal Jean de Villiers de l'Isle-Adam comme un gentilhomme déloyal, traître à son pays et à son roi.

L'auteur d'*Axël* intenta un procès aux héritiers des auteurs du drame, à l'éditeur Tresse ainsi qu'aux directeurs du théâtre, les uns et les autres s'étant refusés à retirer la pièce qui avait été jouée une dizaine de fois lorsque Villiers en eut connaissance.

Le poète invoqua le témoignage de plusieurs historiens tels que Guizot, Barante, Henri Martin, et d'écrivains du XVe siècle qui représentent le maréchal comme un gentilhomme des plus vaillants de l'histoire de France et un soldat fidèle à son chef, à son honneur et à la foi jurée, ayant embrassé au nom du roi le parti du duc de Bourgogne contre celui du duc d'Armagnac, ayant délivré Paris de la tyrannie des Anglais en mettant son épée au service du roi Charles VI et de la France.

Il demandait au Tribunal la suppression du drame et l'insertion du jugement dans dix journaux aux frais des défendeurs.

Ceux-ci objectèrent que le demandeur ne faisait pas la preuve de sa descendance en ligne directe du maréchal de Villiers de l'Isle-Adam; qu'ainsi il ne devait pas être déclaré recevable en sa demande et qu'au surplus cette demande était mal fondée.

Les débats commencèrent le 1er août 1877. M. du Pontavice du Heussey a raconté, avec des détails intéressants, les péri-

(1) C'était une reprise, la première représentation date de 1832.

péties de ce procès, dont la conclusion fut le rejet de l'action du demandeur.

Villiers fut débouté de sa demande. Les conclusions du tribunal accordaient aux auteurs de *Perrinet Leclerc* le droit de ne s'être conformés qu'à un seul chroniqueur du xve siècle (*le Religieux de Saint-Denis*), lequel montrait le maréchal sous un jour plutôt défavorable.

Cependant le tribunal ne contesta point l'exactitude de la généalogie de Philippe-Auguste Mathias de Villiers de l'Isle-Adam qui pourtant ne s'en tint pas là et continua de fouiller les archives avec l'intention de publier un *Mémoire historique* établissant définitivement ses titres et ses droits.

En septembre 1877, un mois après le procès, il était à Bordeaux chez un de ses cousins, son futur biographe, M. du Pontavice du Heussey, qui essaya de profiter de ce séjour pour faire jouer *le Nouveau Monde* au théâtre français de Bordeaux. La tentative échoua complètement par la faute de Villiers, qui ne s'occupait sérieusement que de son fameux *Mémoire*.

La lettre inédite que voici nous renseigne sur l'importance que Villiers attachait à ce travail :

Vendredi 27 septembre 1877.

Mon cher ami,

Je suis obligé d'attendre novembre ; d'ici là, je ne compte sur rien de positif.

Mon cousin est parent du préfet, M. de T. — On voulait que *le Nouveau Monde* fût joué à Bordeaux l'hiver prochain : il y aurait eu l'élite du monde d'ici à la première. J'ai répondu que je ne verrais pas d'inconvénients à cette exhibition si des travaux plus importants ne me privaient de disposer de mon temps aujourd'hui, — c'est-à-dire du temps que nécessiteraient les répétitions. De là, grand émoi. Je laisse dire.

— Je passe ici ma vie aux archives de Guyenne, j'y ai découvert plusieurs choses dont je te ferai part en t'envoyant le *mémoire*, — qui vraiment, me paraît devenir, à tous les points de vue, une œuvre inattendue, curieuse et solide.

J'ai réuni les citations de cent vingt-deux historiens, — il ne s'agit plus d'un fouillis rudimentaire, — mais d'une œuvre pleine et une, qu'un enfant lirait avec intérêt — et où je mets, non pas les ressources de littérature dont je pouvais disposer, mais où je fais concourir la clarté et l'ordre d'une composition historique au but final que je me propose et vers lequel tendent tous les mots dont je me sers.

— 1° Le texte du Religieux de Saint Denis, qui *ne se trouve pas* dans la traduction originale de *le Laboureur* (historiographe de France), se trouve, paraît-il, dans une traduction ultérieure. — J'ai des raisons de croire à une

interpolation. J'aurai des experts-jurés pour contrôler l'écriture sur le manuscrit original, aux archives. Ce sera singulier à 460 ans d'intervalle, mais cela peut se faire. L'introduction de MM. Guizot et de Barante permet cela.— De plus le texte, dont j'ai découvert une copie ici, contient un mensonge d'ignorance dont le Religieux ne me paraît pas capable :

L'Isle-Adam n'eut le privilège *d'intendant des Fleuves et bois normands*. (Le texte latin ici porte : « Johannes, eques, dominus insulæ-adæ, fluviorum ac nemorum Normadiæ magister », ce qui signifie : Jean, chevalier, seigneur de l'Isle-Adam, maître des eaux et forêts de Normandie.) Il ne lui fut obtenu que par sa mère, fille de Charles de Châtillon grand-maître des eaux et forêts de l'Etat.— Il avait perdu son père, Pierre II de Villiers, à seize ans. Blessé à Azincourt en 1415 et prisonnier à Harfleur, il avait été rayé de la dite charge parce qu'il n'avait prêté serment qu'au prévôt bourguignon (en 1412) pendant que Jean de Bourgogne était au pouvoir, lequel prévôt avait reçu la charge de Grand maître des eaux et forêts que lui avait cédée le comte de Saint-Pol, successeur de Châtillon dans cette charge. En 1417, époque de la domination Armagnac, le comte Bernard d'Armagnac l'avait privé de tout commandement. Donc, Jean de l'Isle-Adam n'a jamais relevé, en réalité, ni par serment ni d'autre manière que du duc de Bourgogne. Ce qui implique une absurdité dans le texte du Religieux et par suite dans l'arrêt du tribunal. Mais passons.— J'ai trouvé bien autre chose *quant au point de droit lui-même*. — A cette heure, j'ai mis la main sur un livre merveilleux, huit volumes, Ordre de Malte, jusqu'à nos jours, — inconnu à Paris—venant de paraître,— auteur bénédictin.— J'attends l'ouvrage *aujourd'hui*. A la première découverte, je t'écris.

La généalogie de Jean est bien ceci depuis 1324... n'est-ce pas ?

Jean Ier — Marie de l'Isle — 1324 —

Adam Ier — Alix de Crécy— 1335—

{ Pierre Ier
{ Adam II le Bègue — Alix de Mery — 1370 — d'où Perennelle et Léonore.

Acquéreur de l'Isle-Adam { Pierre — première femme Jeanne de Beauvais.
2e — Marguerite de Bouchard de Vendôme
porte-oriflamme

Les quatre enfants : Pierre, Jeanne, Isabeau et Catherine issus de Jeanne de Beauvais, sont *inutiles*.

Ceux de Marguerite de B. de Vendôme sont bien : Pierre II et Perennelle II (1390).

Pierre II meurt en 1400 ayant épousé Jeanne de Châtillon, d'où Jean II, Jeanne et Robert. Jean épouse Jeanne de Valengoujart, ce qui fait à Jean II, mon héros, trois générations pleines de noblesse et d'ascendance claire, dès 1324. — En remontant comme tu fais à 1065 je doute que l'on puisse suivre les traces.

Cela suffira donc... jusqu'à plus ample informé.

Ecoute : — les preuves faites par un certain Pontaubevoye de Lauberdière sont excellentes quant à lui, mais contiennent deux erreurs radicales relatives à la descendance de Robert de Villiers de l'Isle-Adam, premier du nom, seigneur de Valmondois, dont il avait hérité par procès gagné en

1392. Je t'enverrai quelque chose à ce sujet, mais *je n'y suffis plus.* A bientôt lettre. —

Autre chose

Maintenant, veux-tu être bien gentil? Tu n'aurais, en passant au boulevard des Italiens, qu'à prendre les prospectus des petites *machines à vapeur pour fumigations.*

Voici pourquoi : mon cousin a des maux de tête nerveux et vraiment très douloureux et très opiniâtres. Les fumigations seules peuvent le guérir et il voudrait acheter et se faire envoyer un appareil. — La boutique en question se trouve en longeant le boulevard des Italiens ou des Capucines, à main gauche en descendant des Variétés. — Je lui ai dit que je t'en écrirais et que si tu passais par là, comme tu le fais habituellement, tu m'enverrais le dit prospectus, dans ta première lettre.

Quand tu viendras à Bordeaux, tu seras bien reçu ici. Robert est le descendant seul et direct de Latour d'Auvergne.

Je serai parrain ces jours-ci. — Si c'est un garçon, je l'appellerai Jean.

Dans un mois, après les relevailles, nous verrons un peu le monde, mes cousins et moi. Le résultat, je te l'écrirai au fur et à mesure. Mais, *mémoire, procès* et *généalogie* d'abord. Procédons par ordre et terminons l'essentiel. Je vais écrire ce soir aux avoués et avocats de Paris.

Ta main

Ton dévoué

L'Isle-Adam (1).

Qu'est devenu ce mémoire? Nul ne le sait. Il est certain que Villiers avait l'intention de le publier, puisque plusieurs volumes, parus postérieurement au procès *Perrinet Leclerc* en font mention.

L'édition originale de *l'Eve future* (M. de Brunhoff, 1886) porte au verso du faux-titre, parmi les ouvrages *sous presse :* Documents sur les règnes de Charles VI et de Charles VII.

Il s'agit, évidemment, du fameux *Mémoire* annoncé de la même façon dans *Tribulat Bonhomet* (Tresse et Stock, 1887) et dans les *Histoires insolites* (Librairie moderne, 1888).

Cette œuvre d'histoire a dû être égarée au moment de la mort de l'auteur, alors que tous ses papiers furent pillés et dispersés.

Villiers, toutefois, avait extrait de son mémoire un tableau généalogique qui fut sauvé du pillage. C'est ce document que je reproduis ci-après.

L'original est une feuille (2) in-f°, collée sur carton et divisée verticalement en deux parties. A gauche on lit les noms et à droite les notes que j'ai reproduites en bas de page.

(1) Cette lettre m'a éte aimablement communiquée par M. Ricardo Vines.
(2) Entièrement de la main de Villiers.

Il y a dans la lettre citée ci-dessus quelques erreurs de dates qui semblent établir des contradictions entre cette lettre et le document ci-après. Ce ne sont que des fautes sans importance. J'ai cru devoir respecter les deux textes, le lecteur rectifiera facilement.

FILIATION DE LA MAISON DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

1er degré (1) : JEAN, Sr DE VILLIERS LE BEL fem. Marie de l'Isle en 1277 † en 1319, laissant 2 fils et une fille dont Adam qui suit. } *sans discussion*

2° (2) : ADAM, Sr DE VILLIERS LE BEL, fem. Alix de Cressy † en 1339 ; il laisse 2 fils, dont Pierre qui suit.

3° (3) : PIERRE DE VILLIERS, Sr DE L'ISLE-ADAM, fem. 1re Jeanne de Beauvais ; 2e M. de Vendôme. Porte-oriflamme de France ; † en 1336 laissant plusieurs enfants, dont Pierre qui suit, 2e lit.

4° (4) : PIERRE DE VILLIERS, Sr DE L'ISLE-ADAM, fem. de Chatillon, † en 1400, laissant plusieurs enfants, dont Jean qui suit.

5° (5) : JEAN DE VILLIERS, Sr DE L'ISLE-ADAM, fem. Jeanne de Vallengoujart, MARÉCHAL DE FRANCE ; † à Bruges le 21 mai 1437, laissant plusieurs enfants, dont Jacques qui suit.

6° (6) : JACQUES DE VILLIERS, Sr DE L'ISLE-ADAM, femme Jeanne de Nelle ou de Nesle ; † le 25 avril 1472. Il laisse plusieurs enfants, dont Antoine et Ambroise, qui suivent, et PHILIPPE-AUGUSTE, GRAND-MAÎTRE DE MALTE.

7° (7) : ANTOINE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (8) épouse : 1° Marg. de Montmorency, 2° Agnès du Moulin † le 25 août 1504, laissant plusieurs enfants, dont Claude, du 2e lit.

frère de AMBROISE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM fem. Françoise d'Azincourt, † le 20 décembre 1503, à Vallengoujart laissant plusieurs enfants, dont Claude qui suit.

8e : CLAUDE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM cousin de CLAUDE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

femme Jeanne de Chables en 1510. Il meurt en 1549, laissant

Sr de Vallengoujart, qui laisse un fils du nom de Jacques, qui, par

(1) Auteurs : le Père Anselme, généalogiste de France, Boisbilly, réformateur pour la noblesse, La Chesnaye des Bois, l'abbé Lebœuf, Allain ; — Recueil des épitaphes. Moreri, sépultures de France.
(2) Sépulture à Domont, dont il était seigneur.
(3) *Id* Villiers le Bel *id*
(4) *Id.* *id.*
(5) Sépulture à Bruges (Belgique).
(6) *Id.*, à l'abbaye du Val.
(7) *Id.* *id.*
(8) *Id.* *id.*

plusieurs enfants : Vincent et Nicolas, dont la postérité s'éteint bientôt (1). suite de l'extinction de la branche aînée, continue la filiation.

C'est ici que se trouve l'erreur commise par la plupart des généalogistes, qui semblent avoir ignoré la postérité d'Ambroise de Villiers et de sa femme Françoise d'Azincourt. C'est cette postérité qui, à défaut de succession dans la branche aînée, continue la filiation directe de la famille de Villiers de l'Isle-Adam, ainsi qu'il résulte des registres de la noblesse de l'arrière-ban d'Anjou.

9e (2) : JACQUES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (3), Sr de Vallengoujart *reconnu par* Boisbilly *réformateur de la noblesse.* Il laisse un fils du nom de Gabriel, qui suit :

10e (4) : GABRIEL DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, Sr de Vallengoujart et de Tourmeuse, fem. Renée du Bois en 1639. — Il laissa plusieurs enfants dont l'un fut avocat au Parlement, et Louis, qui suit.

11e : LOUIS DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, Sr de Gousouilloux en 1674. Ce Louis se disait le cadet de sa maison et sans fortune. Il laisse deux fils avocats au Parlement, dont Jérôme qui suit.

12e (5) : JÉROME DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, le 8 octobre 1651, épouse Marie de la Roche.

Lors de son mariage il habitait rue Geoffroy-Langevin, et c'est vers cette époque qu'il acheta la charge d'avocat au conseil de M. Toussaint Rose. Il eut 7 enfants qui furent pourvus de tuteurs le 9 janvier 1677 (ce qui place sa mort en 1676), dont Jean qui suit.

13e (6) : JEAN DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, fem. Franc.: Thon. du Main d'Angerest, contrat de Brest, 22 juillet 1705. — Né à Paris en 1667, officier de marine commandant la frégate *l'Astrée* sous les ordres de Duguay-Trouin. Mort en 1710, laissant des enfants, dont Thomas qui suit :

(1) C'est un frère de Claude, Ch. de Villiers, évêque de Beauvais, qui donne tous les biens de la famille à Anne de Montmorency, son cousin. Par suite de cette donation illégale cette famille se déplace et vient habiter bientôt Paris où les meilleurs généalogistes perdent ses traces jusqu'à l'époque où elle se retire en Bretagne.

(2) Archives de l'évêché de (*déchiré*)...

(3) Ce Jacques est généralement confondu avec un Jacques de Villiers Lamberdière.

(4) Malte, bref du 13 juillet 1789 et du 14 août 1840. — Reconnu IRRÉFRAGABLE par l'ordre de Malte. — Registre de l'arrière-ban d'Anjou, fos 43 et 32. — Archives de l'Evêché de Saint-Brieuc. — Chancellerie de Malte.

(5) Le frère de Jérôme (Claude) portait le titre de maréchal.

(6) Contrat de Mariage, Pièce no 2 — Malte — ministère de la marine,— archives.

14e (1) : THOMAS VICTOR DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, fils puîné, mort à Brest en 1754. — Il avait épousé, à St-Domingue (colonie dont il commandait l'artillerie) par contrat du 5 février 1743, Marie-Elisabeth de Briochet, dont il laissa 3 fils, dont Charles, qui suit :

15e (2) : CHARLES FRANÇOIS DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, né en 1745. Enseigne de vaisseau. Il épouse à Brest, par contrat du 14 avril 1768, Marie Jeanne de Kersauzon. Il mourut au château de Kerhoan, commune de Plourivo, à l'âge de 24 ans, le 9 août 1769, laissant un fils unique Jean-Jérôme, qui suit :

16e (3) : JEAN JÉRÔME CHARLES DE VILLIERS DE LISLE-ADAM, né à Brest le 22 juin 1769, mort en 1846 à Kerhoan, diocèse de Saint-Brieuc, laissant sept enfants de son mariage célébré en 1797 avec Marie Gabriel d'Hamon de Trévéno dont Joseph-Toussaint, qui suit :

17e (4) : JOSEPH-TOUSSAINT-CHARLES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, né à Maël Pestivien le 12 fructidor an X. — Epouse en 1836 Marie-Françoise Le Nepveu de Karfort dont un fils unique Philippe-Auguste-Mathias, qui suit :

18e : PHILIPHE-AUGUSTE-MARIE-MATHIAS DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, né à Saint-Brieuc le 7 novembre 1838. Homme de lettres demeurant à Paris, rue Cambacérès n° 2.

J'ai cru qu'il y avait quelque opportunité à publier ce document. On va élever un monument à Villiers dans sa ville natale. Il ne s'agit pas de l'œuvre admirable de Frédéric Brou, exposée au dernier Salon des Artistes français.

Le monument de Brou sera pour Paris.

A Saint-Brieuc, un simple buste rappellera que Villiers est né dans cette ville, qui l'ignora toujours et l'ignore plus que jamais à l'heure où elle veut l'honorer.

En attendant, une importante manifestation a eu lieu à Saint-Brieuc à l'occasion d'une conférence sur Villiers et son œuvre par M. Anatole Le Braz.

Le Républicain des Côtes-du-Nord, du dimanche 22 décembre 1907, en a publié un compte-rendu dont j'extrais les lignes suivantes :

(1) Lettres d'émancipation de ses enfants, où il est nommé n° 6. — Sépulture à Brest. — Malte. — Ministère de la Marine.

(2) Certificat légalisé de sépulture. — Pièce n° 3. — Sépulture à Plourivo — Malte. — Archives de la Marine.

(3) Certificat de la commission de liquidation de l'indemnité aux émigrés. Pièce n° 1. — Sépulture à Kerhoan (Bretagne).—Etats de service pièce n° 6. — Ministère de la Marine.

(4) Acte de naissance, pièce n° 4. — Doyen de l'ordre de Malte de la langue de France (Chancellerie, bref du 4 août 1840).

Chemin faisant, M. Le Braz avait fait sourire l'assemblée en racontant les étranges fantaisies du grand-père et du père de Villiers ; leur vie usée en quelque sorte à la vaine poursuite de trésors imaginaires et enfin *leurs extraordinaires prétentions généalogiques*, d'ailleurs *singulièrement augmentées et perfectionnées par leur glorieux descendant*. . . . . . .

Un autre article du même journal, même numéro, débute par ces mots :

Au cours de la brillante conférence qu'il a faite dimanche dernier, M. Anatole Le Braz a fort réjoui l'auditoire en disant combien Villiers de l'Isle-Adam était entiché de ses quartiers de noblesse.

Il se croyait le descendant direct du grand-maître de la Chevalerie (?) et affirmait à qui voulait l'entendre que ses titres indiscutables remontaient à la plus haute antiquité.

Cette hantise, chez Villiers de l'Isle-Adam, était plutôt, comme le disait A. Le Braz, une douce *loufoquerie*. . . . etc.

Voilà donc les titres de Villiers de l'Isle-Adam mis en doute pour la seconde fois.

Lors du procès qu'il intenta aux auteurs de *Perrinet Leclerc*, les juges, du moins, lui accordèrent l'exactitude de sa généalogie.

La publication que je fais ici servira peut-être à l'affirmer définitivement. L'auteur de *l'Eve future* y tenait en effet énormément. A tel point même qu'on n'eût rien trouvé de mieux, de son vivant, pour le désoler et l'exaspérer, que de la lui contester.

Il se pourrait cependant que ce travail de généalogie fût erroné. Quelqu'un de Saint-Brieuc voudra peut-être le rectifier. Au lieu d'un document cela nous en fera deux.

Le premier aura toujours le mérite d'être de la main du poète et, s'il est inexact, je propose aux prochains éditeurs des œuvres de Villiers de l'ajouter aux *Contes cruels*.

RENÉ MARTINEAU.

LA TOISON D'OR

(*Suite* [1])

—

XV

Que s'était-il passé ? Une fois encore, Marguerite avait disparu. A son inquiétude, Raymond comprit quelle place elle tenait dans sa vie, quel vide son départ y laisserait. Chaque jour, le silence lui pèse davantage, et il n'arrive à trouver un peu d'apaisement que dans le sommeil. Mais, se réveiller, avec, au cœur toujours la même angoisse, le même poids qu'il faudra traîner tout le jour. Est-elle malade ? morte peut-être ? se demande-t-il.

Il accepterait qu'elle meure, pourvu que ce soit en prononçant son nom.

Mais elle allait revenir. Il se souvenait que sa précédente absence avait fait plus belle leur brève revue. Ils s'étaient pénétrés furieusement. Marguerite suffoquait d'une joie violente, qu'il rivait à lui, de ses deux mains. Vers lui montait l'odeur de leur amour. Immobile et passif, il avait vécu très profondément cette heure de folie, où Marguerite, haletante, s'était abattue sur lui, toute moite et parfumée. Avide encore de nouvelles joies, elle s'était offerte, coupe qui aime à être bue. Il lui semblait, disait-elle, que c'était tout son sang qu'elle lui donnait ainsi à boire, à petites gorgées savoureuses.

Dans une petite enveloppe, qu'il portait toujours sur lui, Raymond prit délicatement, entre ses doigts fins, un copeau de la toison d'or, qu'il fit jouer dans le soleil. Il se souvenait de cet instant où, grave et ému, il avait, à genoux près de Marguerite, cueilli cette touffe dorée.

Elle allait revenir. Raymond passait des journés entières à attendre son amie, épiant le moindre bruit de robe ou de pas dans l'escalier. Enfermé dans son obsession, plus rien n'existait pour lui, et même les choses qui avaient fait si longtemps l'unique joie de son existence : ses livres, ses papiers, lui

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 259 et 260.

étaient devenues étrangères. Il rentrait chez lui, le soir, comme en une prison et quelquefois, après quelques heures de méditation inquiète, il se mettait à pleurer, à sangloter. Il lui semblait alors que sa douleur se liquéfiait et il regardait, avec un certain étonnement, ces grosses larmes qui tombaient, une à une, sur le tapis, de son visage immobile et grave.

Un jour, il contempla, dans sa glace, son visage douloureux et mouillé de pleurs et se trouva très beau. Une pensée nouvelle et fraîche entra discrètement en lui : la possibilité d'être aimé par une autre Marguerite. Brusquement il prononça : « Qu'elle meure ou qu'elle se marie... » Mais, pourtant, d'autres soirs de détresses suivirent celui-là et il se surprit encore à regarder tomber ses larmes.

« Au fond, pensait-il, tous les hommes doivent être ainsi. On s'imagine que ce qui les passionne, c'est le métier qu'ils se sont choisi. Non, cela, c'est la besogne mécanique, le travail de fourmi pour occuper les journées. Mais le plus important, pour eux, c'est le bon fonctionnement de leur machine sexuelle. A quoi songe cet homme célèbre, tandis qu'on le complimente sur son dernier roman ? A une belle gorge où dormir. De quoi est-il attristé, et ce dont la gloire elle-même ne le console pas : d'aimer une femme qui ne l'aime pas, une petite fille insignifiante, sans intelligence et presque sans beauté, qui est pour lui son univers.

« Ces heures d'angoisse secrète laissent souvent dans la vie un sillage plus profond que certaines journées plus officiellement marquantes. Une minute de larmes, parce qu'une amie est partie, et qu'on ne sait rien d'elle...

« Mais qui osera avouer ces faiblesses ? Sans doute, il faut savoir dompter sa sensibilité, mais est-il nécessaire de l'éteindre, tout d'un coup, comme un cierge, après la messe ? »

Raymond se promène dans les allées du Luxembourg. C'est la fin de l'été : aux arbres les feuilles sont déjà rousses, aux pelouses l'herbe est sèche, et la poussière ouvre les massifs comme d'une housse. Mais Raymond ne voit rien ; il projette sur ce paysage les images qui sont en lui, associées à l'image de Marguerite. Ils étaient là, assis sur ces chaises de fer ; des pétales roses des marronniers tombaient sur le chapeau de son amie, sur ses genoux. L'ombre des feuilles marchait

lentement avec le soleil. Devant eux, des jardiniers fauchaient l'herbe tendre des pelouses, essuyant parfois leurs faux luisantes et humides d'une poignée d'herbe coupée. Là-bas, vers le couchant, un peuplier agitait toutes ses feuilles avec un petit bruit de pluie ; des pigeons traversaient les pelouses lourdement et se posaient sur la poitrine des déesses de marbre.

Raymond allait descendre les marches vers le bassin que fouette le panache d'un jet d'eau, mais il s'arrêta un instant à contempler devant lui, de la terrasse, l'avenue indécise qui se perdait dans une demi-obscurité. Des couples la traversaient, qui lui semblaient la projection de quelques moments de sa vie, appuyés au bras de Marguerite.

En dessous de lui, à l'ombre des lauriers roses défleuris, une sorte de nursery. Cela sentait le lait, les confidences intimes, l'ordure. Oh ! toutes les promiscuités, les alliages de bête à bête, préparatoires que cela supposait : les tendresses niaises, les hoquets, les chimies, les chirurgies de l'amour. Et ces mamelles que l'on pourrait traire. Le ventre ne ferme plus, faussé.

Raymond ne descendit pas les marches. Comme il se dirigeait vers la rue de Vaugirard, il aperçut Morangis qui venait vers lui. Les deux amis se serrèrent la main, et se regardèrent avec étonnement.

— Comment se fait-il, Morangis, que tu ne viennes plus jamais me voir ?

— Parce que... j'ai deviné que tu étais très occupé, ou très préoccupé. Tu travailles ?

— Non. Et pourtant je crois bien que cette période de ma vie sera très importante pour moi.

— Tout aboutit à la littérature. Dis-moi, Raymond, que devient Madeleine ?

— Madeleine a été souffrante ; mais quelques semaines de repos à la campagne l'ont guérie. Elle va revenir, cette semaine même. Viens donc nous voir ; tu me parleras de toi, cela me changera de mon perpétuel repliement sur moi-même. Je suis fatigué de ce tête-à-tête avec moi-même.

— Et Marthe ?

— Marthe ! Elle t'attend, ou du moins elle t'attendait ; je ne sais plus, il y a des mois que je n'ai vu personne. Prends

garde qu'il ne soit trop tard. Mais cela vaut peut-être mieux ainsi. L'amour finit toujours très mal.

— Pourquoi serait-il trop tard ? Marthe aurait-elle un amant ?

— Non, mais je suis sûr qu'elle sera ta maîtresse le jour où tu le voudras. Elle ne peut cependant pas venir s'offrir à toi... Je vais lui écrire de venir me voir, viens toi-même quelquefois ; vous vous rencontrerez, et tu lui feras ta déclaration, ce qui sera beaucoup plus favorable que de me la faire à moi.

Après quelques minutes de silence :

— J'aime ce jardin, dit Raymond. En fait de paysage, je n'aime que ceux créés par l'homme, et estime que les sites naturels auraient tous besoin de quelque retouche. Pourtant, cette idée de la beauté des paysages selon la nature a ses fervents partisans : il y a une société protectrice des paysages comme il y a une société protectrice des animaux.

— En quoi consiste cette protection ? demanda Morangis, tout à fait indifférent d'ailleurs à ces questions.

— Protection contre les ponts et les chemins-de-fer qui violeraient la virginité de la nature. Protection contre la vie, la passion. Est-on assez la dupe du livre, des écrivains et des poètes ! Ce sont de vieilles idées romantiques qui ne correspondent plus à rien. Pourtant on organise des trains de plaisir pour que d'honnêtes citadins, suggestionnés par ces lieux-communs poétiques, puissent à loisir, toute une journée, contempler des horizons libres et de vrais arbres.

Rien n'est trompeur comme la nature : il faut avoir une forte personnalité pour la peupler, ou alors, vivre en elle sans la regarder, comme les paysans qui font partie des paysages où ils travaillent.

Le bonheur de l'homme n'est pas dans la contemplation, mais plutôt dans la vie active, celle qui réfléchit peu. Mais ceux qui agissent n'écrivent pas, et ne songent pas à donner leur formule. La vie actuelle est très belle, Morangis. Quand donc trouvera-t-elle son poète ?

Sont-ils absurdes ces hommes qui ont voulu être riches et qui vivent de toutes leurs forces ? Interroge-les. Sans doute ils sont peu au courant du palmarès des romanciers, des philosophes et des poètes, mais ne les jugeons pas, non plus, d'après notre mentalité de spécialistes.

Et, celui-là qui, tout en cultivant son intelligence, n'écrit pas, parce qu'il sait que la gloire est un mirage, et qui se sert de sa parole et de sa culture pour conquérir de l'amour et de la sympathie, est-il méprisable ?

On s'étonne aussi de l'indifférence du public pour la poésie. C'est que, vois-tu, la poésie est en retard d'un siècle sur la vie : elle en est encore à l'abri des saules, à l'asile des bois. Qu'elle monte donc en automobile. La passion circule sur les routes de France.

M'indignerai-je encore si on démolit une maison en bois du xve siècle, pour, à la place, construire une confortable maison moderne? Non, il y a plus de poésie dans une habitation confortable que dans une ruine. Il n'y a plus, dit-on, de style architectural. C'est que notre goût du luxe s'est réfugié à l'intérieur des maisons. Bientôt même on ne construira plus que des villas légères, démontables et transportables comme les tentes des Arabes.

— Tu exagères toujours, Raymond ; sache que je n'ai pas du tout ce goût du déplacement...

— Moi non plus ; j'ai horreur des voyages, mais nous sommes des malades, contaminés par la littérature.

— Je ne vois pas, reprit Morangis, en quoi la vie actuelle est si belle que tu dis, et je regrette sincèrement la liberté d'esprit du xviie et du xviiie siècle. Quel bel effort décapité ! Comment les Révolutionnaires n'ont-ils pas compris que l'aristocratie était le Paradis à atteindre et non à détruire? L'intelligence y menait, et l'argent !

Et maintenant que font donc les riches de leurs milliards? En est-il un seul qui ait fait quelque chose de beau, qui ait construit un palais ; un seul Mécène intelligent, qui ait découvert un artiste ou un littérateur !

Ils mettent leur initiative à acheter un château du xiiie siècle, à le peupler de tableaux, classés dans l'admiration depuis des siècles. Quel mérite et quel plaisir ! Ils n'ont même pas le courage d'avoir des vices, et vivent honnêtement comme des misérables. On dirait qu'ils ont peur de l'opinion publique, et, pour se faire pardonner leurs richesses, font des dons à des hôpitaux, pour entretenir, quelques années de plus, l'inutile décrépitude de quelques vieillards stupides. Ne feraient-ils pas

mieux, au lieu de ne s'intéresser qu'aux malades, de fonder des maisons de joie gratuites pour le peuple ?

Raymond acquiesça à cette idée, qui le réjouissait beaucoup :

— Il serait bien, disait-il, de lui faire l'aumône d'un peu de beauté parfumée. La société est basée sur une répugnante hypocrisie.

Mais ce sont surtout les femmes honnêtes qui sont le plus négligées. L'une d'elles, déjà mûre, quoique assez belle et fraîche encore, osait me demander, un jour, pourquoi il n'existait pas, à l'usage des femmes, des maisons de tolérance, garnies de mâles de toute nuance et de toute couleur. Cette femme avait raison ; je lui répondis que ces refuges existaient et lui en donnai l'adresse. Sans doute a-t-elle profité de mon renseignement, et je ne trouve pas cela ridicule.

XVI

Certes, Marguerite eût accepté d'être le doux secret de la vie de Raymond, et de lui sacrifier son avenir, puisqu'elle l'aimait ; mais un deuil la laissait seule au monde, et sans ressources. Elle lui expliquait cette situation, dans un petit mot très affligé.

A cette lecture, Raymond comprit que l'heure de l'adieu était proche, mais il se sentit cependant le cœur soulagé et l'esprit libre. Marguerite l'aimait toujours, et il espérait qu'elle souffrirait beaucoup d'être séparée de lui. Oui, savoir qu'elle passerait son existence avec un être médiocre le rassurait : il serait regretté. A cette satisfaction d'amour-propre se mêlait, malgré tout, une vraie douleur, franchement égoïste : il allait être tout à coup et pour jamais privé d'une chair qui le satisfaisait. Retrouverait-il cette splendeur voluptueuse, dans un autre amour ?

Marguerite vint le lendemain, toute vêtue de noir et si découragée que, disait-elle, tout lui était égal maintenant. La mort même lui paraissait désirable, puisque c'est l'oubli définitif et que c'est comme si on n'avait jamais existé.

— Si je ne t'avais pas rencontré, dit-elle à Raymond, l'indifférence m'eût couverte contre tous les ennuis ; mais maintenant je sais trop ce qu'aurait pu être ma vie pour accepter de la partager avec un autre.

Raymond, à cette minute, comprit qu'il n'aurait qu'à prononcer quelques mots pour ramener Marguerite définitivement à lui. Il eut peur des conséquences de ces paroles, que son amie attendait peut-être, et, en silence, il la prit contre lui et lui manifesta une tendresse exagérément désespérée. Alors, ce fut elle qui le consola. Il ne put s'empêcher de sourire intérieurement de la bizarrerie de cette situation. Peut-être, lorsqu'elle serait partie, regretterait-il de n'avoir pas parlé. Il la reconduisit à un petit bocage où elle s'était retirée. Après un long silence, comme le wagon où ils étaient frôlait un paysage d'automne, elle posa son regard sur les yeux indécis de Raymond et lui demanda brusquement, s'il l'aimait.

— Tu le sais bien, répondit-il.

— J'ai besoin que tu me le dises.

— Oui.

Raymond ne devait comprendre l'importance de cette simple question que plus tard.

Sous un tunnel, elle posa sa bouche mouillée sur les lèvres de Raymond : des larmes salèrent ce baiser, baiser d'adieu ? Marguerite n'en savait rien. Si Raymond ne pouvait la prendre, la délivrer, elle se verrait obligée, malgré sa répugnance, de se donner à l'autre.

— Mais, qui sait, dit-elle, tout haut, un jour, peut-être proche, nous nous retrouverons...

— Mais oui ; le mariage n'est pas une prison, et nous continuerons, discrètement, d'être l'un à l'autre.

— Non, Raymond ; je t'assure que ce ne serait pas possible, et ce n'est pas cela que je voulais dire : seulement que Georges est malade.. il peut disparaître. Alors je serai riche et...

Ils se quittèrent au coin d'une petite rue déserte. Marguerite, avec un sourire très vivant, se promit toute à Raymond pour le surlendemain.

Raymond, un peu désorienté, se réfugia près de Madeleine, qui se plaignit de l'abandon où il la laissait. Elle pleura. Raymond eut pitié d'elle, mais il s'aperçut aussi qu'elle était belle et se surprit à la désirer violemment. Madeleine souriait, étonnée de retrouver Raymond passionné comme autrefois, mais elle ne l'interrogea pas, et se contenta de lui manifester sa reconnaissance, par un baiser long et muet sur ses pau-

pières fermées. Ses paupières fermées sur l'image de Marguerite.

Au Luxembourg, Raymond et Marguerite sont assis sur des chaises de fer, tout près l'un de l'autre. Marguerite a relevé son voile et regarde la prairie qui s'étend, calme, devant elle, déjà semée de feuilles rousses que des jardiniers râclent sans hâte. Elle explique à Raymond sa vraie situation. Seule au monde, avec une petite nièce dont elle doit assurer l'avenir, elle est sans aucune fortune. Alors, il n'y a qu'une ressource pour elle : se marier.

— Puisque ce ne peut être avec toi, peu m'importe avec qui ce soit. Tout m'est indifférent maintenant.

A cet aveu, Raymond comprit lucidement qu'il n'était pas possible qu'il soit ainsi séparé de cette femme. Sortant de son apathie, il prit violemment la main de Marguerite, la lui écrasa dans la sienne, petite et nerveuse, et, la fixant, lui dit, un peu étonné de s'entendre prononcer ces graves paroles :

— C'est horrible ! Quelle vie ! Tu ne sais donc pas que je t'aime follement ?

— Je le sais bien, répondit-elle, toute émue et vraiment troublée.

Raymond, qui devinait son émotion, continua :

— Sans toi, la vie ne me sera pas supportable. Si encore j'avais pu t'avoir, deux ans à moi, tout à fait à moi !

— Deux ans seulement !

C'était la vraie pensée de Raymond ; il savait bien que deux ans suffiraient à user ce grand amour. Mais Marguerite, qui en cet instant n'avait pas renoncé à vaincre toutes les difficultés pour obliger Raymond à la sauver, s'attrista. Elle ne comprenait pas non plus pourquoi Raymond, qui disait l'aimer follement, ne lui faisait pas le sacrifice de sa liberté, en entrant dans un bureau quelconque. De minimes appointements leur suffiraient pour vivre. Mais cette réflexion, elle ne la communiquerait pas à Raymond.

— Crois-moi, lui dit-elle, loin de toi, je serai très malheureuse. Mais tu resteras bien vivant en moi : je vivrai avec ton souvenir. Parfois, je t'apercevrai. Je saurai ce que tu fais, je ne veux pas te perdre de vue. Tu ne peux peut-être pas comprendre ce qu'il y aura encore de bonheur pour moi dans cette tristesse. Et puis, ajouta-t-elle, en essayant de sourire, tu

m'auras vite oubliée. D'autres femmes t'aimeront. Au fond, tu ne m'aimes pas tant que cela ; peut-être même mon départ est-il une délivrance pour toi...

— Songe, lui répondit-il, à ce soir de juin où tu t'aperçus que tu m'aimais. Il eût fallu, à partir de cette heure-là, ne plus nous quitter. Mais c'est, au contraire, depuis ce moment que la vie de plus en plus nous éloigne... Cependant je ne te vois pas partie : cela me paraît absurde, puisque tu m'aimes.

Rentré chez lui, Raymond fit un examen de conscience et prit la grave détermination de retenir Marguerite : décidément il ne pouvait se passer de son amour. Mais cette résolution demeura toute abstraite ; il ne fit aucune démarche pratique, se contentant d'écrire à son amie des lettres passionnées, où il l'assurait de sa volonté de ne pas l'abandonner.

Aussi fut-il surpris de recevoir, au bout de quelques jours, ce mot de Marguerite :

Ne plus m'écrire jusqu'au jeudi de l'autre semaine. Je pars pour un petit voyage.

M.

Plus de huit jours d'absence. Ce voyage, se dit Raymond, doit signifier : préparatifs au mariage. Elle va donc épouser son patient fiancé. Malgré tout, elle s'abandonnera bien à ses caresses : en fermant les yeux, elle croira que c'est moi. Quelle comédie ! Mais ainsi, notre amour demeurera intact. Il n'y a d'ailleurs que les amours contrariés qui atteignent à une certaine beauté. Nous avons, dans la vie, chacun notre secret, et ce nous sera à la fois douloureux et presque doux de nous dire : une autre vie m'était destinée, et de l'imaginer. Puis notre liaison deviendra du souvenir qui s'efface, à peine un regret.

Alors, puisque décidément elle se mariait, Raymond pouvait lui exprimer tout son désespoir, avec plus de franchise qu'il n'eût osé le faire auparavant. Au fond, s'il désirait la conserver comme maîtresse, il ne voulait pas l'épouser. Il savait bien qu'il n'avait aucune des qualités d'un mari, et aussi que le mariage n'était pas la conclusion logique des liaisons amoureuses. Le plus sage est de se quitter en pleine tendresse, afin de se conserver au moins des souvenirs sans amertume.

Il imaginait ce qu'eût été cette vie à deux avec Marguerite, cette femme sans aucune culture intellectuelle. Mais la culture intellectuelle chez la femme n'est-elle pas toujours un peu superficielle ? Comme aux allées des parcs, les mauvaises herbes repoussent, au bout de six mois d'abandon. Mais pourquoi mauvaises ? Les mauvaises herbes,ne sont-ce pas toutes ces lianes morales dont on enserre les pauvres enfants : morale laïque ou morale religieuse? L'éducation, en vérité, est une chose merveilleuse; elle apprend aux hommes ce qui est bien et ce qui est mal. Il serait sans doute dangereux de révéler à certaines intelligences médiocres qu'il y a des hauteurs où le bien et le mal se rejoignent et se confondent.... La vraie force, c'est peut-être d'oser obéir à soi-même, à ses désirs et à ses instincts; la vertu, c'est une faiblesse envers soi-même. Passer sa vie à se libérer intellectuellement de tout préjugé, de tout faux principe, et, en réalité, être l'esclave de quelqu'un ou de quelque chose. Ceux qui croient à une religion, à une science, à une idée, à un amour, sont-ils libres ? — Ne croire à rien.

« Je voudrais, ajouta Raymond, avoir franchi ces quelques mois, ces quelques semaines de souffrance, causée par cette séparation nécessaire, et avoir retrouvé ma sérénité. Programme : oublier Marguerite, et travailler, travailler comme un bûcheron : faire, tous les jours, mon lourd fagot, sans autre but que de tuer les heures. On doit arriver à se persuader que ce qu'on fait est utile. Et puis, pour vaincre la bête amoureuse, cause de toute ma douleur sentimentale, trouver une maîtresse fatigante.

« Marguerite, je veux être sûr qu'elle m'aime pour toujours : alors, le cœur léger, sachant qu'elle souffre, je chercherai et trouverai un autre amour, d'une nuance plus passionnée encore. Je veux vivre. Pour l'instant, je souffre, rien ne m'intéresse, rien ; je voudrais être cet arbre qui végète dans cette cour, ne pas même savoir que j'ai des branches et des feuilles. Ne pouvoir jamais complètement arrêter le balancier de sa conscience ! je commence à comprendre ceux qui se grisent ou se morphinent : s'égarer, se perdre; des cortèges passent. Est-on le cortège ou le spectateur ? On n'est plus rien qu'une petite flamme d'alcool qui brûle. Mais je m'aime trop pour avoir recours à ces stupéfiants; j'aime trop me regarder souffrir. Les minutes tombent comme des petites gouttes douloureuses.

Et, vraiment, puisqu'on vit si peu d'années, ce serait stupide de les dormir. »

Raymond prit alors une résolution subite : emmener chez lui la première femme qu'il rencontrerait. Cette chasse l'amusa; il choisit une toute petite brune, aux yeux très noirs, à la taille souple,qui accepta. Comme ils rentraient tous deux, on remit à Raymond, une lettre. Une lettre de Marguerite. Mais Raymond mit cette lettre dans sa poche : il voulait cette femme, de tout son désir. Ce lui fut un étonnement de se trouver aussi exalté devant cette chair de rencontre, dont il regardait les contours inconnus et respirait le parfum nouveau. Cette femme ne fut pas seulement passive, elle se donna comme une vraie maîtresse, ne dédaignant aucune tendresse, aucune caresse. Elle n'était pas fâchée, tout en gagnant honnêtement sa vie, de cueillir quelques extases. Elle avouait d'ailleurs sans fausse pudeur qu'en dehors de cette minute électrique, pour elle, la vie ne valait pas la peine d'être vécue. Elle avait pris ce métier, par vocation.

Elle est couchée, nue sur le lit, la tête noyée dans ses cheveux noirs ; ses jambes, longues et fines, se croisent sur son mystère; ses seins se fuient un peu : leurs fraises reposées font un point rouge au milieu de la cernure violette ; de petites veines apparaissent sous la transparence de la peau.

Très sérieuse, elle détaille sur ses doigts le programme de la séance, et l'on devine que c'est très important pour elle. Elle dit : « Nous ferons ceci, puis cela..., etc., mais il faudrait transposer la belle simplicité de sa langue.

— C'est cela, répondit Raymond, et puis nous arriverons, ensemble, du même galop, au but, essoufflés et pleins d'écume.

Maintenant Raymond avait hâte d'être seul. La petite chair anonyme partie, il ouvrit la lettre de Marguerite. Sans explication, elle lui donnait un rendez-vous pour le surlendemain. A cette nouvelle, Raymond éprouva à la fois une grande joie et une sorte de crainte. Il avait peur de ne pas savoir dominer sa sensibilité, il savait qu'il n'avait peut-être qu'un mot à dire, pour que Marguerite s'attache définitivement à lui. Non, il pleurerait peut-être avec elle, mais il l'abandonnerait.

Cette détermination prise, Raymond songea qu'il y avait de longs jours qu'il n'avait visité Madeleine. Elle l'attendait, mais

se plaignit douloureusement de l'abandon où il la laissait. Ce fut une nuit de larmes qui provoquèrent, vers le matin, des caresses rafraîchissantes.

XVII

Dans le crépuscule, bien seul avec lui-même, Raymond, qui n'attend personne, fait des vers, jeu de patience où la recherche de la rime fait souvent dévier la pensée. Mais Raymond ne s'inquiétait guère des règles, ni des rimes, ni de l'immortalité. Hanté par l'image familière d'une femme de songe, qui correspondait sans doute à un désir secret de son être, il écrivait, un peu ému.

. . . .

Elle vient du plus lointain de ma jeunesse,
Elle a grandi avec moi, le long de la vie,
Elle a pleuré de ses yeux vagues toutes mes tristesses ;
De ses yeux, comme une opale un peu ternie,
Elle a souri tous mes sourires et regardé
Les splendides hallucinations de ma pensée.

. . . .

On sonna. C'était Marthe. Elle confia aussitôt à Raymond son ennui de vivre, presque seule, physiquement. Pour elle, il ne pouvait exister d'intimité que physique :

— Plaignez-moi, dit-elle; je suis amoureuse et je n'aime personne.

Raymond sourit ; il songea qu'il avait, jadis, fait quelques vers ironiques sur un état d'âme identique, et ne put résister au plaisir de les lire à son amie.

— Ecoutez, Marthe, ne dirait-on pas que ces vers, imités de Laforgue, ont été écrits pour vous :

Le mystère de ma beauté me pèse sur
Le cœur; personne n'est donc tenté de surprendre
Les cygnes qui barbottent en mon âme si pure
Et si fatiguée d'être blanche. Qui veut me prendre,
Moi et les secrets de ma chair irrévélés
Encore. Je suis un nid de virginités
Prêtes à s'envoler. Oh ! si l'on savait comme
Mon cœur est plus esthétique encore que mon torse :
Il est plein de vertiges juvéniles : en somme
Un cœur de luxe...

Marthe acquiesca : « Mais oui ! un cœur de luxe ! »

— D'ailleurs reprit Raymond, presque sérieusement, si vous voulez un amant il faut le choisir et le prendre vous-même. C'est toujours la femme qui commence, et les hommes sont sans défense. Morangis, le paradoxal Morangis, si naïf au fond, si vous vouliez vous l'attacher, comme ce serait facile ! Il vous aime...

— Je ne le détesterais pas. Mais, où nous verrions-nous ? demanda-t-elle, toujours pratique.

— Chez lui : il est seul et libre. Mais je vois bien que si je ne le conduis pas par la main vers vous, il n'osera pas.

— Non, Raymond, je le dirigerai moi-même, il comprendra...

— Alors, peut-être osera-t-il trop.

— Que pourrait-il donc oser, au delà des forces humaines? demanda-t-elle, ironiquement.

Aux révélations de Raymond, Marthe souriait en elle-même : elle savait ce dont la timidité de Morangis était capable, secrètement. Elle se souvenait de ce bal d'avant son mariage, où elle avait dansé avec lui. Elle avait été un peu effrayée de cette crispation qui avait une seconde écrasé son corps contre lui.

Ils se turent et semblèrent s'intéresser au spectacle de le nuit tombant doucement sur les choses. Raymond était retourné à son obsession et analysait son âme compliquée, toujours inquiète. « Je croirai en l'abandonnant, se dit-il, — pensant à Marguerite — m'être surmonté. En réalité, je n'aurai fait qu'accepter la logique des événements. Si j'avais été riche, j'étais perdu. Il éprouva, à cette seconde, un sentiment de tendresse pour cet homme qui allait épouser Marguerite.

Morangis entra timidement dans ce silence obscur.

— On m'avait dit qu'il était là. Mais non il n'y a personne.

— Si, répondit Raymond. Mais je te laisse : tu es chez toi.

— Que veux-tu que je...

— Reste, te dis-je ; n'allume pas de lampes; peut-être entendras-tu des paroles dans la nuit.

Et il l'enferma avec sa destinée.

Marthe se taisait, un peu troublée : elle sentait son petit cœur voluptueux cloquer comme un chant de crapaud enfermé dans une pierre. Morangis, qui avait deviné une présence mystérieuse, n'avait pas fait un mouvement et demeurait là, inquiet

près de la traîne d'une robe invisible dont le parfum montait jusqu'à lui.

Tout à coup, il sentit l'étau d'une petite main nerveuse lui saisir le poignet, l'agenouiller sur le tapis. Il obéit : une odeur de chevelure frôla sa joue ; une bouche humide se posa, toute ouverte, sur ses lèvres. Alors, il but à cette bouche, en fermant les yeux. Lorsqu'il voulut s'arracher à ce baiser, parler, interroger, la bouche silencieuse insista, s'accrocha à la sienne, versa en lui la tiédeur d'une respiration précipitée, où se devinait le soulèvement rythmé de deux seins.

Marthe dénoua elle-même cette étreinte :

— On m'a dit que vous m'aimiez, dit-elle... je suis venue au devant de votre timidité ; mais vous n'aviez donc pas compris que je vous désirais aussi?

Morangis serra la petite main de Marthe qu'il avait gardée dans les siennes, et, pour toute réponse, l'approcha de ses lèvres et la baisa, pieusement.

Sa petite gorge mate de brune éclairait un peu la pénombre. Morangis posa son front sur cette blancheur, et glissa son visage sous le parfum de l'aisselle. Elle le retint ainsi, et ne voulut pas se donner :

— Nous avons toute la vie devant nous : laissez-moi vous désirer quelques jours, dit-elle. Demeurez seulement un peu contre moi ; respirez-moi.

A genoux près d'elle, étendue sur des coussins, la nuque appuyée sur ses mains, Morangis, de ses lèvres, suivait le contour d'une jambe fine ; son baiser montait timidement vers la chair nue et plus parfumée. Marthe, immobile, acceptait et répondait à la caresse de ces lèvres qui buvaient son secret.

Morangis était métamorphosé, il avait donc maintenant une occupation dans la vie. Marthe viendrait quelquefois chez lui, et il serait toujours là à l'attendre. Il allait s'étudier devant cet amour nouveau et cette maîtresse réelle. Cela formerait un roman : le premier chapitre était déjà fait.

Marthe vint, en effet, comme elle l'avait promis. Ils découvrirent tous les jeux de l'amour. Morangis n'avait jamais été aimé ; c'était pour lui une révélation ; cela le vivifiait : il était heureux et gai. Presque chaque jour, il envoyait à Marthe des petits bleus, s'informant à la poste s'ils arriveraient vite. On

souriait. C'étaient des vers qu'il adressait ainsi, précipitamment, des vers faits pour son amie et que personne d'autre ne connaîtrait jamais. Ils vivifiaient les paysages de son souvenir.

Son enfance, sérieuse et réfléchie, se réveillait comme d'un long sommeil. Images. Odeurs. Odeurs des chambres où il avait dormi, des jardins où il avait promené ses premières curiosités de la vie. Images : sous les gouttières qui tombaient droit des toits, l'eau des pluies lavait de petits cailloux blancs ; sous l'averse, pleine de soleil, les feuilles vertes des lierres luisaient brutalement. Là-bas, l'enclume du maréchal-ferrant résonnait méthodiquement. Les saules des haies rafraîchissaient de leurs feuillages noirs la blancheur des routes. Au bord d'un chemin, un moulin à vent, aux ailes brisées, gisait comme une bête morte. Voici la mer, verdâtre et transparente : dans le rayon que jette obliquement le soleil qui se couche, semble frétiller une armée gigantesque de poissons d'or.

« Mais, se disait-il, n'avoir personne à associer à ces images du passé. Moi qui étais plein d'amour, lorsque ma main se tendait vers elles, les nymphes fuyaient en riant, au fond des bois. »

Il prononça tout haut : Marthe ! Maintenant il la promènerait à travers tous ses souvenirs, et réparerait ainsi les injustices de la vie.

Assis à sa table, Morangis feuilletait machinalement une de ces plaquettes de vers que les hommes de lettres reçoivent avec l'estime, la sympathie ou l'admiration des auteurs. Le hollande était d'un beau grain, et, en somme, à peine gâté par quelques strophes imprimées. Il arracha une des feuilles de garde, intacte, et écrivit à Marthe une longue lettre, où il lui parlait de la mer et de son amour : « Lorsque je te respire, Marthe, il me semble que je suis, au creux d'un rocher, tapissé de mousses, humide encore du flagellement des vagues... »

XVIII

Marguerite, dans son impatience de revoir Raymond, était arrivée au rendez-vous une heure avant le moment fixé par elle-même. Elle avait éprouvé cette angoisse de l'attente que Raymond connaissait si bien. Les yeux fixés sur cette grille par où il devait arriver, elle attendait, tirant, à chaque minute, de sa ceinture noire, une petite montre d'or.

Enfin, Raymond, ganté de gris, le pardessus boutonné, l'air froid et indifférent, apparut et vint vers Marguerite, qui pâlit, puis rougit.

— Comme tu as bonne mine! dit-il ironiquement.

— C'est de te voir. A mon tour, j'avais peur de te perdre. Songe: je suis venue ici, jeudi, je t'ai cherché dans toutes les allées de ce jardin, je voulais te dire qu'enfin... j'étais libre.

Raymond, étonné, lui demanda pourquoi, à leur dernière entrevue, elle s'était montrée résignée à le quitter et presque indifférente.

— Pour atténuer ta peine, répondit-elle simplement. En te parlant ainsi, mon cœur se fendait. Mais je t'aimais assez pour vouloir t'éviter de souffrir.

Ils marchaient sur les feuilles mortes, lentement, heureux de s'être retrouvés, ne fût-ce que pour quelques mois, quelques jours, quelques heures. Raymond savait bien qu'il serait impossible à Marguerite de vivre avec la médiocre fortune que lui avait laissée sa sœur, en mourant, et il se demandait s'il n'eût pas mieux valu ne plus se revoir. Malgré tout, un peu d'espoir demeurait en lui, de pouvoir, quelques mois encore, conserver Marguerite comme maîtresse. Mais, pensait-il, il faudra bien qu'enfin elle se résigne à se marier.

Marguerite se croyait-elle sincèrement libre comme elle le disait? En tout cas, à cette heure, elle ne songeait pas à l'avenir. Elle avait Raymond à son bras, et l'emmenait, lui semblait-il, vers la vie : elle vivait le présent dans toute son intensité. Un instant, elle s'arrêta aux bord des marches qu'ils allaient descendre vers le bassin, et regarda les vases chargés de fleurs qui surmontaient l'escalier. Ces fleurs rouges, dans le crépuscule d'automne, éclataient comme des charbons. Elle dit : « Ce sont des lèvres, Raymond, ce sont mes lèvres. » Toutes les fleurs lui semblaient être des lèvres. Elle découvrait l'automne dont elle n'avait, jusqu'alors, jamais remarqué la beauté dorée. Comme ils passaient le long des corbeilles de fleurs, elle s'approcha des chrysanthèmes, les caressa de sa main, s'arrêta pour respirer leur odeur un peu troublante et sexuelle.

— J'étais capable, dit-elle, de t'aimer sans que tu le saches. Même loin de toi, maintenant, je ne me sentirais jamais complètement séparée. Tu ne peux peut-être pas comprendre.

Si, Raymond comprenait ce sentiment, mais il préférait à

ce souvenir perpétuellement vivant, quelques mois encore d'amour réel. Il dit cet espoir.

— Mais oui, répondit-elle. N'est-ce pas pour cela que je viens, une fois encore, de m'échapper, de fuir le patient désir de mon fiancé? Mais combien de semaines pourrai-je vivre ainsi, ayant à ma charge l'éducation de cette petite fille que m'a léguée ma sœur, en mourant? Je ne veux pas y songer.

— Si tu le pouvais, ajouta-t-elle timidement, il nous faudrait si peu de fortune pour nous réunir à jamais !

La nuit les surprit. Un roulement de tambour annonça la fermeture prochaine des grilles. Ils suivirent le flot des promeneurs qui se hâtaient et entrèrent, tout près de là, dans ce petit café de la Place Médicis que fréquentait jadis Verlaine. Ils s'isolèrent dans un coin. Marguerite était auréolée de sa joie. Elle disait, avec une intonation voluptueuse : « Si je pouvais t'avoir, à chaque minute, à chaque seconde, toujours, que ma vie serait belle ! »

Raymond, qui regardait son visage, songeait que c'eût été le moment de l'emmener pour quelques mois de folie. Mais, se récitait-il, « les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir. » Combien de fois la reverrait-il? La reverrait-il, même? Pourtant, ils n'avaient jamais été si près l'un de l'autre. « Ne dois-je l'avoir amenée à cette soumission amoureuse que pour la perdre? Il me semble que je ne l'ai jamais possédée. Et c'est vrai : je n'ai jamais connu cette Marguerite aux yeux illuminés. » Ils allaient peut-être vieillir loin l'un de l'autre, et lorsque les circonstances leur permettraient de se joindre, il serait trop tard. Mais cette heure de désir irréalisé n'en garderait que plus d'intensité. Ils conserveraient la possibilité de créer, à leur fantaisie, la vie qu'ils n'avaient pu vivre ensemble.

Marguerite disait, sans hypocrisie et sans fausse pitié :

— Georges est malade. Prends patience, Raymond : il mourra bientôt. Alors, nous serons libres et riches.

Raymond eût accepté cette combinaison, sans s'indigner ; mais il savait bien que deux années de séparation auraient détruit en lui le désir de retrouver Marguerite. Pourtant un peu de colère lui montait au cœur, en contemplant le rayonnement du visage de son amie, l'illumination de sa chair, le

désir de sa bouche et de ses yeux. Ils allaient se quitter, emportant chacun ce sentiment douloureux qu'en agissant ainsi ils péchaient contre eux-mêmes. Dans la rue, Marguerite pressait le bras de Raymond contre sa poitrine. Elle disait ses projets : ils se verraient presque chaque jour, elle lui dirait où et dans quelles conditions ; il n'avait qu'à avoir confiance en elle ; puisqu'elle l'aimait, elle saurait être plus forte que la destinée.

— Souris-moi, Raymond, dit-elle, gravement ; dis-moi que tu es heureux.

Puis, s'approchant de son ami, elle mit ses lèvres sur sa bouche. Ses lèvres tremblaient un peu.

Elle dénoua l'étreinte, et, avant que Raymond ait eu le temps de prononcer une parole, elle s'échappa, en disant :

— Je suis en retard : on m'attend. A bientôt, Raymond.

Sa bouche souriait encore.

Raymond, immobile, la regarda s'éloigner. Son mouchoir contre sa bouche, elle sanglotait. Devait-il la rejoindre, la consoler, la presser contre lui ? Non. Il trouvait que c'était bien ainsi : « C'est beau, dit-il, de la voir partir en larmes. Jusqu'à la dernière seconde, elle a su assez se maîtriser pour retenir sa peine, et me sourire...

« Voilà où aboutit le hasard d'une rencontre. L'amour ne choisit pas, comme on l'a écrit, ses « objets » entre mille. Non, on n'est pas spécialement destiné à une femme ; ce qui donne cette apparence, c'est qu'on est arrivé dans sa vie à l'heure qu'il fallait...

« Mais la difficulté de retrouver une chair qui s'adapte aussi parfaitement à ma chair me fait penser qu'elle est unique. Elle l'est, tant que je n'aurai pas rencontré une autre femme, indispensable aussi à mon organisme.

« Marguerite ne raisonne pas, elle ; elle vit dans le présent. Comment comprendre cette plénitude de bonheur qui résiste même à l'absence ? Avoir toujours sa pensée appuyée au visage d'un être aimé, être un peu lui-même ! La vie qu'autrefois il fallait remplir de mille occupations, et qui cependant semblait vide, est maintenant pleine, quoique inoccupée. Dès qu'on aime, on accepte tout de la vie, parce qu'au fond on retrouve l'amour en tout, son odeur en toutes choses.

« La possession profonde qui a uni deux amants se prolonge ;

ils en gardent l'illumination. Autour d'eux, les choses prennent le visage de l'être aimé. C'est lui qui vous accompagne dans les rues de la ville, dans les allées du jardin. On est seul : il est là ; on lui parle; il répond. Tout se rapporte à lui, et tout est agréable : la pluie et le vent, le soleil et la limpidité de l'atmosphère. Oui, tout devient copulation, enivrement de la chair. Il semble que l'être s'est à ce point empli de l'odeur de l'autre que l'absence se confond avec la présence réelle; et, au paroxysme de la vraie passion, le désir n'est pour ainsi dire plus localisé. Il s'est dilué, épandu sur toute la chair, et, baiser une main, une épaule, un sein, les lèvres, les cheveux, est une possession complète.

« Marguerite est envoûtée de moi. Qu'un autre la possède, qu'éveillera-t-il en elle ? L'amour qu'elle garde pour moi. »

A cette pensée, consolante, Raymond ne put s'empêcher de sourire.

« Cependant, pensait-il, un des besoins les plus nécessaires au bon fonctionnement de notre organisme et de notre cerveau, c'est cette fusion profonde qui, en son rythme parfait, anime et vivifie toutes les cellules de la chair. Fatigue inutile, dit-on. Non; physiologiquement, cette gymnastique rythmique est fortifiante, et, dirait un médecin, destructrice des toxines de l'organisme. L'amour physique n'a donc d'autre but que la joie et la santé des êtres. La maternité est plutôt une surprise désagréable. Demander aux femmes de n'aimer les hommes que pour leur faire des enfants, c'est vraiment trop raisonnable. L'amour maternel ne monte au cœur des femmes qu'avec le lait. »

Marguerite était une amante exceptionnelle, dont l'amour devait être la seule fonction, l'unique raison de vivre. Raymond se souvenait de ses gestes si harmonieusement voluptueux ; il la revoyait, toute frémissante comme une feuille dans le vent, puis étendue dans son propre parfum, grisée d'elle-même, et avide encore de se donner. Il entendait encore le ruisseau de sa voix, à ces minutes, heurtant les petits cailloux de son rire. Une autre évocation : ce bruit tiède et parfumé dont la gamme descend jusqu'au goutte à goutte d'une fontaine épuisée.

« Mais pourquoi me faire souffrir ainsi ? Marguerite n'est qu'un des mille visages de l'amour. La mer n'est pas une

vague, mais la folie de toutes les vagues; l'amour n'est pas une seule femme, mais la possibilité de toutes les femmes. Il ne faut pas que je devienne sentimental ; je ne suis pas une âme encastrée dans un corps, mais un corps doué de la faculté de sentir. Je veux vivre de nouvelles émotions, respirer d'autres chevelures, d'autres roses aux pétales compliqués. Ce m'eût été horrible de songer que j'avais atteint le but de ma vie, et que je ne devais plus rien désirer. Quelle consolation encore de se dire qu'il y a et qu'il y aura toujours des jeunes chairs, prêtes à épouser mon désir ! De jeunes chairs vivifiées de toutes les nuances sentimentales que l'on peut rêver. Allons, c'est ridicule de penser que l'on puisse définitivement s'appareiller à un autre être. Que la vie de plus en plus m'apprenne à cultiver mon égoïsme, à ne chercher mon bonheur qu'en moi-même. »

Raymond ouvrit sa fenêtre, comme pour renouveler l'air en son âme. Malgré le froid, il se pencha vers la rue, et regarda le va et vient des passants. Des fiacres se hâtaient, reflétés comme en un miroir sur la chaussée mouillée de pluie. Un embarras, causé par un cheval qui venait de glisser et de se coucher dans ses brancards brisés, l'amusa quelques instants. Une flottille de fiacres attendaient, immobilisés, puis, une à une comme dans le courant d'une rivière, les voitures coulèrent, caoutchoutées.

XIX

L'amour-propre atténue bien des souffrances. Il était agréable à Raymond de se dire que Marguerite était très malheureuse :

« Elle m'aime. Moi je n'aime qu'à être aimé. »

Ce qui le désolait le plus, c'était de songer que leur union physique n'avait été, en somme, jusqu'à ce jour, qu'une sorte de prélude. On n'aime vraiment bien sensuellement que lorsque l'âme aussi est prise. Et il sentait que c'était seulement maintenant que Marguerite l'aimerait de tout son être.

« Au moment où elle m'échappe, se dit-il, elle devenait tendre et languissante. L'autre soir, j'ai compris qu'elle me désirait autrement et plus que charnellement. Elle me désirait pour vivre près de moi... Est-ce curieux, après une année de possession ! Mais la porte est à jamais fermée sur ce jardin de

délices. Je ne peux que regarder, par le trou de la serrure, le rêve deviné... Il est sans doute plus beau ainsi. D'ailleurs, si les nécessités de la vie ne nous avaient pas obligés à nous séparer, nous nous serions peut-être quittés, lassés l'un de l'autre. Les sentiments aiment à être contrariés : l'amour fleurit dans la douleur, comme certaines plantes dans les rochers. Mais, c'est souvent au moment même où on croit être fixé, sentimentalement, où on s'imagine avoir trouvé un but définitif à sa vie, qu'on s'en découvre un autre, plus vrai, plus conforme à l'être que l'on est devenu. Déjà ! oui, je sens que cette passion qui m'abandonne a creusé en moi la possibilité d'un autre amour, plus délicat, plus complexe. Cette femme, que j'aimerai demain, je la vois, et lorsque je la rencontrerai, je saurai la reconnaître. On peut juger les hommes d'après les femmes qu'ils aiment, d'après les femmes qui les aiment. On a toujours l'amour que l'on mérite, la femme que l'on mérite. Il y a ainsi des étapes, dans la vie sentimentale, qui correspondent à l'évolution physique et mentale des êtres. L'amour, en somme, ce n'est que la culture de son égoïsme : les femmes ne sont que les jardiniers de nos sentiments. Pour qu'elles nous fassent produire des feuilles, des fleurs et des fruits, il faut qu'elles soient capables de cultiver tous les instincts qui sont en nous. Le rôle d'amante exige des qualités mentales aussi. Je ne parle pas de culture littéraire, tout à fait inutile, et même nuisible au bon fonctionnement d'une intelligence féminine. »

Des semaines passèrent, puis des mois ; Raymond ne recevait aucune nouvelle de Marguerite.

« Allons, se dit-il, l'ablation est faite. N'est-ce pas moi qui l'ai voulu ? J'accepte donc de souffrir pendant quelque temps, mais, ainsi, je n'aurai pas enchaîné ma vie à un être inférieur à moi-même. Cette aventure va devenir du passé. Alors que restera-t-il de cette passion qui a rempli quelques années de ma vie ? Quelques images voluptueuses. Hélas ! le souvenir de mes sensations physiques les plus belles et les plus violentes se réfugient au cerveau, deviennent comme intellectuelles : la chair ne se souvient pas. Veut-on revivre une heure d'amour, on ne retrouve en soi qu'une image visuelle, et seulement la photographie de ses gestes. S'il y a une mémoire affective, on ne peut la dissocier absolument de la mémoire intellectuelle :

ce sont les deux poids de l'horloge. Les images affectives ne peuvent resurgir en nous que si notre intelligence les a enregistrées ; ou alors c'est une réviviscence de sensations tout à fait fugitive et obscure. Il y a une certaine mémoire musculaire, mais elle n'obéit pas à notre commandement ; quelquefois, une de ces sensations englouties en nous remonte à la surface de notre être, comme une bulle d'air à la surface d'un étang. »

Malgré sa volonté de dominer sa sensibilité, Raymond souffrait. Scrupuleusement, il notait ses impressions, sachant bien que le cœur ne garde pas longtemps le souvenir des plus sincères douleurs. Plutôt qu'une souffrance, c'était une privation qu'il éprouvait, et il répétait sans cesse : La concordance physique, c'est peut-être ce qu'il y a de plus important au monde ! Le désir violent lui-même peut se tromper, se suggestionner. Quel amour résisterait à une femme infranchissable ? Toutes les femmes lui paraissaient infranchissables, et longtemps encore il devait s'obstiner à ne désirer que la chair impossible de Marguerite. Un des résultats de cette obstination fut de l'éloigner définitivement, au point de vue sensuel, de Madeleine. Il ne voulut plus voir en elle qu'une amie, et il eût aimé pouvoir se confier à elle, lui dire toute la vérité. Mais Madeleine, qui acceptait, sans trop de peine, son nouveau rôle d'amie, était d'une nature trop orgueilleuse pour accueillir ce genre de confidences.

D'ailleurs Raymond, maintenant qu'il n'avait plus à mentir à personne, s'était comme refugié en lui-même et ne parlait presque plus. Il appelait cette réserve, une réserve sentimentale préparatoire à un nouvel amour. On ne se guérit de l'amour que par l'amour, et, quand on cherche l'amour, on le trouve, et toujours la nuance désirée. Chaque jour, Raymond pensait un peu moins à Marguerite, un peu plus à l'inconnue qui la remplacerait dans sa vie. Sa peine se consumait, comme un tison sous de la cendre blanche.

Déjà le sens critique vis-à-vis de son amie lui était revenu : « Elle commençait à épaissir », dit-il ! Et puis vraiment cet accident volontaire d'il y a six mois avait un peu abattu la fierté de sa gorge. De déductions en déductions, il en était arrivé à comprendre que l'héroïsme de sa maîtresse, le quittant en pleine passion, ressemblait beaucoup à de l'égoïsme pratique.

Cela prouve sa vitalité. Il est sage de sacrifier un amour éphémère à une vie confortable. Les femmes sont avant tout pratiques.

Les nouvelles qu'il reçut, quelques jours après, de Marguerite confirmaient pour Raymond cette opinion. Elle écrivait que, malgré ses répugnances, elle avait été obligée de se marier, et de s'assurer, à elle et surtout à cet enfant que sa sœur lui avait confié en mourant, une vie à l'abri de la misère. « Mais, ajoutait-elle, deviens riche toi-même, et je te jure que, ce jour-là, j'abandonne tout pour vivre avec toi. »

Raymond, en lisant ces lignes, eut une grande joie, et il sourit ironiquement, parce qu'il savait que la fortune ne lui viendrait pas, et viendrait-elle à lui, qu'il serait alors trop tard.

En même temps, Marguerite lui annonçait la mort du peintre Newsky :« Il m'a légué, disait-elle à Raymond, toutes les peintures qu'il a faites d'après moi ; je te les donne : ainsi tu vivras encore un peu avec moi.»

Raymond accepta avec bonheur ; peut-être lui était-il plus agréable, à cette minute, de posséder ces toiles, que Marguerite elle-même : « Ainsi, se dit-il, elle demeurera, dans mon souvenir et dans ma vie, perpétuellement jeune et belle et telle que je l'ai aimée. »

Il se souvenait de ce projet qu'ils avaient fait, autrefois, d'aller vivre quelques jours, quelques semaines, en ce petit château de Normandie que Newsky mettait à leur disposition. Mais aucun projet ne se réalise : Marguerite est partie, Newsky est mort, le petit château est, depuis longtemps déjà, vendu et les statues qui semblaient marcher sur les pelouses, femmes vivantes, dorment maintenant, dans quelque musée. Newsky en effet, avait été obligé, pour alimenter ses dernières années, de vendre, à bas prix, cette propriété. Un industriel enrichi l'avait achetée, mais avait tout de suite débarrassé le parc de ces indécentes statues. Le conservateur du Musée de la petite ville voisine les avait acquises, au grand scandale du clergé.

Raymond maintenant regrettait ces jours de vie commune qu'il n'avait pas vécus avec Marguerite : « Est-ce curieux, disait-il, nous nous sommes aimés sans trop nous connaître. C'est même peut-être la cause la plus réelle et la plus profonde de notre amour. Comme à distance j'en suis étonné. Dire que, si j'avais été riche, je l'aurais épousée ! Il faut bénir les entra-

ves qui nous empêchent de réaliser nos projets. Heureux ceux qui hésitent, qui doutent de leurs sentiments et résistent à leurs impulsions. »

Debout sur la dernière marche d'une échelle, un marteau à la main, Raymond vient de planter un clou dans le mur, en face de son bureau, et d'y fixer le plus beau portrait de Marguerite. Nue, la chair si blanche que l'on devine le lacis compliqué des veines bleues, ses cheveux, moisson folle, s'épandent sur ses épaules et éclaboussent de leur or ses reins souples et lascifs. Elle offre aux regards, sans pudeur, tout l'orgueil de son ventre, feutré de mousses d'or. — « C'est beau comme un Titien », dit-il, tout haut.

Descendu de son échelle, le dos appuyé à sa cheminée, Raymond contemple avec une sorte d'extase ce tableau où le peintre a su mettre toute la voluptueuse beauté du corps de Marguerite. Puis, une à une, dans tous les soins de son cabinet de travail, il fixe les autres toiles, les autres esquisses, qui, toutes, éternisent une attitude, un geste de son amie. Un soleil d'hiver, pâle et discret, fait briller les rousseurs des chevelures et accentue la matité des chairs. Devant cette Marguerite idéalisée, Raymond oublie tout à fait la Marguerite réelle, et il se sent envahi d'une joie immense : il est délivré de toute souffrance, de tout regret ; il comprend qu'il va enfin « repartir » comme ces arbres un moment arrêtés dans leur croissance et qui se reprennent à croître, à vivre.

Raymond regarde encore la merveilleuse toile, et du fond de sa mémoire monte spontanément à ses lèvres ces vers aimés, aussi émotionnants, aussi près de notre sensibilité actuelle qu'une élégie de Francis Jammes :

. . . .
Pande, puella, pande capillulos
Flavos, luceuteis ut aurum nitidum.
Pande, puella, collum candidum,
Productum benè candidis humeris.
. . . .
Conde papillas, conde gemipomas,
etc.....

Sur un rayon, près de sa main, il prit ce petit volume des œuvres de Catulle, Tibulle et Gallus, et se récita en entier cet hymne de Gallus : *Ad Lydiam*, dont la fraîche sensualité l'avait toujours émus.

Mais, dans sa pensée, Lydie, ce n'était déjà plus tout à fait Marguerite, il le constatait : « J'ai de l'amour en moi, dit-il ; Marguerite est disparue, mais elle n'a rien emporté de moi : je demeure intact, avec mes sentiments, mes désirs et mes rêves. Je désire violemment une autre femme, sans la connaître ; je sais seulement qu'elle sera blonde et semblable à cette femme de Newsky, oui, plus pareille à cette Vénus de Newsky que Marguerite elle-même. »

Un coup de sonnette violent réveilla Raymond de sa méditation. C'était Morangis. Un peu pâle et abattu, il s'assit sur le divan, et regarda, un instant, les nouvelles toiles de Raymond. Mais il ne fit aucune réflexion. Une autre pensée l'occupait :

— J'ai, mon cher Raymond, dit-il, une très triste nouvelle à t'apprendre : elle te touche aussi. Marthe est morte !

— Morte ! Marthe !

— Oui, emportée en quelques heures par une pneumonie infectieuse. C'est absurde, n'est-ce pas? Je viens de la revoir : elle est une très belle morte. Oui vraiment, plus belle qu'elle ne l'a jamais été... Mais quelle agonie, mon pauvre ami! Jusqu'à la dernière minute, elle a crié son désir de vivre...

Songe, Raymond, cet être que j'ai aimé, cette chair que j'ai possédée! C'est horrible pour moi. Je perds une maîtresse agréable ; je ne retrouverai pas cela.

— Pauvre Marthe, dit Raymond, qui ne trouvait pas d'autres paroles. En somme, tu as raison, mon ami, c'est toi le plus veuf. Son mari n'existait pas pour elle.

— Ni elle pour lui. C'était un homme raisonnable, qui ne se suggestionnait pas des sentiments qu'il n'éprouvait pas. Il avait épousé notre Marthe par raison de caste... Il n'ignorait d'ailleurs pas ma liaison avec sa femme. Il m'en savait gré. C'est, au fond, la meilleure conception du mariage, qui ne doit pas entraver les hasards de la vie.

C'était, continua Morangis, mon premier essai d'amour sentimental : ce sera peut-être aussi le dernier. Je me retrouve, en somme, aussi seul que devant... et que pendant. Marthe, avoua-t-il encore, n'était pas une amoureuse. C'est triste à penser, mais ses sens n'étaient pas encore éveillés. Mon rôle auprès d'elle était un peu ingrat ; j'avais la sensation de la préparer au grand amour de sa vie... Crois-moi, Raymond,

les professionnelles que l'on paie très cher ne sont pas à dédaigner; elles ont la beauté, leur métier l'exige, elles ont aussi une science que les amoureuses de bonne volonté, ces amateurs, n'ont pu acquérir. Ce qu'il faudrait, chez une maîtresse, ce serait une violente passion, servie par une grande expérience. Autrement, n'est-ce pas comme ces musiciens de génie qui ne savent pas la musique? Oui, je me souviens d'une fille que je louai un soir de désir : elle fut sublime, cette chair anonyme ; elle savait tous les accords... Je n'ai jamais compris cette valeur surnaturelle que la plupart des hommes attachent à la virginité d'une femme. C'est une idée religieuse : on s'unit pour l'éternité. En réalité, une femme qui donne sa virginité à un homme ne lui donne pas grand'chose. Elle-même ne conserve de cette offrande qu'un souvenir douloureux, et si elle doit aimer, un jour, ce ne sera jamais ce premier sacrificateur. Il faut venir le troisième dans la vie d'une femme.

— Sans compter le mari, répliqua Raymond. Mais pourquoi le troisième? Tu généralises trop facilement ton expérience personnelle, et il serait aisé de te contredire... Pauvre Marthe, elle est morte avant d'avoir atteint la plénitude physique de son être, le complet développement de ses sens. C'est triste à en pleurer : il y avait tant de vie et de désir de vivre en elle. Cette agonie dut être affreuse. Son père était auprès d'elle?

— Oui, il semblait songer aux élégies qu'il ferait sur cette mort. L'égoïsme, c'est la seule qualité de poète qui soit en lui.

Raymond et Morangis entrèrent, en feutrant leurs pas. Sur un lit très blanc, Marthe les mains croisées sur une gerbe de roses rouges, semblait dormir. Ses traits se sont affinés, se sont fixés en une suprême expression de gravité souriante. Elle est très belle ainsi, et on a cette impression, un peu consolante, que, dans sa tombe, elle conservera immuablement cette expression.

Raymond, qui fait intérieurement cette réflexion, s'est approché de la morte, et met sur son front un pieux baiser d'adieu. Morangis n'a pas le courage d'imiter son ami. Il reste debout, appuyé contre la fenêtre qui est ouverte ; ses yeux se fixent, s'hypnotisent à contempler ce visage qui s'anima tant de fois sous ses baisers. Ses yeux s'emplissent de larmes qu'il laisse

couler sur ses joues : il trouve, dans cette émotion, une grande volupté physique. Et, malgré tout, il éprouve aussi une réelle joie d'orgueil à sentir qu'on le regarde et qu'on le plaint. C'est lui l'amant, et Marthe était belle.

M. de Saint-Clerc est là, drapé dans sa douloureuse dignité. Il raconte à Raymond les derniers moments de sa fille, et vêt son récit d'une littérature poétiquement macabre. La bêtise de cet homme écœure Raymond : « Que n'est-ce lui qui soit mort ! » pense-t-il, tandis que le poète cherche, dans sa mémoire, des images sinistres et des métaphores ridicules.

M. de Saint-Clerc parle toujours, mais Raymond n'écoute plus. Dans cette chambre mortuaire vient d'entrer une femme qu'il n'a jamais vue et qu'il connaît cependant, lui semble-t-il. Est-ce une hallucination, on dirait la Marguerite du tableau de Newsky, plus réelle que la réelle Marguerite. Grave, elle se dirige vers le lit, où Marthe dort son sommeil de morte, s'agenouille un instant, la tête dans ses mains, puis vient silencieusement tendre la main à M. de Saint-Clerc.

Raymond est devenu pâle : toute sa vie est concentrée dans ses yeux. Jamais il n'a été aussi troublé. Un instant son regard illuminé rencontre celui de la mystérieuse inconnue, se fixe sur ses yeux, qui ne se dérobent pas. Voilà qu'elle s'approche de lui, avec assurance, lui tend la main.

— Je vous reconnais sans vous avoir jamais vu, lui dit-elle. Je ne puis me tromper, et vous êtes tel que je vous imaginais. Marthe, ajouta-t-elle, vous aimait beaucoup ; elle vous devait sa libération morale, et, par répercussion, je vous dois la mienne.

Alors, elle expliqua, à voix basse, que, l'été dernier, en un château de province, elle avait rencontré Marthe et s'était liée avec elle d'une amitié spontanée comme l'amour.

— Mais ce que j'aimais en Marthe, je l'ai compris, dès les premiers jours de notre affection, c'était ce que vous aviez mis en elle c'était vous, Raymond.

Elle ajouta :

— Je savais par Marthe que vous aimiez une Marguerite, très belle, mais indigne de vous. Cela me faisait souffrir pour vous.

Spontanément, Raymond lui révéla son étrange ressemblance avec le portrait de son ancienne maîtresse :

— Vous êtes la vraie Marguerite, dit-il.

— Je suis Marguerite aussi.

Cette constatation les réjouit profondément, et déjà ils parlaient d'eux-mêmes comme s'ils s'étaient toujours connus.

Ils sortirent ensemble, et, en parlant, se découvrirent des âmes semblables. Ils savaient, sans se le dire, qu'ils seraient l'un à l'autre, et pour eux, comme toujours, au début d'un nouvel amour, une vie nouvelle commençait, si pleine d'un bonheur infini qu'il leur semblait qu'elle ne devait jamais finir. Oh ! comme l'autre Marguerite était loin! Avait-elle vraiment existé? Jusqu'à cet instant, Raymond avait désiré qu'elle souffrît d'être privée de lui; maintenant, cela même lui était tout à fait indifférent. Il ne se posait même plus cette question qu'il avait formulée, quelques jours auparavant : « Quel mal me fera la prochaine femme que j'aimerai? » Non, et c'est bien sincèrement qu'en se séparant de sa nouvelle amie, ce premier soir, il lui dit :

— Il me semble que je vous ai toujours aimée, Marguerite.

JEAN DE GOURMONT.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LX. — Nudités.

M. DESMAISONS. — Mais vous savez bien, mon cher ami, que pour ces gens-là une belle femme nue, c'est le diable en personne! Le soir que le Sénateur alla constater la nudité d'Eve en quelque Olympia, il avait dans sa poche un petit brin de buis bénit qu'il touchait de temps à autre. Car cet homme est pieux, d'une piété inamovible, et fort adonné à l'oraison jaculatoire, non moins qu'à la dénonciation évangélique.

M. DELARUE. — C'est un coquin.

M. DESM. — Mais non, c'est un dévot très honnête et assidu aux sermons de carême.

M. DEL. — Je dis un coquin, dans le sens que Baudelaire donnait à ce mot, « un coquin à la Franklin ».

M. DESM. — Comme cela, je veux bien. Pourtant, je le vois sous d'autres espèces.

M. DEL. — Et lesquelles?

M. DESM. — Sous les espèces d'un malheureux.

M. DEL. — Sans doute, mais odieux.

M. DESM. — Tant de nos compatriotes sentent comme lui, pensent comme lui!

M. DEL. — Et après?

M. DESM. — Je me sens porté à l'indulgence. Ils ne me sont pas odieux, ils me sont fâcheux. Ils m'affligent, mais je ne veux pas les diffamer. Ce sont des fidèles d'une autre religion. Nous revenons de Corinthe et ils reviennent du Calvaire. Ce sont des voyages un peu différents. Pour nous, l'idéal c'est la beauté, la force et l'intelligence.

M. DEL. — Oui, c'est notre trinité.

M. DESM. — Eh bien, leur trinité à eux, c'est la chasteté, la soumission et l'ignorance. Saint Jérôme a exprimé cela très bien, en quelques mots dont je n'ai plus, malheureusement, le texte latin dans la tête. Enfin, il dit que pour la femme la propreté du corps est aussi dangereuse que la propreté de l'intelligence. Sa devise, son *motto*, est le mot CRASSE, dans tous les sens. Et saint Jérôme a parfaitement raison.

M. DEL. — Goncourt dit quelque chose de semblable dans son *Journal*, que le tub et la douche ont tué la pudeur chez la Parisienne.

M. DESM. — C'est-à-dire que la pudeur se sent fort aguerrie, quand elle se sait nette. L'*immunditia* de saint Jérôme est encore la meilleure garantie de la vertu féminine, et c'est pourquoi il l'imposait à ses vierges chrétiennes.

M. DEL. — C'est répugnant.

M. DESM. — Pas pour tous. Vous connaissez le mot de Henri IV.

M. DEL. — Oui, ne le répétez pas.

M. DESM. — Il eût aimé les épouses du Seigneur. Je crois, d'ailleurs, qu'il s'en offrit quelques-unes, parmi beaucoup de vachères, de sabotières et de filles d'auberge.

M. DEL. — On vient de publier une nouvelle vie de Benoît Labre, devenu saint pour s'être laissé, sans protester, manger par les poux.

M. DESM. — Vous voyez qu'il y a toujours des clients, et distingués, pour la doctrine de l'*immunditia*. L'Eglise a tenu bon et elle a vaincu. A ceux qu'elle n'a pu soumettre à la crasse, elle a imposé l'admiration de la crasse : ce saint Benoît Labre, il date d'hier. Avec son culte, nous avons dans toute sa rigueur le troisième terme : soumission.

M. DEL. — On peut trouver des choses déplaisantes dans les doctrines politiques du jour, la flatterie du populaire, l'apothéose de l'ouvrier, on ne découvrira rien qui approche, de très loin, en bassesse, de la canonisation de Labre.

M. DESM. — Qui ne fut peut-être, en effet, que de la politique : s'assurer l'assentiment des loqueteux du monde entier. Mais quel exemple ! Si l'immoralité est quelque part, elle est là. Si j'étais le tyran, je n'aurais aucun scrupule à interdire ce culte. Cependant, qu'interdit le tyran du jour, qui est le Sénateur très obéi dont on n'ose plus prononcer le nom haïssable, c'est le spectacle d'une belle fille se montrant au peuple selon la beauté tout entière que Dieu lui donna ! On peut vénérer, dans les églises, les statues du Labre, où grouille la vermine, on ne peut plus lever les yeux sur Vénus Aphrodite, sinon en peinture et ratissée. Car, si la forme vivante est immorale, son immoralité réside surtout, paraît-il, dans le système pileux.

M. DEL. — C'est drôle.

M. DESM. — Oui, la logique ferait supposer le contraire.

M. DEL. — Le parquet ne s'est pas montré, je crois, très ardent à poursuivre.

M. DESM. — Non, un peu de sagesse a fini par entrer dans la tête des magistrats. Ils ont fini par comprendre qu'il faut laisser chaque catégorie humaine prendre son plaisir où elle le trouve. L'idée de pro-

téger la vertu des spectateurs de l'Olympia leur a paru funambulesque. Ils se sont amusés un peu à l'odeur de cette affaire, et tout se sera terminé par des compliments à la dame, sur la fermeté de ses appas. Diable ! mettre une femme en prison parce qu'elle est assez bien faite pour laisser voir comment elle l'est ! Nous n'en sommes plus là. C'était bon au temps de Louis XVIII.

M. DEL. — Mais au nom de qui, en effet, ou d'après quel principe pourra-t-on défendre cela ?

M. DESM. — Mais au nom de saint Jérôme, mon cher, et d'après les principes les plus purs de l'éternel christianisme.

M. DEL. — Oui, mais c'est entièrement dénué de sens.

M. DESM. — Entièrement.

M. DEL. — Alors ?

M. DESM. — Alors, il faut espérer que la législation des mœurs se mettra d'accord, quelque jour, avec l'absence de principes qui désormais nous guide. Il y a autant de raison à défendre à une femme de se montrer nue sur la scène qu'à lui défendre de s'y montrer en robe rouge. On n'a qu'à rédiger des affiches et un programme avertissant du genre de spectacle. Y va qui veut. Etes-vous forcé d'entrer dans les maisons de prostitution, pourtant presque aussi voyantes qu'un théâtre ?

M. DEL. — Les bourgeois ont le Théâtre Français, où ils peuvent se délecter aux pièces de M. Brieux, cela ne leur suffit donc pas ?

M. DESM. — Ils ne sont pas ennemis de la demi-obscénité, de celle où ils peuvent mener, sans qu'elles comprennent, leurs obtuses épouses. Ce qui les chagrine, c'est la belle liberté sexuelle qui fauche tous les préjugés. Il leur faut l'équivoque, le presque, le médiocre.

M. DEL. — Ah ! par exemple s'ils ne sont pas saturés de médiocrité !

M. DESM. — Mon ami, retenez ce principe de chimie esthétique : En présence du médiocre, le bourgeois n'arrive jamais à saturation.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Gérard d'Houville : *Le Temps d'aimer*, Calmann-Lévy, 3,50 — Gabrielle Rosenthal : *L'Eveil*, « Mercure de France », 2 fr. — Renée Fauer : *Armelle et son mari*, Plon, 3,50. — Maxime Formont : *Le Risque*, Lemerre, 3,50. — Tancrède Martel : *Blancaflour*, Ollendorff, 3,50. — Jean Aicard : *Maurin des Maures*, Flammarion, 3,50. — Max Maurey et G. Jubin : *Les Aventures de M. Haps*, Monde illustré, 3,50. — Tancrède de Visan : *Lettres à l'Elue*, Messein, 3,50. — Georges Mitchell : *Petite sagesse*. Ollendorff, 3,50. — Ludovic Garnica de la Cruz : *L'Arène aux crucifiés*, Sansot, 3,50.

Le Temps d'aimer, par Gérard d'Houville. Il y a des jeunes femmes qui gaspillent le temps d'aimer comme de simples jeunes filles. On peut même affirmer que certaines jeunes femmes restent des

jeunes filles toute leur vie. C'est à leur image que l'amour a des ailes, hésite à se poser franchement sur la branche qui permettrait le nid, la merveilleuse construction du palais idéal fait de deux plumes tombées et de trois brins de mousse. L'amour qu'elles ont imaginé, semblable à leurs petites cervelles remplies de confusions, va, vient, papillonne, tourbillonne; s'il n'est pas tellement aveugle, il n'a point de pied. Il a peur du contact de la terre, mais ne craint cependant pas assez le parquet glissant des salles de bal où l'on flirte. Il n'est ni tout nu ni complètement habillé, mais se tient au courant des modes les plus récentes de *la Vie heureuse*, car il veut être du monde, s'il n'est pas toujours heureux. La draperie antique, modernement drapée, permet ou cache tant de choses!... Pauvre petit amour de Mme Saint-Hélier! C'est une jeune fille qui continue, cette jolie, trop jolie Mme Laurette, et elle perd le temps d'aimer, il fond dans ses doigts comme une perle d'avril, un grelon maladroitement, cruellement chu sur une rose à peine entr'ouverte. Ce roman, beaucoup plus vrai qu'on ne le penserait à le voir si bien fait, si caressé du souffle de la poésie, est une histoire de tous les jours pour les jeunes cœurs de 18 ans. On a beau enseigner de multiples sciences aux collégiennes, elles ignorent l'amour. Je ne parle pas de celui qui les brutalise, mais de celui qui saurait épanouir leur cœur. La science d'aimer en vaut bien une autre et *l'Art d'Aimer* gagnerait à être mis à la portée de très purs esprits. Dans une prochaine *Académie* de femmes, il faudra instituer ce cours nouveau, à la condition pourtant d'en éloigner les vieilles dames déjà trop expertes. Il faudrait apprendre aux jeunes cœurs de 18 ans que l'on doit en toute simplicité cultiver le besoin d'aimer comme on travaille son piano. Ce n'est pas en vain que l'on fait des gammes, c'est pour que le soir de la sonate sentimentale on trouve plus facilement telle note, jadis inaccessible, en accord parfait avec nos nouveaux sentiments et que l'on puisse enfin s'écrier : « Je ne l'avais jamais si bien entendue! » En rencontrant le premier professeur d'amour, Charles Mérelle, Laurette a rencontré sa première déception. Elle lui demandait trop, elle, qui n'avait encore que peu donné. Et Saint-Hélier, le grand sculpteur égoïste, barbon épris de l'argile divine avant d'avoir eu le désir de l'animer, n'est pas le plus cruel de tous les mécomptes de sa jeune femme. Le gros danger, c'est l'amitié de Raoul. Raoul n'a pas aimé tout de suite, lui non plus, et il a leurré la farouche Laurette de mots et de gestes maladifs. Oh! les malades, les neurasthéniques, les détraqués, les... impuissants, comme il faudrait les mettre tous dans des îles Santorin, surtout quand ce sont des professeurs d'amour! Par définition, Raoul est une *âme sœur*, alors qu'il devrait jouer le Don Juan. Et il trouve le moyen de faire encore du mal après sa mort, car les morts parlent toujours très bien, sûrs qu'ils sont d'être toujours res-

pectueusement écoutés. Laurette est un être sain, bien constitué pour vivre à la fois en beauté et en liberté, or elle a peur de rester seule. Elle épousera n'importe qui pour ne pas demeurer seule avec ce souvenir funèbre. Elle se trompera encore une fois en prenant ce lord Arthur : « Je ne veux que l'impossible », s'est écriée Laurette, jeune fille, en repoussant Charles Mérelle, et elle n'aura pris que le possible de la vie, c'est-à-dire l'inutile amour. Pauvre Laurette! Il faut plaindre cette charmante créature et la louer, car elle est une conception nouvelle de la jeune fille vivant à part de l'ordinaire femme, quantité négligeable. Elle n'a pas le vice que l'on prête trop souvent aux artistes de son sexe et elle n'a pas non plus la vertu ridicule des cerveaux étroits. Elle a gardé une grande, une infinie pureté de vision et c'est pour cela que le lecteur égoïste se réjouit sournoisement de la mort de Raoul. Se figure-t-on le ménage bourgeois qu'auraient fait Paul et Virginie sans le naufrage du St-Géran? Sur les jolies Laurette de l'art, la mort est une ombre qui creuse à jamais leurs menus traits dans la gloire, c'est cette ombre au tableau qui lui donne du lustre et les illustre!

L'Eveil, par Gabrielle Rosenthal. Tout petit traité sur l'art d'aimer chez les jeunes filles. Ce petit volume rappelle son aîné, signé Gérard d'Houville, par plus d'un point. Il s'agit d'une fillette un peu esseulée, cherchant à penser avant d'agir, s'enveloppant de toutes les pudeurs, avant de laisser son cœur libre de choisir. Et il s'agit bien là d'un professeur d'amour, d'un musicien apprenant les premiers arpèges qui émancipent le génie sommeillant. Naturellement, ce beau chanteur aime ailleurs que près de lui, mais il chante la joie profane et il trouble parce qu'il sait. Ce qui me plaît dans ces confidences naïves de femmes et ce qui ressort le mieux de leur émotion, c'est qu'elles aiment l'amour avant l'homme. Elles le respirent dans les fleurs qu'elles cueillent comme l'homme lui-même le cherche dans les femmes qu'il détache une à une du bouquet de ses désirs et je ne comprends plus pourquoi les deux sexes s'entendent si mal. « Que l'amour vienne! Ma bouche veut baiser le printemps! » s'écrie l'héroïne de *l'Eveil*. Encore une en marche vers le possible après avoir rêvé mieux. Eux aussi, ils se contentent du possible, mais, plus sages, ils commencent par là!

Armelle et son mari, par Renée Fauer. Singulière aventure d'un garçon intéressé qui épouse une petite oie blanche pour obtenir d'un père avare sa propre dot. Il a la loyauté de laisser blanche l'oie en question et de n'emporter que sa fortune à lui. Désolation de la jeune personne, de sa mère, Mme Desprez-Bathy, du père de l'original épouseur, un notaire féroce qui se met à jouer contre son fils pour essayer de le ruiner ou de l'amener repentant aux pieds de sa belle-fille. Armelle rejoint son époux blessé par l'inévitable acci-

dent d'automobile, aussi fréquent maintenant dans les livres que dans les rues, et on se réconcilie, car rien n'est d'humeur plus conciliante qu'une femme abandonnée depuis le soir de ses noces... au moins vis-à-vis du Monsieur lâcheur.

Le Risque, par Maxime Formont. Etre le vrai, le seul père de l'enfant d'une personne de mœurs légères et ne pas pouvoir s'affirmer le légitime possesseur d'un autre enfant né de sa propre femme, vertueuse entre toutes les femmes, c'est là une situation bien désagréable, sinon très dramatique. Le risque, au fond, c'est de ne savoir aimer ses enfants que pour soi ou pour ceux dont ils sont issus. Il y aurait un remède violent à cet état de choses, c'est de ne permettre la paternité que par l'adoption ; alors on saurait enfin pourquoi on aime son héritier et on l'aimerait pour lui-même.

Blancaflour, par Tancrède Martel. Histoire religieuse et profane de la vocation d'un pape : Jean de Porcelet, Etienne X, prince dans la ville d'Avignon, qui ne fut Pape que pour atteindre, sur la tiare pontificale, une grosse émeraude follement désirée par la dame d'Eyguières, la Belle Blancaflour. On nous fait traverser, à grands coups d'estoc et de taille, les croisades, pestes, famines, crimes de toutes sortes pour suivre le jeune pèlerin de Provence dans ses nombreuses aventures et combats singuliers. Il sort vainqueur des pires situations, mais tombe raide mort, la tiare en tête, devant l'indifférence de la farouche Blancaflour, laquelle se saisit de la fatale émeraude, *la pierre des lions*, à la seule fin de la jeter par la fenêtre. Et ce geste me semble contenir la plus belle morale du livre.

Maurin des Maures, par Jean Aicard. Il s'agit d'un autre provençal tout aussi étonnant. Ce Maurin est un braconnier assez en cour avec les autorités locales, sinon avec les gendarmes. Maurin est aimé naturellement de toutes les femmes et il repeuple la Provence à lui tout seul. C'est un brave garçon parlant beaucoup, mais parlant bien. Il fait la police, la guerre et l'amour avec le même brio, seulement ça finit mal en ce sens que ça ne finit pas. La suite dans *l'Illustre Maurin* pour paraître prochainement.

Les Aventures de M. Haps, par Max Maurey et C. Jubin. Ce pauvre diable, qui sonne à la porte d'un refuge de nuit et qu'on prend pour un journaliste, un reporter curieux du document humain, devient plus tard ministre sans avoir à se servir d'un autre *Sésame* que le mot un peu vague de *parfaitement*. Il meurt, fictivement, en la personne du prince Consort, époux de la princesse Aurora de Seltz-Grossquel et il reprend le cours de ses pérégrinations, tout en fumant sa pipe, sous l'humble costume de ses débuts. Plein de bonne humeur et de très fines satires, ce volume est fort amusant.

Lettres à l'Élue, par Tancrède de Visan. « J'aime votre livre où l'on sent fraîchir la vieille fontaine celtique. Loin de son colombier

natal, un voyageur s'élève et s'oriente en tournant. Je sympathise avec toutes vos directions », déclare M. Barrès dans la préface. Moi aussi, je sympathise... seulement comme je ne suis pas de l'Académie française, on va certainement me prendre pour une girouette.

Petite Sagesse, par Georges Mitchell. C'est un récit quelque peu ingénu de la vie d'une petite fille élevée dans le quartier Latin d'autrefois et qui arrive à y conserver tout ce qu'il faut pour demeurer : *Petite Sagesse.* Cela sent Murger, un Murger, qui serait devenu un bon bourgeois.

L'Arène aux crucifiés, par Ludovic Garnica de la Cruz. Très intéressant sous le rapport du style et rempli, d'ailleurs, des plus louables intentions... sociales : « Noël, resté sur le trottoir, fixait l'inconnu nuital. » « Il respira l'air large, un biscuit de bien-être. » « Respectueux, il ensevelit de ouate chaude la nudité blême de Marthe, étendue sur le dos, le dôme de son ventre entabernaculant la semence illégale. » « De nombreux arrêts lui permettaient un *respir* difficile, oppressé. » Le Noël qui fixe l'inconnu *nuital* est une espèce de de nouveau christ victime de ses trop bons instincts. Il protège les pauvres contre les riches et lutte pour un avenir meilleur, aussi le peuple, des ouvriers en grève, s'empresse-t-il de le recrucifier.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

George Fonsegrive : *Ferdinand Brunetière*, 1 vol. in-16, 1 fr. Bloud et Cie. — *Œuvres de Guy de Maupassant : Boule de suif. Correspondance.* Etude de Paul Neveux, 1 vol. in-8°, 5 fr. Louis Conard. — *Anthologie des Poètes Français du XIXe siècle* (1800-1866) par Georges Pellissier, 1 vol. in-12, Delagrave.

M. George Fonsegrive étudie Ferdinand Brunetière et cherche à découvrir les idées maîtresses de son œuvre. En suivant pas à pas M. Fonsegrive, je dirai les réflexions que son étude m'a suggérées. Brunetière a beaucoup lu, par métier peut-être plus que par curiosité d'esprit : il avait plus de volonté encore que de jugement. Se destinant, dès son plus jeune âge, à la critique littéraire, il lut tous les écrivains : « Il ne paraît pas être remonté avec le même soin et la même continuité plus haut que le xve siècle. » C'est en lisant à la file et par ordre chronologique les auteurs français qu'il crut découvrir, après avoir étudié Darwin, sa loi de l'évolution des genres. Simple association d'idées. C'est si tentant pour un écrivain qui n'a pas de culture scientifique de transposer dans le domaine littéraire les découvertes de la science.

M. Fonsegrive dit ceci qui est très juste et d'un jugement plus sévère qu'il ne le croit peut-être : Brunetière « lisait Claude Bernard et Darwin, Auguste Comte, Herbert Spencer et Schopenhauer. Il ne semble pas avoir jamais repris par la base ses études philosophiques.

Il savait de Kant ce que sait un bon élève, de philosophie », c'est-à-dire presque rien. Il lut Nietzsche, mais il n'avait pas de clef. Peut-être que s'il avait pu étudier, avant le suprême cloisonnement de son cerveau, le *De Kant à Nietzsche* de Jules de Gaultier, aurait-il sauvé son intelligence de la défaillance religieuse.

On sait que Brunetière fut répétiteur à l'institution Lelarge. M. Fonsegrive observe que cette autorité qu'il exerçait sur les jeunes retoqués, il la conserva auprès du public de la *Revue des Deux Mondes*. Et c'est vrai : Brunetière professait ; nul ne fut plus dogmatique que lui, et sans hésitation, la vérité une fois atteinte. Il chassa les vérités avec passion, en emplissant sa cervelle comme une gibecière. C'est admirable cette sécurité infaillible dans son propre jugement, et les lecteurs, les publics aiment tant ces certitudes ! Brunetière manquait vraiment de nuances dans l'esprit ; ce qui lui en tenait lieu, c'était cette façon de hacher son discours en incidentes, et de retourner ses idées pour en chercher le bon côté. Il développait ses idées pour les clarifier en lui-même, pour se les démontrer. Il n'obtenait un peu de clarté dans son esprit qu'après avoir longtemps parlé, longtemps écrit. Au fond, il fut surtout un orateur, même la plume à la main. M. Fonsegrive l'insinue : ses livres, si on pouvait y noter la modulation de sa voix, y indiquer ses gestes, ce serait très bien.

On est un peu effrayé, en lisant cette biographie, de la vie laborieuse de cet homme. Dès son plus jeune âge, il prépare des examens, puis prépare des élèves à des examens (plusieurs cours par jour) ; il professe, il écrit, il fait des conférences. Il ne s'est jamais arrêté pour se regarder vivre. Et quelle philosophie malsaine que celle-là qui nous dit qu'il faut s'assommer de besogne pour s'étourdir et attendre la mort avec une certaine quiétude. C'est sinistre, et l'œuvre d'un tel homme sera nécessairement sinistre et artificielle. Pour comprendre les littératures et les philosophies, il est plus nécessaire d'avoir vécu que d'avoir étudié en oubliant de vivre.

Je lis encore que M. Brunetière, dès ses débuts comme critique à la *Revue des Deux Mondes*, s'attaqua au naturalisme, et plus tard aux symbolistes « qui lui parurent vouloir travailler à la dissolution de la langue française ». Vaines batailles ; aussi bien vouloir lutter contre le retour périodique des saisons. Il faut admettre et comprendre toutes les manifestations vivantes d'une littérature : le rôle du critique est surtout de comprendre et de faire comprendre. Le naturalisme a été, comme toutes les écoles, l'exagération d'une tendance ; plutôt que de le nier, il serait mieux d'étudier ce qu'il a apporté et d'expliquer qu'il venait en réaction contre les rêveries romantiques. Le symbolisme, à son heure, réagit contre l'étroite précision naturaliste. « Evolution » qui s'opérait sous les yeux de Brunetière, sans

qu'il ait rien vu, rien compris. Il préféra croire, peut-être, que ce furent ses flèches qui tuèrent le naturalisme et blessèrent à mort le symbolisme.

Brunetière fut un critique dogmatique; il avait des lois fixes qu'il défendait comme une foi, une mesure toute faite dans la cervelle. Mais en littérature, sont-ce les chefs-d'œuvre qui doivent servir de modèle ? On ne refait pas ce qui est parfait; il faut tenter autre chose, marcher vers une nouvelle perfection encore incertaine. C'est l'erreur des jeunes écrivains de se laisser suggestionner par la perfection. Le succès de Brunetière vint de ce qu'il satisfaisait ce besoin d'une classification toute faite qu'ont les gens incultivés, ceux qui veulent savoir quel est le plus grand poète, le second, le troisième, etc. M. Brunetière le leur disait et que les romans, pour les charmer, devaient être fabriqués de telle façon. C'est trop simple de prendre sa sensibilité pour guide : il ne s'agit pas de s'amuser dans la vie, mais de satisfaire la raison.

Comme orateur, Brunetière avait la passion de convaincre; il prêchait. Quel merveilleux prédicateur il eût fait, qui eût converti les infidèles! Il convertissait ses auditeurs à ses conceptions littéraires; il avait peu d'incrédules. L'esprit critique est rare d'ailleurs dans les réunions publiques. Ceux qui vont entendre une conférence y vont comme à un sermon, pour s'instruire de certaines vérités. Brunetière « lançait comme à l'assaut des intelligences la grosse cavalerie de ses longues phrases, la masse bien en ordre de ses arguments ».

« Son esprit était affamé de certitude », nous dit encore M. Fonsegrive. Mais c'est penché sur des livres que Brunetière a réfléchi, et c'est dans les livres qu'il a glané les divers épis de ses convictions. Une idée jetée en lui s'y développait aussitôt avec une logique brutale et personnelle. Malgré les apparences, ce dont il manqua le plus ce fut de jugement. Sa culture, comme sa philosophie, manquait de base. S'il douta de la science, s'il déclara sa faillite, c'est qu'il lui avait demandé ce qu'elle ne pouvait lui donner : des assises pour fonder une nouvelle morale. Il lui fallait une morale. N'ayant pu s'en créer une, personnelle, il en adopta une toute faite qu'il s'en fut chercher au Vatican. Léon XIII semble avoir compris le parti qu'il pouvait tirer de cette idée d'évolution que Brunetière appliquait volontiers aux êtres et aux idées. Il dut lui insinuer que le catholicisme, tout comme la poésie lyrique, était capable d'évoluer, de se transformer, de s'adapter aux nécessités du temps. Cette conception d'une religion toujours vivante était d'ailleurs belle... et habile.

Brunetière avait aussi des préoccupations sociales. Il ne s'intéressait aux individus qu'en groupes, en troupeaux. Isolé, l'individu ne l'intéressait pas, mais il voulait sauver la société, comme il avait voulu sauver la littérature. C'était un apôtre, un apôtre autoritaire

qui chercha longtemps une foi pour pouvoir l'imposer aux autres. Il avait le besoin d'être dominé par quelque chose de plus fort que lui; en réalité le besoin de se perdre de vue, de s'égarer dans l'abstraction.

§

Voici le premier tome des **Œuvres complètes de Guy de Maupassant**; il contient *Boule de suif* et la *Correspondance* inédite avec Flaubert, son maître, sa mère et quelques amis. Ces lettres sont sans aucune littérature, touchantes de simplicité et de naturel. Elles nous précisent l'influence décisive qu'exerça Flaubert sur la destinée du jeune conteur. Maupassant, même dans ses romans, demeure surtout un conteur, très agréable, certes, mais qui ne fut jamais le grand écrivain qu'on a dit. Il a des qualités de précision, de concision ; il sait son métier et ne pas trop le montrer, mais décidément son style manque de ce rayonnement de pensée qui laisse deviner quelque chose au delà des mots. Chez Maupassant, il n'y a rien au delà de la phrase imprimée, et cela manque de mystère. Naturaliste, il le fut avec tenue et modération. Disciple de Flaubert, il travailla selon la méthode du maître et fut un bon ouvrier. Cependant ses contes et ses romans, qui semblent avoir été écrits avec tant de facilité, lui demandaient un grand effort. Pour le soutenir, il avait recours à des excitants comme le café. Et c'est triste de penser que cette œuvre saine a été réalisée douloureusement. Maupassant n'était pas doué comme écrivain, et son œuvre sent un peu le travail forcé. *Boule de suif*, que l'on peut relire ici, est un conte fait avec habileté, mais on devine le procédé, le long travail. Cette littérature manque de spontanéité : l'émotion y est dosée mathématiquement. Est-ce de l'art ? L'art n'est pas de s'abandonner impulsivement à sa sensibilité, mais il ne faut pas non plus qu'elle se cache sous des procédés de métier.

§

M. Georges Pélissier nous dônne une **Anthologie des Poètes Français du XIXe siècle** (1800-1866), faisant suite « dans un ordre rétrospectif » à l'*Anthologie des poètes contemporains* de M. G. Walch, dont le troisième et dernier volume a paru récemment. On trouvera dans ce recueil, à côté d'André Chénier et des grands romantiques, de plus humbles poètes qui méritaient d'être sauvés de l'oubli. Dans le choix qu'il fait des poèmes, M. Pélissier se laisse volontiers guider par Sainte-Beuve. Sainte-Beuve est un bon guide, mais M. Pélissier s'efface peut-être un peu trop derrière cette grande ombre. J'aimerais qu'il eût découvert une poésie que n'eût pas sentie Sainte-Beuve, et vraiment les notices sur quelques-uns de ces poètes sont insuffisantes pour notre curiosité. Voici, par exemple, Elisa Mercœur :

« Les poésies d'Elisa Mercœur furent très louées en leur temps. Faibles pour la plupart, elles ont quelquefois une langueur assez harmonieuse. »

Est-ce là travail de critique ?

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Gabriel de Mun : *Richelieu et la Maison de Savoie;* Plon-Nourrit. — Dauphin Meunier, avec la collaboration de Georges Leloir : *La Comtesse de Mirabeau (1752-1800) ;* Perrin. — Julien Tiersot : *Les Fêtes et Chants de la Révolution Française ;* Hachette. — Regnault de Beaucaron : *Donations et fondations d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes, 1175-1606 ;* Plon-Nourrit.

Richelieu et la Maison de Savoie, par Gabriel de Mun. — C'est dans une vallée de l'Italie septentrionale, qui s'étend du col du Stelvio au lac de Côme, sur une longueur d'environ cent kilomètres, c'est dans ce passage de la Valteline qui fait communiquer le Milanais avec le Tyrol, qu'il faut placer l'axe, pour ainsi dire, de la formidable politique extérieure de Richelieu, notamment de sa politique anti-espagnole. Par cette vallée seule pouvait s'opérer, depuis le traité de Lyon (1601) qui cédait la Bresse à la France, la jonction des deux branches de la maison de Habsbourg, jonction qui, si elle se fût faite, si le duché de Milan et le Tyrol eussent été réunis, eût renouvelé pour la France des dangers comparables à ceux de la puissance de Charles-Quint. Les Ligues grises (Grisons) étaient en possession de la Valteline. L'Espagne souleva contre elles ce pays en 1620 ; mais en 1626 Richelieu replaça la Valteline sous la domination des Ligues, ce qui était proclamer sa neutralité. Les Grisons et la Suisse cependant, à eux seuls, ne suffisaient pas à assurer cette neutralité : il y fallait encore le bon vouloir du duc de Savoie, véritable gardien des passages des Alpes. Ce dernier point obtenu, Richelieu, tranquille sur ses derrières, pouvait attaquer l'Autriche en tête et en flanc, s'engager à fond dans la Guerre de Trente Ans.

C'est sur cette politique de Richelieu avec la Maison de Savoie, politique assez connue dans ses grandes lignes, mais restée obscure dans maints détails, et par là encore sujette à des appréciations erronées, que M. Gabriel de Mun s'est efforcé de faire la lumière. On sait que Victor-Amédée Ier devint et resta, par les traités de Chérasque (1631) et de Rivoli (1635), notre allié. En d'autres termes, Richelieu avait dès lors étendu sur la Maison de Savoie sa lourde protection. C'est à sauvegarder et à développer ces résultats que les agents du Cardinal s'appliquèrent, auprès de Victor-Amédée Ier d'abord, puis, après sa mort soudaine en 1637, auprès de sa veuve Marie-Christine (propre sœur de Louis XIII), devenue régente de Savoie durant la minorité de Charles-Emmanuel II. M. de Mun a montré que tout

le mérite de ces négociations, que couronna le renouvellement du traité de Rivoli, revient à un agent jusqu'ici assez malfamé de Richelieu, à l'ambassadeur Particelli d'Hémery. Ce personnage fut de bonne heure calomnié dans son rôle d'ambassadeur par le P. Monod, un agent piémontais, et par le surintendant des finances Bullion, avec qui il eut des démêlés financiers et dont la mauvaise volonté, aujourd'hui évidente, contraria singulièrement la politique de Richelieu en Piémont. Sous Mazarin, les nouvelles inimitiés que s'attira d'Hémery, accusé à tort ou à raison de dilapidations, ne furent point pour faire revenir l'opinion à des vues plus justes, tout au moins sur son rôle auprès de Marie-Christine, rôle en réalité fort méritoire, comme il appert de cet ouvrage appuyé sur une documentation très sérieuse. La réhabilitation entreprise par M. de Mun et l'intérêt de son livre, parce qu'elle renouvelle du même coup le sujet en quelques-unes de ses principales parties, notamment la chute du P. Monod, la confirmation du traité de Rivoli et le rôle du surintendant Bullion.

La Comtesse de Mirabeau, par Dauphin Meunier avec la collaboration de Georges Leloir. — Parmi les femmes dont le souvenir reste associé à la mémoire de Mirabeau, celle dont on s'était jusqu'ici le moins soucié est précisément la femme légitime du tribun, la comtesse de Mirabeau, née Emilie de Marignane. « La Comtesse de Mirabeau eut-elle donc si peu de charmes, se demande M. Dauphin Meunier, qu'elle ne mérite pas d'occuper dans l'histoire, aux côtés de son prestigieux époux, la place qu'aux côtés de Don Juan la légende a faite à Elvire ? Elle serait moins dédaignée peut-être, si elle ne s'était pas effacée d'elle-même après un fâcheux éclat (son procès en séparation de corps). »

Après avoir lu le livre de M. Dauphin Meunier, après avoir pris du caractère de l'héroïne une idée suffisante, nous ne nous sentons pas extrêmement porté à répondre dans le sens des vœux de l'érudit et attachant biographe. Non que la comtesse de Mirabeau eût de Dona Elvire, — en admettant que son époux fût un Don Juan, et il l'était, au sens noble de la séduction, par le prestige d'un caractère héroïque, — les tendres et modestes vertus qui sont une cause d'effacement. Effacée, elle ne l'était point de sa nature. Mais, quelle qu'elle pût être, elle n'était pas sympathique. Elle ne semblait mériter, en aucun cas, d'exercer une influence profonde sur la vie du grand homme. La petite femme brune, noiraude, avec des traits irréguliers, rachetait ces imperfections par les plus beaux cheveux noirs du monde et une physionomie fort spirituelle. Elle était femme, mais surtout par la légèreté. Elle avait dans le caractère une coquetterie qui lui suggéra une diversion bien fâcheuse aux ennuis d'argent qui assaillirent, — assez par la faute de la prodigalité brouillonne et turbulente de Mirabeau, — le ménage peu après les noces . Nous voulons parler

de l'adultère de la comtesse de Mirabeau avec le chevalier de Gassaud. Les disputes, les ingérences et les fausses démarches d'une parenté sans cesse en procès (on ne sent que trop qu'on est en plein milieu parlementaire d'Aix), les exploits de paterfamilias du vieux Mirabeau, grand quémandeur de lettres de cachet contre son fils, ne contribuèrent pas à assurer l'union de deux époux peu sérieux.

Mais, dans ce qu'il advint de ceci, le beau rôle reste à Mirabeau. C'est bientôt pour lui l'exil à Manosque, avec sa bruyante rupture de ban; finalement, l'emprisonnement au Château-d'If. Pendant ce temps, retirée auprès de son beau-père, au château du Bignon, puis à Paris, la comtesse de Mirabeau mène une vie assez agréable. Sa correspondance avec son son mari durant toute cette période (correspondance inédite jusqu'ici et, comme telle, document précieux dont M. Dauphin Meunier doit la communication à M. G. Lucas de Montigny, descendant du fils adoptif de Mirabeau) est particulièrement curieuse. M. Dauphin Meunier a su fort bien la présenter et la mettre en valeur : mais nous n'y voyons que mieux le peu de fond d'une femme qui, tout en éprouvant un regain d'affection (d'amour ? on ne peut l'affirmer, car il ne paraît pas que la comtesse de Mirabeau ait jamais compris son aigle de mari) pour un époux idéalisé par l'absence, ne tente rien de sérieux, malgré les objurgations répétées de celui-ci, pour mettre un terme à la séparation de fait où vivait le couple. On ne sait, à vrai dire, si la chose était possible (le lecteur fera bien ici de lire avec attention les pages de M. Dauphin Meunier relatives au rôle du vieux marquis de Mirabeau) ; mais on eût voulu trouver dans cette correspondance de la comtesse de Mirabeau une tendresse plus pratique et plus active, —moins sèche, pour tout dire. Peut-être l'éclat et les scandales qui marquèrent la période comprise entre la captivité au Château-d'If et l'incarcération à Vincennes (c'est la période des amours de Mirabeau avec Sophie de Monnier) eussent-ils été évités.

Comment le procès en séparation, plaidé à Aix, qui s'ensuivit, tourna à la gloire de Mirabeau, bien que jugé en faveur de sa femme; comment toute la ville et toute la contrée furent électrisées par la première révélation publique d'une éloquence inouïe, par cette parole prodigieuse qui pouvait bien faire frissonner les bonnes gens de la province, elle qui allait faire trembler la plus illustre des monarchies, — c'est ce que M. Dauphin Meunier n'a peut-être pas montré avec assez d'ampleur. A l'égard de Mirabeau, d'ailleurs, il y a, dirait-on, dans ce livre, un sentiment peu large. C'est, trop strictement, le Mirabeau turbulent, prodigue, désordonné, parfois trivial, sans rien de cette merveilleuse impétuosité de droiture qui courba toute une époque sous son souffle orageux, et qu'on eût trouvée en cherchant plus avant dans ce grand cœur. Mais M. Dauphin Meunier s'est atta-

ché avant tout à la biographie de la comtesse de Mirabeau. Evidemment, il cherche à donner à la dame le plus d'importance possible. Dans la lettre, inspirée, dit-il, par Mirabeau, que Mme du Saillant, sœur de celui-ci, adressa par la suite à Emilie, M. Dauphin Meunier voit la preuve du désir qu'avait Mirabeau, alors en pleine gloire, de se rapprocher de sa femme, du cas qu'il en faisait. Cette femme au caractère léger, au cœur incertain, était-elle donc si indispensable à la conduite et à la puissance de Mirabeau ? Comme maîtresse de maison... Après tant de scandales ? Ce rôle possible de la comtesse n'est qu'une hypothèse du biographe, et peut-être pas très juste. Où est la preuve que Mirabeau voulût ramener Emilie d'un voyage en Provence ?

Après la mort du tribun, la comtesse se remaria avec un certain comte Della Rocca, officier sarde, qui, lui-même, la laissa bientôt veuve. En ses dernières années, elle s'exalta, chose pathétique, méritoire, mais vaine, dans les souvenirs de son illustre premier mari. C'est sans contredit la période sympathique, bien qu'affligeante et un peu étrange, de cette existence, de ce caractère retracé par M. Dauphin Meunier avec un soin extrême, qui cependant n'empêche pas quelque hésitation.

Les Fêtes et les Chants de la Révolution française, par Julien Tiersot. — A la suite de Michelet, l'on a maintes fois considéré la Révolution comme un phénomène religieux. Plus près de nous, la Révolution de 48, avec sa fantastique religion du Peuple-Messie, nous donne le spectacle d'une religiosité sociale qui nous aide à remonter jusqu'aux façons de sentir quasi-mystiques de la première Révolution. La messe du nouveau culte se célébrait sur l'Autel de la Patrie ; c'est cette idée de patrie qui forme le fond du dogme ; un peu plus tard s'y adjoindront les compléments métaphysiques de la Raison et de l'Etre Suprême.

M. Julien Tiersot a minutieusement étudié l'expression lyrique et musicale de la religion révolutionnaire. Dans ce livre, résultat, nous dit l'auteur, « de réflexions et d'études de près de trente ans », toutes les occasions où ce lyrisme s'exprima, se formula, sont longuement passées en revue. De 89 à la fin de la Convention, et de là jusqu'aux jours du Consulat, la liste de ces célébrations est nombreuse à l'extrême. Associée intimement à ces solennités civiques, tantôt triomphales (fête de Voltaire), tantôt funéraires (funérailles de Mirabeau), ou même métaphysiques (fête de la Raison, fête de l'Etre suprême), ou naturalistes (fête de la Nature), la musique française, avec les Gossec, les Méhul, les Lesueur, les Chérubini, etc., créa des œuvres dont M. Tiersot s'est fait de longue date, et d'une manière définitive dans ce dernier volume, le musicographe et l'historien. Ces recherches historico-musicographiques, les plus complètes qui soient, sont

d'une réelle importance pour ce qui est de l'étude de la psychologie révolutionnaire, et il faut remercier l'auteur de ses longs travaux, hautement utiles et méritoires sous ce rapport.

Les conclusions qu'il en tire au point de vue de l'art musical ne sont pas de notre compétence. Pourtant, nous ne pouvons nous empêcher d'avouer qu'elles nous sont tout à fait antipathiques. Renvoyer les musiciens à la musique nationale et républicaine de l'époque révolutionnaire me paraît une suggestion assez hasardeuse. Il faudrait, d'abord, connaître, par des auditions intégrales, la valeur de ces partitions qui n'eurent jamais qu'une seule exécution : et ceci fait, quelle serait la valeur des définitions esthétiques obtenues? M. Tiersot, qui croit à l'art national, à l'art populaire, à l'art républicain, à l'art démocratique, à l'art social, aux « Fêtes humaines », et qui se figure trouver tout cela, porté à sa plus haute expression, dans les célébrations des temps révolutionnaires, est très optimiste. Il est permis de ne point partager cet optimisme, qui va tout de même un peu loin, lorsqu'il établit une filiation idéale et tendancieuse entre l'art musical de la Révolution et l'art musical de Beethoven, entre la marche lugubre de Gossec et la symphonie héroïque, entre les cantates aux sons desquelles paradait quelque Hérault de Séchelles ou quelque Robespierre et l'auguste Neuvième Symphonie. Ah ! non ! Halte là ! N'est-ce pas précisément Beethoven qui appelait la musique de circonstance qu'il composa pour célébrer la bataille de Vittoria, musique au moins égale en valeur, sans aucun doute, à la musique civique de Gossec et de Lesueur, une « stupidité » ? Je demande à m'en tenir à ce jugement.

Donations et fondations d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes, 1175-1906, par Regnault de Beaucaron.— Ce livre est le complément d'un précédent ouvrage, publié par le même auteur sous le titre de *Souvenirs anecdotiques et historiques d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes* (*1175-1906*) (1). L'on juge bon aujourd'hui de nous faire connaître par le menu les « Donations et Fondations » de ces familles. Ce sont là des publications, avons-nous déjà dit, d'un intérêt surtout local et familial. Après cela,on peut y trouver, en les feuilletant avec patience, des noms notoires et des détails intéressants. Des noms : Budé, fondateur du Collège de France, Chauveau-Lagarde, La Hire, le peintre célèbre, le chancelier Pasquier, Hüe, le fidèle de la famille royale au Temple, Tarbé des Sablons, et même Buffon et Alfred de Musset. Des détails intéressants, dignes de « l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux », par exemple l'indication relative à la famille d'Eon et au sexe du fameux Chevalier du même

(1) *Mercure de France*, du 1er octobre 1906.

nom, qui fut, bien décidément, un homme. La période révolutionnaire, vue avec la petite lorgnette locale de ces gens de terroir, n'est pas à dédaigner non plus. Quant aux donations et fondations de ces Regnault de Beaucaron et des familles distinguées de leur lignage ou de leur alliance, elles sont l'objet même de l'ouvrage, véritable Catalogue descriptif dont l'énumération s'étend du XIIe siècle à nos jours. Cinq cents pages compactes in-8° ! Disons que cette énumération est l'occasion de quelques renseignements proprement historiques, d'assez nombreux renseignements artistiques et littéraires. Chose inattendue, cette liste terriblement détaillée et bourrée de spécialités locales permet, à la consulter avec attention, quelques généralisations, celle-ci entre autres : Jusqu'au XIXe siècle, toutes ou presque toutes les bonnes œuvres de nos hobereaux sont religieuses, dons de cloches, de vitraux, de fonts baptismaux, constructions de chapelles, réfections d'églises, etc., etc. Mais de 1800 à nos jours, les bonnes œuvres prennent aussi un caractère philanthropique, humanitaire, utilitaire et « libéral », fondations de sociétés littéraires et scientifiques, de journaux, d'écoles, constructions de marchés couverts (il y a toute une histoire de marchés couverts !), etc., etc. Tels sont, presque insensibles et cependant perceptibles à la longue, — du XIIe siècle à nos jours ! — ces changements de la couleur du temps et des âmes sans grande histoire. Observation qui en vaut bien une autre.

On sait que M. Currie devait brasser une énorme quantité de matière brute pour obtenir une proportion infinitésimale de radium. Ainsi de cette masse d'obscurs matériaux documentaires, l'on peut tout de même extraire quelque richesse, qui ne vaut pas le radium, bien sûr, mais que cependant les esprits de bonne volonté jugeront quelque peu profitable.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Manouvrier, Lapicque : *Le Poids de l'encéphale*, Société d'anthropologie, 1907 et Société de biologie 1907 et 1908. — Auerbach : *La Localisation du talent musical*, Archiv für anatomie und physiologie. — Ceni : *L'Influence du cerveau sur les phénomènes de la procréation*, Archives italiennes de biologie, 1907. — Memento.

Le cerveau, malgré les innombrables recherches qui lui ont été consacrées, est encore un des territoires les moins connus du corps humain ; les physiologistes l'ont revendiqué ; les psychologues, et même les mathématiciens, le leur ont disputé.

Beaucoup de savants ont été séduits à la pensée qu'on allait pouvoir *mesurer* l'intelligence, et ont essayé d'établir un rapport entre le degré de celle-ci et le poids de l'encéphale, c'est-à-dire de la portion du

système nerveux central qui, chez les vertébrés, est contenu dans le crâne. Les considérations déjà anciennes de Manouvrier sur **le Poids de l'encéphale**, qui n'ont pas abouti à une formule rigide, sont des plus intéressantes. Le célèbre anthropologiste fait observer que ce poids est non seulement en rapport avec le degré de l'intelligence, mais encore avec le poids du corps ; il donne beaucoup de chiffres, comparant entre eux d'une part des animaux appartenant à la même série naturelle qu'il suppose d'intelligence égale et qui sont de poids différent, d'autre part des individus de poids identique, mais inégalement développés au point de vue psychique et intellectuel.

Un savant hollandais, le Dr Dubois, qui s'est illustré en découvrant à Java les restes d'un des ancêtres présumés de l'Homme, le *Pithecanthropus erectus*, a eu l'idée d'exprimer le poids de l'encéphale par le produit de deux nombres : l'un d'eux représente une quantité un peu inférieure à la surface du corps (la surface serait le poids du corps P élevé à la puissance 0,66; au lieu de $P^{0,66}$, on prend $P^{0,56}$); l'autre est choisi de façon à ce que le produit soit égal au poids de l'encéphale; il est variable suivant les animaux, mais, dans chaque groupe d'animaux, il reste sensiblement le même; on dit qu'il est caractéristique de l'intelligence de chaque groupe d'animaux.

MM. Lapicque et Girard ont fait récemment de nombreuses applications de la formule de Dubois, tant aux Oiseaux qu'aux Mammifères. Chez les animaux domestiques, le poids de l'encéphale serait moindre que l'indiquerait la formule non modifiée ; Darwin avait déjà signalé le fait. M. Lapicque a considéré les hommes et les femmes comme appartenant à deux espèces animales différentes, et, en appliquant les formules, il est arrivé à la conclusion qu'il y a *égalité* entre les deux sexes ; M. Lapicque, pour arriver à ce résultat, a choisi les nombres suivants : poids du corps, 66 kilogrammes chez les hommes, 54 kilogrammes chez les femmes : poids de l'encéphale, 1360 grammes chez les hommes, 1220 grammes chez les femmes. Le résultat auquel M. Lapicque est arrivé fera certainement plaisir aux féministes.

Pour ma part, je reste un peu sceptique : on peut toujours trouver un nombre qui, multiplié par un nombre choisi un peu arbitrairement, reproduise un nombre donné ; dans le cas considéré, ce nombre se trouve être le même pour les animaux d'un même groupe ; on admet que ces animaux offrent tous le même degré d'intelligence ; or c'est cela qu'il faudrait précisément prouver ; les observations sur les animaux semblent plutôt indiquer le contraire. M. Lapicque me fait penser à ceux qui, pour apprécier la valeur d'un candidat à un poste scientifique, compteraient le nombre de ses travaux ou bien pèseraient les ouvrages et mémoires publiés. En employant ce dernier procédé, Pasteur, dans un concours de ce genre, se serait trouvé parmi les derniers !

Je me demande si les considérations si intéressantes de M. Manouvrier ont gagné à être formulées avec toute la rigueur mathématique. Il y a entre cette rigueur et certains phénomènes une incompatibilité absolue.

§

La question de la localisation dans des régions spéciales du cerveau des diverses fonctions intellectuelles est encore fort discutée. On se souvient des communications contradictoires qui ont été faites au dernier Congrès de psychologie (Rome, 1905) par Paul Flechsig, de Liepzig, Mingazzini, Henschen, et Ezio Sciamanna de Rome. Pour Flechsig, toute la région frontale correspondrait aux associations les plus élevées, aux sentiments de la personnalité, de la conscience de soi, du *self control*, et à la zone préfrontale surtout ressortirait l'action volontaire. Sciamanna contesta cette opinion. Il présenta deux Macaques chez lesquels il avait opéré l'ablation des lobes préfrontaux des deux côtés sans qu'il en résultât presque aucun trouble, ni changement dans leurs habitudes, dans leur personnalité. Le savant italien pense que les fonctions intellectuelles supérieures doivent être plutôt le résultat du fonctionnement régulier et harmonique de la masse cérébrale intégrale et que les troubles apparaissant à la suite de toute lésion seraient attribuables à une rupture de cette harmonie d'ensemble. Depuis, on doit à Siegmund Auerbach un mémoire important sur **la localisation du talent musical** dans le cerveau, qui a donné récemment lieu à une analyse fort intéressante de M. Matisse dans la *Revue des idées*. Le sujet étudié est un musicien remarquable, Kouing, mort à Francfort-sur-le-Mein en 1906.

L'examen du cerveau a révélé des particularités anatomiques tout à fait intéressantes. Sur les parois latérales, aux alentours de la limite entre la région pariétale et la région temporale, tout un territoire présentait un remaniement complet des circonvolutions normales : en particulier la circonvolution temporale supérieure offrait en son milieu une boucle qui augmentait de beaucoup son étendue ; au-dessus d'elle le « gyrus supramarginal » offrait une largeur et une hauteur anormales.

Ces caractères anatomiques paraissent être ceux qui conditionnent le *talent musical*. On les retrouve, en effet, sur les cerveaux d'hommes qui présentaient de rares dispositions dans cet art, et en particulier sur celui d'Hans de Bülow étudié par Edinger. Helmholtz était un musicien distingué et avait une oreille excessivement fine, qui lui permettait d'apprécier avec une merveilleuse exactitude les sons même les plus élevés, ou les harmoniques qui accompagnent un son fondamental ; on lui doit toute une théorie physiologique de la musique. Or, le cerveau de l'illustre physicien, disséqué par Hanseman,

présentait les mêmes caractères que ceux de Koning et de Hans de Bülow.

Fait très remarquable : le lobe pariétal inférieur, le gyrus supramarginal en particulier, atteint également un très grand développement chez tous les mathématiciens dont on a étudié jusqu'ici le cerveau, chez Gylden, mathématicien astronome de premier ordre, chez Sophie Kovalewska, qui fut professeur à l'Université de Stockholm. Il existerait des relations profondes entre les facultés mathématiques et les facultés musicales ; on sait que beaucoup de mathématiciens ont un goût prononcé pour la musique, et que, d'autre part, la musique repose sur des lois mathématiques rigoureuses. Nous pourrions partir de ces faits pour nous lancer dans la psychologie du talent et du génie ; mais ce serait sortir de mon domaine.

§

Je reviens à la biologie, et à l'influence encore si mystérieuse que le cerveau exerce sur tout l'organisme et la vie végétative. On doit à M. Ceni, professeur à l'Université de Modène, des expériences fort curieuses relatives à **l'influence du cerveau sur les phénomènes de la procréation**. Chez des poulets, on détruit au thermo-cautère une partie de l'écorce cérébrale ; il en résulte des troubles fonctionnels passagers qui se dissipent presque totalement dans la suite ; au bout d'un certain temps, les animaux recouvrent la physionomie et la démarche normales, ils s'alimentent, voient et entendent, conservent l'instinct sexuel. Malgré cela, le nombre des œufs pondus diminue de beaucoup, et au bout d'une ou de deux années les coqs finissent par succomber dans un état de dépression très prononcé ; il y a alors une atrophie marquée des organes sexuels. Mais la descendance est encore plus profondément atteinte ; il y a des morts précoces dans l'œuf, des retards du développement, de nombreuses anomalies ; les rares poussins qui sortent de l'œuf sont des hydrocéphales, des microcéphales, présentant des asymétries crâniennes.

Ainsi le cerveau exercerait directement une influence sur les éléments sexuels, ovule et spermatozoïde ; ces éléments recevraient en quelque sorte une certaine force latente de l'écorce cérébrale, force qui se manifesterait plus tard au cours du développement. Il y aurait une corrélation étroite entre la génération et le fonctionnement de la partie du système nerveux central qui préside aux manifestations les plus nobles et les plus élevées de la vie animale.

Nous touchons là à une des questions les plus importantes et les plus discutées de la biologie moderne. On a distingué dans tout organisme deux parts : le *soma*, c'est-à-dire le corps, et le *germen*, c'est-à-dire les éléments reproducteurs, et on a cherché jusqu'à quel

point les modifications du soma pouvaient avoir un retentissement sur le germen. Certains biologistes ont donné une réponse négative à cette question. Dans le *soma*, une des parties les plus instables, les plus impressionnables est le système nerveux, surtout dans la région du cerveau proprement dit, qui est considéré comme le siège des facultés psychiques supérieures. On voit immédiatement l'intérêt des expériences de Ceni.

Memento. — La librairie Schleicher continue ses éditions populaires. Elle vient de donner une nouvelle édition du célèbre ouvrage, *la Philosophie zoologique* de Jean Lamarck (2 fr.). Ce livre était devenu introuvable. On en trouvera reproduite, dans un format commode, la première partie, qui est en somme l'exposé du lamarckisme, ou première théorie de l'évolution. J'ai beaucoup parlé ici de Lamarck ; dernièrement, j'exprimais le désir que l'on fasse une édition nouvelle de ses œuvres. Depuis, M. Giard a réédité dans *le Bulletin scientifique de la France et de la Belgique* ses discours d'ouverture. Voici encore le livre annoncé aujourd'hui. Bientôt M. Landrieux publiera, sous les auspices de la *Société zoologique de France*, un volume sur la Vie et les œuvres de Lamarck.

Le deuxième volume de « l'Encyclopédie d'enseignement populaire supérieur » vient de paraître ; il fait suite à *l'Evolution des mondes* de Nergal, et il est intitulé l'*Histoire de la Terre*, par Ch. Sauerwein (1 fr. 50). Y sont exposés, d'une façon claire et précise, l'origine de la Terre, le travail de l'écorce terrestre, les phénomènes actuels, l'histoire des diverses époques géologiques, et, en appendice, quelques principes d'une science nouvelle : l'Océanographie.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

La Répression des outrages aux bonnes mœurs. Loi du 7 avril 1908. (*Journal officiel* du 9 avril 1908.) — Memento.

Le *Journal officiel* du 9 avril a publié la loi suivante, du 7 avril, relative à **la Répression des outrages aux bonnes mœurs** :

Article premier. — Le paragraphe 2 de l'article 1er de la loi du 2 août 1882, modifiée par la loi du 16 mars 1898, est modifié comme suit :

« Pour la vente, la mise en vente ou l'offre, *même non publiques*, l'exposition, l'affichage ou la distribution sur la voie publique ou dans les lieux publics, d'écrits, d'imprimés autres que le livre, d'affiches, dessins, gravures, peintures, emblèmes, objets ou images obscènes ou contraires aux bonnes mœurs. »

Le paragraphe 3 du même article est abrogé.

Art. 2. — L'art. 5 de la loi du 2 août 1882 modifiée par la loi du 16 mars 1898, est complété par les dispositions suivantes :

« Les incapacités électorales édictées par l'article 15, n° 6, du décret du 2 février 1852, ne résulteront plus d'une condamnation pour un des

délits ci-dessus, spécifiés, qu'autant que la peine prononcée sera supérieure à six jours d'emprisonnement.

« La durée de l'incapacité sera réduite à une période de cinq ans à compter du jour où la condamnation sera devenue définitive.

« Les incapacités électorales résultant de condamnations antérieures à la présente loi pour outrages aux bonnes mœurs ne subsisteront que dans les limites et les conditions fixées dans le paragraphe précédent. »

La réforme consiste uniquement dans l'adjonction des mots « *même non publiques* se rapportant à « la vente, la mise en vente ou l'offre », qui, précédemment, n'étaient punies, lorsqu'elles n'étaient pas publiques, que dans le cas où elles étaient faites à un mineur.

Ainsi les vieillards encombrants, que tourmente tardivement la manie de la pudeur, viennent encore d'arracher au Parlement une loi restrictive de la liberté, et qui pourra donner lieu à bien des abus.

Jamais ne fut plus vraie la réflexion de La Rochefoucauld : « Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples. »

Qu'on interdise la mise en vente *publique* d'œuvres pouvant être considérées comme obscènes ou contraires aux bonnes mœurs, c'est parfaitement juste, puisque cette mise en vente publique peut imposer à un passant la vue d'imprimés ou d'images qu'il ne voulait pas voir.

Dans ce cas, il y a le témoin involontaire, atteint par l'outrage, témoin involontaire qui est la condition nécessaire de l'outrage aux bonnes mœurs ; car raisonnablement on ne peut prétendre que soit « outragé » celui qui voit ce qu'en parfaite connaissance de cause il a voulu voir.

Ces vieillards immodérés avaient même demandé que la détention d'œuvres obscènes fût déclarée un délit. Le Parlement a refusé de les suivre aussi loin dans cette voie où les fait tituber l'idée fixe de l'obscénité ; mais il a eu tort de leur faire cette dernière concession.

Cette loi est en complète contradiction avec les principes généraux de notre droit pénal. Celui-ci ne punit que les actes portant directement atteinte aux particuliers ou à l'ordre public.

Il ne contient pas, comme certaines législations étrangères ayant conservé des prohibitions et sanctions d'origine religieuse, des pénalités visant la vie privée des citoyens et devant imposer à cette vie privée le respect d'une moralité quelconque.

D'après la loi pénale française, chacun a le droit, chez soi, de dire, lire, regarder et faire ce qu'il veut ; pourvu que cela ne gêne pas le voisin, et, bien entendu, qu'il n'y ait pas d'infraction aux lois protégeant les mineurs. Bref, chacun est libre de cultiver les goûts, les distractions et même les vices qui lui plaisent, dès l'instant que

cette culture ne porte pas atteinte à l'ordre public ou aux droits des particuliers.

Que fait la nouvelle loi de ce principe, expression d'une émancipation complète des tyrannies religieuses, affirmation de la liberté intangible de l'individu devenu souverain maître de sa pensée, de ses instincts, de ses goûts et de sa conduite ?

Cette loi, qui assimile tous les citoyens à des collégiens dont il faut surveiller les distractions, n'a pas osé englober le livre dans son interdiction. Heureusement, car, au lendemain de sa promulgation, le parquet eût dû traîner devant les juges correctionnels les libraires coupables de mettre en vente Rabelais, M. Régnier, La Fontaine, Diderot, etc... Mais elle prohibe la vente, la mise en vente ou l'offre *même non publiques* de « dessins, gravures, peintures, emblèmes, objets ou images obscènes ou contraires aux bonnes mœurs ». Ainsi l'honnête commerçant qui possède dans son magasin des tableaux, gravures, ou objets anciens, intéressant les amateurs soit par leur valeur artistique, soit par leur intérêt documentaire, mais pouvant choquer la chasteté sénile des pudibonds nationaux, doit cacher ces œuvres dans le fond de ses caves, refuser de les laisser voir et de les vendre, sous peine d'être puni de peines infamantes ! Et voilà comment on comprend la liberté en l'an de grâce 1908, après trente-huit ans de République !

Cette démangeaison de pudibonderie, par une sorte de phénomène à rebours, tourmente les chastes vieillards à l'approche du printemps. C'est l'éternelle histoire du cul-de-jatte hurlant de rage après les bicyclistes. Aussi, en même temps qu'était promulguée cette loi, que l'on croirait élaborée dans une congrégation d'index, le parquet, poussé par les mêmes vieillards, parfois fatigués mais jamais rassasiés, faisait dresser des procès-verbaux dans des établissements où était commis le péché de laisser paraître en scène une jolie fille peu vêtue.

Mais où était le mal, puisque, généralement, la femme était jolie et bien faite ?

Est-ce que les spectateurs pourraient se plaindre en invoquant leur pudeur outragée ? Tous connaissaient d'avance le spectacle pour lequel ils prenaient leur place ; et, au contraire, ils se seraient plaints s'ils n'avaient pas vu ce qu'ils espéraient voir. La preuve, c'est qu'un des établissements du Boulevard, prévenu de la visite de la police, ayant fait revêtir un maillot à la femme qui représentait « le nu », des protestations s'élevèrent contre cette addition inattendue. Quelques-uns réclamaient même qu'on leur remboursât le prix de leurs places. Ils n'avaient pas vu ce qu'ils comptaient voir ; ils avaient été trompés. On leur avait promis un verre de vin pur, et on leur ser-

vait un verre d'abondance, comme aux collégiens. Ils avaient parfaitement raison.

Quelques nobles et pieuses dames s'acharnent sur ce sujet et partent en croisade pour l'application rigoureuse de la feuille de vigne laïque et obligatoire. Elles ont déjà fait campagne contre le divorce et l'union libre. De quoi ont-elles à se plaindre ?

Personne ne les oblige à fréquenter les salles de spectacle où il plaît à de jolies femmes d'exhiber la pureté de leurs formes, la splendeur de leur chair, et où il plaît à des spectateurs de les admirer, ne serait-ce que pour oublier un instant toutes les laideurs qui chaque jour blessent la sensibilité de chacun ; de même que personne ne les oblige à user du divorce ou à pratiquer l'union libre.

« Je suis indignée, écrivait l'une d'elles, quand je songe que mon fils, trop grand garçon pour que je ne le laisse pas libre de sortir seul, peut assister à de pareils spectacles ! » — Faites-le conduire aux sermons du Carême par son père ; personne ne vous en empêche ; mais laissez tranquilles ceux qui préfèrent d'autres divertissements. Et puis, pour une somme équivalente au prix d'un fauteuil d'orchestre, ce cher fils peut pénétrer dans une des innombrables maisons quasi-officielles où il aura le loisir de contempler, dans un décor spécial, des femmes n'ayant d'autre costume qu'une paire de bas ; et, en plus du droit de voir, il aura le droit de toucher. Si vous voulez de plus amples renseignements, demandez-les à votre mari.

Décidément, pour répondre aux excès de cette trop fameuse « Ligue contre la licence des rues », il serait nécessaire de fonder une « Ligue contre la licence des prudes ».

Memento. — M. J. Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier, vient de publier une étude remarquable *La Responsabilité des criminels* (Paris, les Editions nouvelles, 49, rue Gay-Lussac, 1 vol. 3 fr. 50). Dans ce volume, l'éminent professeur passe en revue les différentes questions soulevées autour de la responsabilité « des accusés » ; car, comme il l'indique avec raison, le mot « criminels » ne peut s'appliquer à des malades irresponsables. L'ouvrage est construit sur un plan très complet et remarquable de clarté. Ceux qu'intéressent ces questions y trouveront un exposé de toutes les doctrines en la matière, et une critique judiciaire des projets de loi actuellement soumis au parlement. — *La Fantaisie au Palais*, par René Lafon (Paris, Schleicher frères, 61, rue des Saints-Pères. 1 vol. 3 fr. 50). Ce sont des notes très spirituelles, prises sur la vie quotidienne du Palais. L'auteur, avocat à la Cour d'appel, montre qu'à ses qualités de jurisconsulte s'ajoute, le plus heureusement du monde, un don d'observation d'une grande finesse, et qu'il sait conter de façon charmante.

JOSÉ THÉRY.

QUESTIONS COLONIALES

Georges François : *Le Guide des carrières coloniales*, Paris, Larose. — Georges François : *Le Budget local des colonies*, Paris, Larose. — Charles Géniaux : *Comment on devient colon*, Paris, Fasquelle. — Dr Rouire : *La Rivalité anglo-russe au XIXe siècle en Asie*, Paris, Armand Colin. — Emile Driault : *La Question d'Extrême-Orient*, Paris, Félix Alcan. — Louis Aubert : *Américains et Japonais*, Paris, Armand Colin. — E. Tonnelat : *L'Expansion allemande hors d'Europe*, Paris, Armand Colin. — Georges Bourdon : *Les Journées de Casablanca*, Paris, René Laffitte. — Memento.

Connaissez-vous une plus belle expression que celle-ci : « Embrasbrasser une carrière ! » Elle est jolie et si près du fait ! Elle représente un exquis euphémisme et est empreinte d'une savoureuse ironie. Elle traduit par une heureuse image toute la spontanéité, toute la tendresse de la chose.

« Embrasser une carrière ! » Tout de suite, on imagine le petit jeune homme qui, bambin, crevait l'œil à sa petite sœur avec un sabre de bois, entrant glorieux à Saint-Cyr. C'est la *vocation !* la fillette hystérique, dégoûtée par des parents brutaux ou pervertie par un quelconque confesseur, qui prend le voile *ardemment*. La famille intéressée et complice approuve, les amis admirent, et Jésus-Christ a une nouvelle épouse. La vocation ! O l'admirable balançoire et quelle belle occasion pour les hypocrites patentés de donner un démenti officiel au déterminisme ! Comme si dans la vie on était jamais libre de choisir quoi que ce soit ! Je sais le mot brutal et drôle — mais rien de plus ! — de M. Clemenceau : « On n'est pas forcé d'être fonctionnaire ! » Erreur : Je me souviens, jadis, au cours d'une discussion ayant pour objet la dernière grève, un brave garçon de mes amis m'affirma, avant la lettre de l'illustre Premier : « On n'est pas forcé d'être mineur ! » Quelques jours plus tard, je me rendais par hasard dans le nord de la France. Je traversai la région des mines, Anzin, Lens, Liévin. Je vis ce sol désertique infiniment noir et désolé. J'eus immédiatement l'impression que les *gueules noires* n'avaient ni le droit ni la faculté d'élire un autre sort. A peine adolescent, le mâle est guetté par la loi de la mine, happé dans ses trous béants. Que voulez-vous qu'il fasse ? Le charbon est partout, dans le sol, sur le sol et dans l'air. Il commande, il est roi, il faut obéir. « On n'est pas forcé d'être mineur ! » Cela a l'air d'une plaisanterie, cela a la puissance irrésistible du mauvais argument qui séduit toujours et convainc. Mais cela fait penser aussi au fameux mot prêté à Marie-Antoinette : « Qu'ils mangent de la brioche ! » Cela appelle parfois du sang.

M. Georges François, convaincu, lui, qu'on embrasse quelquefois une carrière, nous donne **le Guide des carrières coloniales** : « Au moment où les carrières administratives deviennent en France de plus en plus encombrées, il nous a paru utile, dit-il, d'in-

diquer aux jeunes gens en quête d'un emploi quels débouchés variés nos colonies offrent à ce point de vue. » M. François a raison. Son livre, fort bien compris, répond en effet, à une utilité. Il en est si peu dans ce cas qu'on l'en peut bien louer sans réserve. A noter, en passant, que voilà bien l'excuse majeure à notre époque de la politique coloniale. La propagande de Chamberlain en Angleterre se faisait, il y a quelques années, aux cris répétés : « Des marchés, de nouveaux marchés ! » Cela, c'était le point de vue d'un peuple de marchands industrieux et avides d'échanges. Nous, nous disons : « Des places, de nouvelles places ! » cela répond à merveille à la préoccupation qui étreint le cerveau de tout bipède plus ou moins majeur, savoir : « gagner sa vie ! » Vivre n'est rien, c'est un détail. Il faut d'abord gagner sa vie. « C'est la morale nouvelle, ma demoiselle ! » ainsi que chantonnerait notre vieil ami Maurice Boissard, qui s'est aperçu depuis longtemps que toute philosophie était incluse dans les refrains de café-concert.

Donc, jeunes gens vigoureux et diplômés, riches d'illusions, adorés de leurs familles qui ont la grande hâte d'en être à jamais débarrassées, jeunes gens libres et heureux, avant d'embrasser, lisez le guide que vous dédie M. Georges François. Vous trouverez là maint bon conseil. Vous apprendrez les règles générales s'appliquant à toutes les carrières indo-chinoises et autres, les colonies dans lesquelles servent les fonctionnaires de tel ordre, les conditions d'admission, des tableaux indiquant la hiérarchie, la solde, la classe à bord des paquebots, le poids des bagages (un gouverneur a droit à 3000 kilogs, un commis à 250), les règles d'avancement de la retraite, des congés, etc., aussi, des renseignements détaillés sur l'Ecole coloniale et l'Ecole supérieure d'agriculture coloniale. En somme, ce livre est parfait, bien écrit, précis et nettement composé. Il y manque un chapitre que pourrait précéder quelque citation empruntée à Béroalde de Verville et qui s'intitulerait : « Du meilleur moyen de parvenir dans les carrières coloniales. » Dans ce chapitre seraient exposés après les règles de l'avancement, les principes essentiels par l'observance desquels l'avancement s'obtient : indépendance du caractère, travail désintéressé, esprit de sacrifice, haine des recommandations, etc., etc. Sans doute ce chapitre figurera dans la seconde édition du guide de M. François. A moins, peut-être, que d'ici là les « *jeunes gens* » ne s'indignent et ne proclament :

« L'arrivisme ! Assez ! Ne nous rebattez pas les oreilles avec cela. L'arrivisme ! nous le connaissons ; nous l'avons sucé au sein maternel, nous en savons toutes les ficelles. Nous n'ignorons point comment on arrive. Donnez-nous plutôt le secret du départ ! » Et, comme me disait l'autre jour un brave fonctionnaire : — « L'avancement scandaleux, c'est toujours l'avancement des autres ! »

§

En même temps que son guide, M. Georges François vient de publier une nouvelle édition augmentée et mise au courant de la législation de sa remarquable étude sur **le Budget local des colonies**. Ainsi que le constate M. Lucien Hubert, député, dans son excellente préface : « Si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire financière de nos colonies, nous voyons avec une saisissante netteté qu'elle a constamment oscillé entre deux pôles opposés, la doctrine de l'assimilation et celle de l'autonomie. Dès le début, nous les voyons formulées l'une et l'autre avec une égale rigueur. L'assimilation qui tend à faire de nos colonies des prolongements du territoire métropolitain, sans personnalité propre dans la vaste et homogène unité de l'Etat, leur refuse un budget indépendant, incarnant leur existence distincte et leur individualité financière. Sous l'ancien régime, cette conception prévalait d'une manière absolue ; et comme les enchaînements logiques séduisent toujours les Français, elle était présentée comme une conséquence logique du protectionnisme jaloux affirmé dans le système du « pacte colonial ». Un mémoire royal du 7 mars 1777 énonce formellement cette étrange théorie : « Les colonies étant destinées à opérer la consommation du superflu du royaume et à accroître la richesse nationale par l'avantage des échanges, tout impôt attaque directement l'effet de cette destination. » La doctrine contraire, celle de l'autonomie, veut faire des colonies des Etats distincts, vivant chacun de sa vie propre, et groupés dans la discipline harmonieuse d'une ample fédération : elle exige avant tout que leur personnalité soit consacrée par l'existence d'un budget particulier à chacune ; cet organisme financier constitue, à proprement parler, « une portion décentralisée du budget de l'Etat ». La théorie de l'autonomie s'affirme dès le commencement de l'époque moderne, au moment de la Révolution, par une excellente formule : « Les colonies ne doivent ni coûter ni profiter aux finances de la nation. » Elle entre définitivement dans la législation avec les célèbres ordonnances de 1825, qui font abandon à nos possessions de tous leurs revenus locaux, à charge de pourvoir aux frais de leur propre administration intérieure. La loi de finances du 13 avril 1900 a consacré définitivement le succès du principe de l'autonomie... » Dans son ouvrage, M. François, s'inspirant de ces principes, a exposé d'abord ce qu'était la colonie et son évolution historique au point de vue financier, puis, comment s'établit et s'exécute le budget local. Il a donné en annexes les deux décrets du 14 janvier 1869 et du 20 novembre 1882, chartes financières de nos colonies. Tous ceux qui veulent sérieusement s'occuper de questions coloniales et abandonner les vaines théories pour les faits précis et vivants feront bien de lire ce livre

dont l'étude approfondie doit précéder, en bonne méthode, l'abord des questions générales, — ces bonnes questions générales derrière lesquelles s'abrite le plus souvent l'ignorance crasse des prophètes compétents.

⁂

Cependant que M. François se préoccupait de préparer les jeunes couches aux douceurs du fonctionnarisme colonial, un littérateur, et non des moindres, — il a obtenu le prix national de littérature du ministère de l'Instruction publique en 1907, — s'avisait de nous apprendre **Comment on devient colon**. Encore une vocation ! Ah ! les colons ! Un de mes amis, le meilleur peut-être, qu'une vocation irrésistible et aussi le désir de ne pas crever de faim ont fait entrer dans la carrière coloniale, m'expliquait un jour que nos colons étaient, pour la plupart, des apprentis fonctionnaires. Ils arrivent, en général, dans une colonie après avoir essayé vainement de se faire une place au soleil dans la métropole. Ils débarquent avec beaucoup d'illusions et peu d'argent, se livrant à des essais variés de commerce, d'industrie ou de culture. Peu après, ruinés, la santé ravagée, ils sollicitent un emploi dans l'administration locale ou bien, s'ils sont tout à fait découragés, leur rapatriement en France comme indigents. Ils sont rapatriés au compte du ministère de l'Intérieur. Mon ami, le fonctionnaire colonial précité, a tenu pendant quelque temps ce service de rapatriement. Il me contait combien était sinistre ce retour d'épaves chargées comme des colis sur les transports et voyageant accompagnés de notices où s'étale dans l'implacable netteté du style administratif le récit ou la lamentable aventure. Oh ! cela ne ressemble en rien aux *conquistadores* de défunt Heredia ! M. Charles Géniaux, qui connaît bien l'Algérie, où il a vécu et la vie des champs en général qu'il mène, — l'heureux auteur ! — pendant la plus grande partie de l'année, n'a pas voulu, nous dit-il, apprendre l'agriculture aux jeunes gens. Il s'est borné simplement à exposer toutes les faces du problème, afin que le Français susceptible de devenir un colon puisse avoir une idée de ce que l'on peut entreprendre dans les généreuses terres de l'Afrique du Nord.

Il nous expose avec précision la vie réelle des fermes coloniales, les qualités morales et physiques que devraient avoir les émigrants. « Si le lecteur est un cultivateur, il prendra connaissance du régime spécial de la propriété et il verra s'il doit acheter, louer ou prendre à métayage un domaine. Les capitalistes sauront que des combinaisons agricoles leur permettent d'obtenir sans aléa des intérêts que leurs capitaux ne leur donneraient jamais en France. » Aux colons en fonctions ou en puissance, M. Géniaux adresse des conseils : « Eh bien ! oui, enrichissez-vous, c'est notre vœu le plus ardent, mais

nous voudrions que vous soyez des hommes généreux et que vous compreniez que la richesse brutalement acquise ne vous donnera jamais la paix. Or, l'argent, sans le bonheur, n'est rien. Le but de mon ouvrage ne serait pas atteint s'il n'apprenait pas aux jeunes gens comment on devient *un bon colon.* » J'aime ces idées généreuses et morales. Les Arabes et les Kabyles auraient évidemment tout profit à les voir appliquer. Espérons que les colons sauront écouter ces préceptes. Ceci dit, je me plais à rendre hommage à la valeur documentaire du livre de M. Géniaux. Il abonde en détails intéressants, en renseignements de toutes sortes. Il est, de plus, fort bien écrit, et, çà et là, l'économiste, se souvenant qu'il est littérateur, introduit dans son exposé technique une brève description, quelques lignes qui donnent de la largeur au sujet et restituent l'atmosphère algérienne. Les savants chapitres de M. Géniaux ne nous feront cependant pas oublier les belles pages de Robert Randau, dont le livre *les Colons* n'a pas eu la fortune qu'il méritait. Je vois mieux le colon que nous a dépeint Randau, violent, brutal, âpre au gain, mais aussi plus près de la terre, que le bon colon de M. Géniaux. N'importe, il m'est agréable de constater que la question coloniale sollicite, de plus en plus, les curiosités littéraires. Voici plus d'un littérateur qui nous prouve que la vision imaginative appliquée au fait, peut réaliser d'intenses expressions. Il est vrai, nous savions cela depuis longtemps. *Les Paysans* de Balzac sont bien plus près de l'éternelle réalité que telle monographie de Le Play. Les savants exposent des principes, purs concepts, les poètes, les romanciers disent la vie. C'est plus sûr. Un dernier mot sur les colons : je dénonçais tout à l'heure leur faillite fréquente et la tentation qui les conduisait aux fonctions administratives. Ce jugement sévère comporte une circonstance atténuante qui gît dans les complications nombreuses dans lesquelles la systématisation centralisatrice a enserré la vie économique aux colonies à l'imitation de la métropole. Règlements douaniers, arrêtés locaux, mesures de police, étreignent là-bas comme ici l'initiative individuelle dès qu'elle veut se développer. Le colon crée-t-il une plantation ? Aussitôt, le législateur métropolitain, qui se souvient toujours du pacte colonial, édicte des mesures conservatoires ou prohibitives contre le produit importé. Le Français, cet animal si vivant, a peur de la vie. Il s'obstine par la loi à violenter les mœurs. Un Rochette le séduit et l'exploite. Puis, soudain, il se cabre, oubliant que la pire spéculation est mère de richesse et que la « petite épargne », si respectable en soi, conduirait vite un pays à la disette d'or, c'est-à-dire à la misère, s'il ne se trouvait de braves aventuriers pour faire rouler ces pièces d'or que les Monnaies de tous les régimes firent rondes à dessein.

§

Le XIXe siècle connut la *Question d'Orient*. Ce fut la grande question de politique générale extérieure, le gros cas diplomatique. L'Egypte, le protectorat religieux français, « l'homme malade », joignez-y l'ouverture éventuelle de la succession d'Autriche et vous aurez cette matière admirable, protéique et flasque à dessein, ressemblant étrangement à la pâte de guimauve accrochée à une barre et que les marchands, dans les foires, tirent, malaxent, pétrissent et allongent sans fin. Les prophètes de diurnales, soixante années durant, ont trouvé là une mine splendide qu'ils ont exploitée. Puis, le public s'est lassé, constatant que la succession d'Autriche ne s'ouvrait jamais, et que l'homme malade ne mourait pas, ou, s'il mourait, était remplacé par un autre malade assez vivace. Or, être malade éternellement, c'est encore une sorte de santé. Il fallut donc inventer autre chose, et le XIXe siècle finissant, le XXe siècle commençant virent le lancement et le placement dans le public d'une nouvelle valeur, la question d'Extrême-Orient. A vrai dire, ce n'est point là une création sensationnelle. En cette manière comme en celle des modes féminines, on fait souvent du neuf avec du vieux. C'est si amusant de prendre le Métro avec une robe Directoire. Cela, c'est tout le progrès humain. Le XIXe siècle s'était beaucoup intéressé à la fameuse lutte de l'éléphant et de la baleine, de la Russie et de l'Angleterre, luttant pour s'assurer l'hégémonie asiatique. M. le docteur Rouire, dans son livre, **La Rivalité anglo-russe au XIXe siècle en Asie**, nous rappelle fort à propos cette lutte à laquelle vient de mettre fin, pour un temps, la dernière convention anglo-russe qui règle la situation respective de l'Angleterre et de la Russie au Tibet, en Afganistan et en Perse. L'auteur nous expose, avec une documentation solide et une excellente méthode, les origines et le développement de cette rivalité et les conséquences précises de l'arrangement qui vient d'intervenir. Mais un nouveau facteur s'est dressé dans la lutte d'influences avec l'apparition brusque sur la scène asiatique, et on peut dire mondiale, du Japon. Les hommes de ma génération ne connaissaient guère que le Japon de Guillaume Depping. Que de livres depuis ce petit-là si modeste et vétuste ! Le Japon a emporté l'intérêt des choses d'Asie vers l'Est. Sa victoire retentissante sur la Russie a modifié, par contre-coup, l'équilibre des nations européennes sur le continent jaune et si l'Angleterre, ainsi que le démontre fort bien le docteur Rouire, a obtenu des avantages marqués sur la Russie, l'épopée de Port-Arthur et de Moukden n'y est point étrangère. M. Edouard Driault qui avait publié, il y a quelques années, un volume intéressant sur la question d'Orient s'attaque aujourd'hui à **la Question d'Extrême-Orient**. Il en a exposé

très clairement les origines, dans une étude approfondie sur la Chine et le Japon anciens. La conquête mandchoue, la guerre de l'opium, la rébellion des Taïpings, la restauration impériale au Japon, constituent autant de chapitres intéressants de l'historique de la question. Parlant du terme Extrême-Orient, M. Driault dit fort justement : « Nous le définirons par la Chine et le Japon qui sont aujourd'hui les représentants de la race jaune, et en étudiant la question d'Extrême-Orient, nous nous proposons d'étudier les relations des blancs et des jaunes. » J'admets volontiers ce point de vue qui conduit à un élargissement désirable du champ historique correspondant aux faits et qui date du jour de l'entrée du Japon dans le *concert*, désormais inexactement dénommé *européen*. D'ailleurs, les relations des blancs et des jaunes ont jusqu'ici surtout affecté la forme des conflits. Après l'installation des puissances en Chine, après la guerre russo-japonaise, voici la lutte économique. A peine remis d'une guerre coûteuse et longue, le Japon lutte pour la prééminence des échanges, et se rencontre sur ce terrain avec les États-Unis. Deux peuples jeunes, égament audacieux, en viennent aux prises. La flotte américaine visite le Japon en amie, le moment n'étant sans doute pas encore venu de le visiter en armada belliqueuse. M. Louis Aubert, dans son livre **Américains et japonais**, a estimé, à bon droit, intéressant ce phénomène de l'émigration japonaise aux Hawaï, en Californie, au Canada, et dans l'Amérique du Sud. Il leur consacre une remarquable étude. « De la guerre russo-japonaise, dit M. Aubert, le Japon sort avec un vif besoin de paix, le goût du commerce et de l'industrie, le désir de s'enrichir. Il travaille en hâte à son équipement économique: refonte des tarifs douaniers, construction de chemins de fer, organisation de compagnies de navigation, de sociétés industrielles, commerciales et de syndicats pour l'exportation. Mais, si cette expansion économique et le mouvement d'émigration qui l'accompagne ont tant d'élan, c'est que le Japon veut tirer une revanche de la déception de Porsmouth : l'armée des émigrants et des commerçants reprend sa tâche nationale là où les soldats trahis par les diplomates l'ont laissée. Et pour les protéger, le cas échéant, on multiplie bataillons et cuirassés. » C'est là, et l'auteur l'a très bien démontré, le côté intéressant de l'émigration japonaise. Selon que la situation est plus ou moins favorable, que les Américains opposent des résistances plus ou moins vives, le Japon ouvre ou ferme la porte aux émigrants. C'est un système admirable d'écluses humaines. Le pays qui dispose d'un tel courant de forces a une situation privilégiée, et il serait injuste de critiquer et de condamner ses tendances belliqueuses. En effet, pour lui, la conquête armée ne résulte pas du caprice de politiciens ou de spéculations financières plus ou moins fictives. Elle vient à l'appui, elle est la sanction d'un besoin. Elle consacre une vitalité

prodigieuse qui s'affirme socialement par une surpopulation toujours croissante. Le même phénomène, encore que beaucoup moins intense, se manifeste actuellement en Allemagne. M. E. Tonnelat s'est efforcé de le mettre en valeur dans son excellent ouvrage, **L'Expansion allemande hors d'Europe**. Point de vue intéressant et que MM. Driault et Aubert ont également signalé dans leurs livres respectifs, la pénétration allemande en Chine, et notamment au Chantoung s'est heurtée à l'émigration japonaise et la récente victoire du Japon n'a pas été sans contrarier ou même ruiner la plupart des espérances allemandes. Mais l'Allemagne ne perd pas courage et M. Tonnelat a heureusement exposé la ténacité avec laquelle cette tard venue dans la politique coloniale a poursuivi sa politique rigoureuse de conquête dans le sud-ouest africain, engloutissant dans cette œuvre plusieurs centaines de millions. Si la France faisait preuve d'une telle ténacité et, surtout, si elle disposait d'un tel surcroît d'humanités, la conquête du Maroc constituerait pour elle une nécessité au même titre que l'occupation de la Corée par le Japon ou l'envahissement des Etats-Unis par les Allemands. Mais tous les actes humains ne répondent pas fatalement à des utilités immédiates. Sans quoi que deviendrait l'esthétique ? M. Georges Bourdon, qui nous conte le récit authentique des **Journées de Casablanca**, semble estimer que nos opérations militaires contre les Chaouïa ont eu ce résultat d'inspirer aux Marocains, tout au moins à ceux de Tanger, un profond respect pour la France. Pour exprimer ce sentiment, M. Bourdon se sert, il est vrai, de la formule anecdotique qui peut prouver peu ou trop, selon l'interprétation. M. Bourdon écrit l'histoire en journaliste, en bon journaliste, plutôt qu'en historien, et cela ferait peu l'affaire de M. Aulard. Mais M. Aulard n'ira jamais au Maroc pas plus, d'ailleurs, qu'il n'a pris la Bastille. M. Bourdon, du moins, a ce mérite d'avoir été témoin et de conter, en un style facile et agréable, ce qu'il a vu, entendu ou deviné sur place. Est-il tout à fait impartial pour le général Drude? Je crains qu'il n'ait eu avec ce brave temporisateur quelques démêlés personnels qui troublent légèrement la sérénité de son souvenir. Quoi qu'il en soit, nous devons à ce sentiment personnel cette assertion que la fameuse opération de Taddert ne fut nullement préméditée, et que ce grand succès, tout à fait involontaire, fut dû au hasard, travaillant sous les espèces d'un épais brouillard. Baste! il doit en être ainsi de bien des victoires, sans parler des défaites, jamais voulues, elles. C'est comme les mots historiques et les reparties spirituelles qu'on prête à un tas de gens qui n'y avaient jamais pensé. Les grands desseins politiques, il est bien rare qu'ils aient été prémédités. L'histoire n'existe que dans le cerveau de M. Delcassé et j'imagine que Richelieu rirait doucement s'il avait pu prévoir les conceptions qui lui prêta cet excellent M. Hanotaux.

MEMENTO. — Le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* de mars dernier, constatant avec satisfaction l'heureuse issue de l'affaire des chemins de fer éthiopiens et la constitution d'une compagnie nouvelle, s'étonne des résistances et des dernières manœuvres de l'ancienne société qui, jusqu'à la fin, a lutté et intrigué, pour défendre sa situation. « On peut en vérité dire d'eux (les administrateurs de l'ancienne société), mais avec moins d'admiration que Napoléon ne le disait des Russes, qu'il est des gens qu'il faut tuer deux fois pour les faire tomber. »

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

F. Warrain : *Les Modalités universelles de la Quantité : L'Espace*, in-8, Fischbacher. — H.-P. Blavatsky : *La Doctrine secrète*, tome II, gr. in-8. Publications théosophiques. — Schwarz : *Le Rapport de l'Homme à Dieu*, in-12, id. — Annie Besant : *H. P. Blavatsky et les Maîtres de la Sagesse*, in-12, id. — Pierre Piobb : *L'Année occultiste et psychique* (1re année), in-16, Daragon. — Dr Victor Arnulphy : *La Santé par la Respiration*, brochure in-8, Bibliothèque universelle Beaudelot. — Dr V. Arnulphy et J.-G. Bourgeat : *Méthode de Culture psychique*, in-18 rel., id. — Dr Hartenberg : *Physionomie et Caractère*, in-8, Alcan. — Alfred-H. Berlay : *L'Analyse raisonnée de l'Astrologie*, p. in-18. Publications astrologiques. — Sédir : *Initiations*, in-12. Bibliothèque universelle Beaudelot. — Abd-oul-Béha : *Les Leçons de Saint-Jean-d'Acre*, in-8. Leroux. — Memento.

On raconte qu'en 1619 Descartes, arrêté par l'hiver à Neubourg, sur le Danube, rêvait, seul dans une petite chambre, à une science plus générale que la géométrie, l'arithmétique et l'algèbre, « à une science de l'ordre et des proportions qui serait la *Mathématique universelle* et lui fournirait peut-être le Secret de la Nature ». Ce rêve a été aussi celui des grands occultistes, comme Wronski, l'adversaire des Lagrange et des Laplace, et c'est sans doute également celui de M. F. Warrain, disciple de l'illustre mathématicien polonais. Dans une sorte de *pangéométrie*, — **les Modalités universelles de la Quantité : l'Espace**, — il a non seulement tenté de synthétiser toutes les géométries, les non-euclidiennes et celles qui se distinguent par le nombre des dimensions, mais il s'est aussi proposé de chercher et de trouver « l'expression des fonctions de la vie dans les fonctions algorithmiques, géométriques et mécaniques », autrement dit, de résoudre le problème vraiment essentiel de la science.

Une des parties les plus intéressantes de son savant travail est celle qui traite des formes régulières dans les *n* dimensions et des lois de leur génération et de leur limitation. Il le termine par des conclusions qui ne manquent pas d'originalité. J'en détache celle-ci, qui corrobore les enseignements de l'occultisme :

« Les Génies planétaires et les Dieux de la Mythologie ne seraient pas de simples représentations symboliques d'idées abstraites, mais de véritables personnes douées d'une existence réelle et plus concrète

que les individualités de notre monde et dont l'essence propre serait un de ces verbes qui devient, par rapport à nous, loi universelle. »

§

Le deuxième volume de **la Doctrine secrète** traite encore, comme le premier, de la Cosmogénèse. Il est divisé en deux parties : dans la première, Mme Blavatsky décrit l'évolution du symbolisme (le symbolisme et les idéographes — le langage des mystères et ses clefs — la divinité cachée, ses symboles et ses glypthes — l'œuf du monde — le Lotus, comme Symbole universel — Théogonie des Dieux créateurs, etc.) et dans la seconde, elle compare la science occulte avec la science moderne (la gravitation est-elle une loi ? — les théories de la rotation dans la science — la théorie solaire. — Pensée ancienne en costume moderne — les forces sont-elles des modes de mouvement ou des intelligences? — Evolution cyclique et Karma. — Dieux, monades et atomes, etc.).

L'énumération de ces quelques titres de chapitres dit mieux qu'une longue glose l'intérêt de ce volume, remarquable surtout par la vaste érudition dont y fait preuve l'auteur. Il est toutefois à regretter que les sujets n'y soient pas toujours traités dans leur ordre logique.

— **Le Rapport de l'Homme à Dieu**, par Schwarz, est un excellent petit opuscule, clairement écrit et bien ordonné, où sont précisément exposés quelques-uns des principaux points de la doctrine secrète, d'après Mme Blavatsky, Mme Besant, Sinnett et Leadbeater. Il y est question de Dieu, de la Trinité, des trois Logos, du Logos de notre système solaire et des sept *logoï* secondaires qui gouvernent les sept chaînes planétaires, de l'évolution de la matière et de la forme et de l'effusion de l'esprit. Trois tableaux synoptiques, fort bien faits, complètent le texte et aident à le comprendre.

— Dans **H.-P. Blavatsky et les Maîtres de la Sagesse**, Mme Annie Besant, présidente actuelle de la Société théosophique, raconte la vie, si mouvementée et si curieuse, et défend la mémoire, encore discutée, de la fondatrice de cette société.

Cet ouvrage contient le récit de nombreux phénomènes d'apport et de matérialisation de lettres envoyées par les Maîtres et d'apparition de ces derniers, en corps astral ou dans leur corps physique, à Mme Blavatsky et aux personnes de son entourage, comme le colonel Olcott, Coulomb, Sinnett et Leadbeater. Il est encore intéressant par la discussion et la réfutation du rapport Hodgson, qui fut plutôt dur pour Mme Blavatsky.

§

L'Année occultiste et psychique, que publie M. P. Piobb, est, — ainsi que l'indique le sous-titre, — l'exposé des observations scientifiques et des travaux publiés en France et à l'étranger dans

les Sciences mystérieuses : astrologie, alchimie, symbolique, ésotérisme, arts divinatoires, prophétique, psychisme, spiritisme, magnétisme. Sous chacune de ces rubriques, il a réuni un certain nombre d'articles et d'extraits d'ouvrages parus l'année dernière, en les accompagnant de notes critiques ou explicatives. Dans certains cas, il s'est contenté de donner une analyse de ces publications.

L'Année occultiste contient, en outre, des travaux inédits du mathématicien occultiste E. C. sur l'astrologie, d'Eudes Picard, élève de Ledos, sur l'interprétation du Tarot, de Mlle Desbarrolles sur la chiromancie et de l'auteur sur divers sujets, notamment sur l'astrologie, dont il fait son étude de prédilection. Elle renferme également le compte-rendu d'expériences d'extériorisation volontaire du corps fluidique faites par M. Henri Christian et d'autres personnes qui ont voulu garder l'incognito.

L'ouvrage de M. Piobb vaut surtout par sa riche documentation. Il en a fait un recueil abondant en faits curieux et en idées souvent hardies et originales.

Il est à souhaiter, pour l'histoire de la pensée occultiste et psychique, — qu'il soit continué tous les ans.

§

Depuis quelques années, on s'est aperçu, en Amérique d'abord et en Europe ensuite, qu'il y avait une science de la respiration. Aujourd'hui, elle est même entrée dans le domaine pratique, mais l'Occidental n'en connaît encore que l'A. B. C.

L'Inde qui, sur ce point comme sur bien d'autres, est notre institutrice, l'appelle la science du souffle. On en observe les règles dans les pratiques de la yoga. Tout bon yoguiste doit pouvoir contrôler sa respiration, comme il contrôle l'usage de ses jambes et de ses bras. Cela n'est pas facile. Il faut s'y préparer par des exercices appropriés qui demandent de longs mois et même des années de pratique régulière.

Le Dr Arnulphy, dans **la Santé par la Respiration** et dans **la Méthode de culture psychique**, écrite en collaboration avec M. Bourgeat, — a tenté de nous initier à cette science. Le premier de ces ouvrages sert, en quelque sorte, d'introduction au second. Il s'adresse à tout le monde. Un chapitre sur la respiration ésotérique le rattache spécialement à la *Méthode de culture psychique*, qui a pour but de développer en soi des pouvoirs merveilleux et cachés, comme la clairvoyance, la psychométrie et la lucidité, et de prolonger sa vie bien au delà des limites ordinaires. Les auteurs convient le lecteur à travailler à sa régénération physique et psychique et à acquérir l'état de superconscience.

§

L'Analyse raisonnée de l'Astrologie de M. Alfred H. Barley forme le 3e manuel d'astrologie. Il se distingue, comme les précédents, par la simplicité et la clarté de l'exposition. Il tend d'ailleurs au même but, raisonner et simplifier l'astrologie pour la rendre accessible au plus grand nombre.

M. Barley a divisé son travail en deux sections : la première constitue le sujet même de l'ouvrage; la deuxième est une suite de chapitres sur diverses questions d'astrologie. Malgré que cette science soit assez abstraite, l'auteur a su la rendre intéressante et provoquer habilement, chez le lecteur, le désir d'en savoir davantage.

§

Le Dr Hartenberg, auteur de **Physionomie et Caractère,** est assez dur pour ses prédécesseurs; il prétend que leurs méthodes sont fausses, vides ou prétentieuses. Au nom de qui ou de quoi les condamne-t-il? Les a-t-il essayées, pratiquées?

Sa méthode n'est pas nouvelle d'ailleurs. Découvrir la personnalité mentale à travers la personnalité physique, tous les physiognomonistes l'ont tenté et fait consciemment ou inconsciemment. Du visible déduire l'invisible, des effets remonter aux causes, c'est aussi la méthode habituelle des chiromanciens et des graphologues.

Il n'y en a qu'une qui procède en sens contraire : c'est la méthode astrologique; mais elle est peu pratiquée, parce qu'elle exige la connaissance parfaite de l'astrologie, qui est très longue à acquérir.

Ce que je viens de dire n'enlève rien à la valeur de l'ouvrage du Dr Hartenberg. Il est certain que nos connaissances physiologiques actuelles, plus étendues, fournissaient à l'auteur des éléments qui manquaient à ses prédécesseurs. Il en a tiré bon parti et bon profit. Il a réuni le plus de signes physiognomoniques possible et en a constitué une sorte de synthèse. Son livre est écrit avec clarté et orné de figures.

§

Je ne crois pas me tromper beaucoup en affirmant que M. Sédir s'est raconté lui-même dans **Initiations**. Il y dit sa vie de chercheur occultiste, ses études et ses expériences, ses doutes et ses découragements, les voies qu'il a suivies puis abandonnées, pour revenir à la religion de son enfance et s'engager désormais dans la voie passive, qui est probablement la plus adéquate à son tempérament.

J'ai expliqué ici-même, à propos d'un de ses précédents ouvrages, quels étaient les dangers de cette voie : je n'y reviendrai pas. A mon avis, il faut en suivre plusieurs, si l'on veut faire progresser normalement son être et le réaliser intégralement. Développer un principe

ou une partie de l'être et négliger les autres, c'est rompre l'équilibre. Et c'est ce qu'il faut éviter à tout prix.

M. Sédir a beaucoup lu et beaucoup retenu. Il écrit une langue agréable et non dépourvue d'une certaine élégance.

§

Abd-Oul-Béha est le fils de Béha-Oullah, le chef actuel du Béhaïsme. Son nom signifie l'esclave de Béha.

C'est à Saint-Jean-d'Acre qu'enseigne Abd-Oul-Béha. Ce sont ses conversations, sténographiées en persan et mises en ordre par Mme Laura Clifford Barney, qui forment la matière du présent livre et auxquelles on a donné le titre de : **les Leçons de Saint-Jean-d'Acre**. M. Hippolyte Dreyfus les a traduites du persan en français.

Ces *Leçons* présentent beaucoup de points communs avec la tradition occulte. Mais contrairement à la plupart des occultistes et des spirites, Abd-Oul-Béha ne croit pas à la réincarnation. Les raisons qu'il donne sont loin d'être dénuées de valeur.

Le fils de Béha est certainement un esprit subtil et profond. Plusieurs de ses leçons sont vraiment remarquables, notamment celles où il parle des pouvoirs et de la condition des manifestations de Dieu et de l'évolution de l'homme. Elles sont écrites dans une langue d'une charmante simplicité qui attire et retient.

§

Memento. — M. Ernest Bosc publie la troisième édition, revue et augmentée, de la *Psychologie devant la science et les savants* (Daragon, éditeur). C'est un recueil copieux de faits hypnoptiques, somnambuliques, magnétiques, psychiques, spirites et magiques accompagnés de réflexions de l'auteur.

— *Eurythmie*, par Emile Sigogne (Bruxelles, éditions de la « Belgique artistique et littéraire »). Dans cet ouvrage bien écrit et de pensée indépendante et originale, M. E. Sigogne a exposé ses idées sur la morale, la philosophie et l'art et formulé sa conception d'une synthèse évolutive.

— Nouvelles Revues : *L'Etoile d'Orient, revue des hautes études psychiques*, organe officiel du Centre ésotérique oriental de France (Directeur : Prof. Ch. Barlet. — Bureaux : 122, avenue Victor-Hugo). Cette revue contient des articles du directeur sur l'astrologie et des études du comte A. de Sarak.

— *Les Annales théosophiques* (Rédaction : 1, rue Marguerin, 14). C'est un recueil trimestriel de conférences et de travaux originaux. Le 1er numéro renferme trois importantes conférences : l'une d'Hippolyte Dreyfus sur le *Béhaïsme*, une autre d'Ed. Dace sur *l'Hermétisme occidental* et la troisième du colonel X... sur le *Nombre dans l'Univers manifesté*. Celle-ci est remarquable à divers titres, sauf sur l'idée d'*infini*, que l'auteur ne conçoit pas. En essayant de la faire dériver de l'*indéfini*, on

n'aboutit à rien. Tandis que celui-ci est en perpétuel *devenir*, l'infini *est* toujours semblable à lui-même. Il est, a été et sera.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue : un portrait d'A. Dumas fils ; une anecdote touchant son ami, le docteur Favre. — *La Revue de Paris :* comment la neurasthénie fit, en 1822, d'une grande dame, un mémorialiste de bon style. — *Théâtre et Littérature :* vers d'un poète de vingt ans, décédé, que présente au public M. Ed. Haraucourt. — *L'Occident :* M. A. Mithouard, sur l'architecture vénitienne. — *Les livres nouveaux :* opinions rares sur Etienne Dolet, Voltaire, Michelet et Victor Hugo ; Renan annoté par M. Brunetière. — Memento.

Mme Bessonnet-Favre, la fille du docteur Favre, publie dans **la Revue** (1er avril) quelques lettres inédites d'Alexandre Dumas fils au fameux observateur qu'était ce médecin. Celui-ci connut la célébrité, à Paris, « tant par ses diagnostics infaillibles que par ses très originales observations de types », écrit sa fille. Il n'est point de bon médecin qui n'ait le sens de l'observation développé. Le docteur Favre possédait cette faculté à un point suprême. Il conquit une influence décisive sur le dramaturge dont il dit, la première fois qu'il le rencontra, chez George Sand : « Il ressemble à un capitaine de dragons qui aurait des peines de cœur. » Ce mot date de 1866. Il a terriblement vieilli, s'il eut jamais de quoi satisfaire un amateur de traits concis, justes et fins. Le docteur disait, en manière de madrigal, à Mme A. Dumas fils, pour éluder l'obligation de la renseigner sur elle-même : « Je n'observe que les gens dont je me défie. » Cela est évidemment de meilleure qualité et valait d'être conservé. Meilleur, et de beaucoup, ce portrait, qui est de Mme Bessonnet-Favre :

Dumas n'était point un être simple. Le front vaste et les maxillaires puissants accusaient des appétits de toutes sortes : appétits du cerveau et appétits des sens, que les forces nerveuses étaient impuissantes à satisfaire ou à compenser ; de là, des lassitudes intellectuelles et physiques, l'impossibilité de s'assouvir et une sorte de découragement vital qui épuisaient l'homme bien plus que le travail. Les lèvres un peu épaisses révélaient une bonté et une sensualité ; le menton fuyant dénotait peu de volonté et l'énergie était intermittente ; cependant, on sentait que des colères subites soulèveraient tout l'organisme, dès que l'on froisserait ses sensitivités ; l'oreille, un peu lourde, ne démentait point la sentimentalité vague du faible et du mélancolique, mais les narines fermées vibraient mal et le nez, assez fin, révélait en l'homme des tristesses hautaines. L'œil bleu s'emplissait de mélancolie et de songe dès que les duretés voulues de la maîtrise ne l'avivaient plus et que l'acuité du regard clair cessait de pénétrer les hommes.

Le tempérament ne répondait pas mieux à l'attitude que l'énergie vitale ne répondait aux appétits intellectuels et organiques. Ce corps d'athlète avait le lymphatisme des complexions blondes et l'anémie nerveuse guettait sans cesse l'homme fort que le spleen rongeait.

A la fois téméraire et timide, Dumas se préservait des attaques d'autrui par des traits d'esprit; son ironie n'était qu'une défense, il en voilait sa taciturnité. Car il avait le caractère taciturne de l'Oriental qui cherche toujours à se reposer, même quand il agit. Il avait les lassitudes et les amertumes des vieilles races sémitiques et son ennui éternel ne l'aurait entraîné qu'à la parfaite inaction si l'instinct qu'il tenait de son père ne l'avait poussé au mouvement. Aussi, se défendait-il contre lui-même: il voulait échapper aux fatalités de son type. Quand il travaillait, il maudissait l'Orient.

Et voici une anecdote qui suit une lettre de Dumas fils invitant le docteur à lui rendre visite à Dieppe :

Le docteur Favre répondit à cet appel et fut à Dieppe. Il y trouva, chez Dumas, la Jeannine inspiratrice des *Idées de Mme Aubray*. Cette Jeannine était une jeune femme charmante, elle avait un fils, un tout jeune enfant que l'on surnommait Paf en raison de ses nombreuses chutes; il tombait à chaque instant et sa mère passait son temps à le ramasser et à le consoler.

« — Puisque vous êtes ici, Favre, dit Dumas, observez donc Jeannine et donnez-lui quelques conseils pour élever son fils. » La jeune femme, inattentive et sceptique, commença de railler la science de l'observateur et parla de sorcellerie. Bref, elle piqua le docteur qui regardait déjà l'enfant.

« — Prenez garde, dit-il, la vie n'est pas aussi simple qu'on le suppose. Cet enfant pourra grandir, mais non sans difficulté, et il peut être victime d'une erreur fatale.

« — Est-il donc si difficile d'être mère ! » s'écria-t-elle en fondant en larmes.

Dumas, pour faire diversion, proposa une visite au peintre Rousseau et l'on ne parla plus d'observation.

Mais lorsque l'enfant succomba, vers l'âge de seize ans, à une rougeole méconnue par les médecins, la mère éplorée dit à Dumas, en revenant du cimetière : « Il me l'avait prédit, hélas! que ne l'ai-je écouté ! La voilà, l'erreur fatale, et lui ne l'eût pas commise, oh! pourquoi ne l'ai-je point appelé? Il aurait sauvé mon fils! »

§

La Revue de Paris (1er avril) publie les souvenirs de la Duchesse de Dino, préfacés par la comtesse Jean de Castellane, sa petite-fille. Une lettre datée du 12 juillet 1822 révèle comment la vocation d'écrire, chez une grande dame, peut n'être que la conséquence d'une crise de neurasthénie. Voyez si ces lignes ne semblent pas d'aujourd'hui même :

Il y a deux mois qu'un de mes amis, partant pour le Danemark et venant me dire adieu, entra, assez inopinément, dans ma chambre pour surprendre quelques larmes dans mes yeux. Inquiet de me voir de la peine et croyant avoir trouvé, depuis quelque temps, ma disposition plus sombre que de coutume, il voulut me questionner. La confiance qu'il m'inspirait, mais surtout l'émotion qu'il venait de remarquer et qui n'était point encore calmée, me

firent lui ouvrir mon cœur. Il trouva en moi ce que saint Augustin dit quelque part avoir éprouvé : *le mécompte du passé, le tourment du présent, l'épouvante de l'avenir.*

Après quelques consolations que je reçus, ce me semble, assez mal et des exhortations que je repoussai avec une sorte de violence, il finit par me croire plus malade que malheureuse, et peut-être avait-il raison, quoiqu'avec une bonne poitrine et un sang très pur on ne puisse, je crois, arriver à de la souffrance que par du chagrin. Il me demanda si j'avais un médecin. — Oui. — Et que vous ordonne-t-il ? — De la distraction. — Eh bien ! allez dans le monde ! — J'en suis excédée. — Le spectacle, les promenades ? — Me fatiguent. — Les paysages ? — M'éloignent de ce que j'aime. — Mêlez-vous des affaires du temps ! — Mon intrigue maintenant ne pourrait être qu'une conspiration, et où trouver dans ce pays-ci des conspirateurs ? — Essayez de la coquetterie ! — Je l'ai épuisée. — De la dévotion ? — Je l'ai traversée. — Eh bien ! écrivez. — Ecrire, et quoi ? — Vos mémoires. — Quelle folie ! — Non, vous avez beaucoup vu le monde, vous avez vu beaucoup de choses, toute votre vie a été singulière, votre caractère est bizarre, rien en vous ni autour de vous ne ressemble à ce que je rencontre. Les douleurs passées ne sont pas d'une société importune ; c'est la déplaisance du présent, c'est l'inquiétude de l'avenir qui vous tuent; eh bien ! c'est de cette impatience, de cet effroi qu'il faut vous distraire ; ne vivez que dans vos souvenirs et vous y parviendrez. »

Je me promis de réfléchir à ce conseil, et je me suis peu à peu familiarisée avec cette pensée, d'abord assez effrayante de devenir une sorte d'auteur. Tous les inconvénients de cette entreprise, par mille raisons au-dessus de mes forces, se sont présentés en foule pour m'en détourner ; et puis, cependant, je suis arrivée, non pas à accueillir ce régime déplaisant, mais à me soumettre et à le suivre comme étant nécessaire à ma tête et à mes nerfs, dont l'agitation se trouvera peut-être calmée, pour un certain temps du moins, par ce nouvel emploi d'une surabondante activité !

Hormis que la feue duchesse de Dino a du style et quelque timidité envers le lecteur, combien de poétesses, de couveuses de romans ou d'ouvrages philosophiques, ont écrit moins par besoin d'exprimer quelque chose que parce qu'elles avaient épuisé les autres divertissements. Il est humain, quand on s'est beaucoup ennuyé, de vouloir ennuyer son prochain en masse. Je me hâte de dire que les *Souvenirs* de la duchesse de Dino n'ennuieront personne. Ils surabondent en petits faits délicatement et parfois malicieusement narrés, qui ressemblent aux « potins » actuels.

§

M. Edmond Haraucourt écrit dans **Théâtre et Littérature** (1er avril) un article fort intéressant et batailleur : *Un poète de vingt ans*, à propos de M. Emile Moynier de Villepoix, qui est mort. « Ne plaignez pas trop les poètes qui s'en vont avant l'heure : ceux qui les auraient lus sont partis avant eux », constate M. Edmond Haraucourt.

Voici un poème de M. de Villepoix. On y trouvera un souvenir de Glatigny et de Jules Laforgue, il me semble :

A MARIER

Elles ont de seize à vingt ans,
Des pâleurs de cierge
Et le verbiage caquetant
Des vieilles concierges.

Elles jouent, — et à quatre mains ! —
La valse des roses,
Elles peignent sur parchemin
Des œillets moroses.

Chaque dimanche, on les conduit
Ouïr la musique...
Ces demoiselles ont, — mais oui ! —
Des goûts artistiques.

Il faut de la Religion :
Aussi l'on les mène
Aux sermons de la Passion,
A Saint-Origène.

Elles lisent les feuilletons
Du Journal de Modes —
(Il est auprès de mon coton,
Là, sur la commode —)

On leur permet, — merci Papa ! —
« Le Maître de forges »...
Ça fait que si elles n'ont pas
D'esprit ni de gorge,

Elles ont toute la candeur
Qui sied aux Clorindes,
Et leurs âmes ont des blancheurs
De cygne ou de dinde.

§

Dans l'**Occident** (mars), M. Adrien Mithouard étudie l'architecture à *Venise*. Nous lui sommes redevables d'observations nouvelles sur un sujet inépuisable :

On peut constater par exemple dans la Procession de Gentile Bellini, qui est à l'Académie, que les bâtiments de la place Saint-Marc qui se trouvaient à la place des *Nouvelles Procuraties* allaient rejoindre le pied du Campanile du côté Nord. La place Saint-Marc formait donc autrefois, bien que la basilique ne fût point située dans l'axe, un parallélogramme à peu près régulier. Que fait Scamozzi en construisant les *Nouvelles Procuraties* ? Il supprime le parallélisme, élargit la place d'un côté, recule la façade du monument nouveau en arrière du Campanile : le parallélogramme devient

ce trapèze d'un effet magique qui offre au-devant de Saint-Marc une perspective de théâtre.

Les deux lions en relief qui ressortent si grossièrement devant une perspective puérile des deux côtés de la porte de la *Scuola de San-Marco*, sont d'un mauvais goût! C'est qu'ils entendent bien attirer l'attention. Il faut qu'on les regarde. Cependant ils n'ont point été mis là par un de ces gothiques vénitiens, prompts à la fantaisie. Ils sont de Tullio Lombardo lui-même, oui de l'un de ces Lombardi à qui nous devons des monuments d'un goût si pur.

Voilà qui me livre décidément le secret de l'architecte vénitien. Il tient à m'étonner, il veut que je me pâme. Il me fait une déclaration hardie. Il cherche mon œil. Il y a en lui un peintre qui s'ignore.

Il a, comme pas un autre, le sentiment des valeurs. Il ne prétend point me donner des impressions de sécurité, de majesté, de recueillement. Il se préoccupe seulement de faire ressortir l'un par l'autre le clair et le foncé. Le roman, l'ogive française, l'ogive arabe, le gothique allemand, le gothique italien, l'art de la Renaissance se mélangent sur les palais du Grand-Canal.

Plus loin, M. A. Mithouard remarque :

Comme je m'étonnais de voir la jolie façade du palais Dario se présenter de guingois, déformée comme une broderie mal tendue, on m'expliqua que le palais tombant en ruine, elle avait été démontée, numérotée pierre par pierre et rapportée ensuite devant une construction nouvelle. Singulier état d'esprit : les Vénitiens pensent avoir tout sauvé en préservant une marqueterie. Ils reportent une façade, comme on rentoile un tableau.

Le soin de la façade est bien en effet leur unique affaire. Les palais du Grand-Canal n'offrent d'intérêt que de ce côté-là. A droite, à gauche, en arrière, ils sont mitoyens à d'autres palais ou donnent sur des ruelles étroites. Ils ne peuvent s'éclairer latéralement. Lorsque par hasard on peut en voir un de profil, on s'aperçoit que cette façade constitue un mur indépendant. Ligotée, avilie, étouffée sans consistance, la bâtisse qui est en arrière est sans liaison intime avec elle; elle n'y fait point sentir sa présence et n'y marque point la saillie de ses membres. Dès lors plus de prétextes aux décrochements, aux rondes-bosses et à la sculpture. Rien ne contrarie les placages.

Elle est si merveilleusement située, cette façade, avec ses marbres allumant des incendies dans l'eau! Ses profils n'importent, que l'eau doit mélanger sans fin dans ses reflets. L'eau qui bouge ne veut que des ombres et des lumières, des ors et des rubis. Regardez la Ca d'Oro, maison d'aubépine. Pouvait-on rien imaginer de plus heureux que de la border d'un découpage de pierre qui pendît à l'envers dans le canal comme du point à la rose?

Valeurs opposées, couleurs brillantes, riches dessins, jeu de clartés, c'est l'orgueil unique de ces illustres façades que la patine même du temps les faisant plus belles à mesure qu'elles deviennent plus caduques, harmonise de la même façon que les vieux tableaux de maîtres.

§

Les livres nouveaux.— « Bulletin mensuel de littérature, de critique et de bibliographie », tels sont le titre et le sous-titre d'un mince cahier vert édité par MM. Aubanel frères, à Avignon, éditeurs et imprimeurs du pape et de quelques prélats. Le fascicule de mars contient la louange d'un « ouvrage extrêmement remarquable » : *les Ravages du livre*, dû à la plume de S. G. Mgr. Antoine Lopez Pelaez, qui est évêque de Jaca, en Espagne. La louange est de M. Joel de Lyris. Elle est violente envers ceux qu'il nomme avec élégance « les filous de la vérité ». Ce sont des gens « capables de tout ». Entendez par là les écrivains indépendants qui ne se soucient point d'orthodoxie catholique. D'après M. Joel de Lyris, leurs maîtres ne méritent aucune admiration :

Voilà pourquoi vous les voyez glorifier et statufier *Etienne Dolet*, homme taré, de mauvaises mœurs, écrivain pornographe, et assassin ; — *Voltaire*, qui ne fut qu'un médiocre pamphlétaire, dont l'esprit a été surfait, et qui, comme philosophe, savant, historien et poète, est absolument inférieur ; — *Michelet*, écrivain hystérique, au style boursouflé, et dont les idées, presque toujours fausses, souvent enfantines, touchent parfois au gâtisme. Lorsqu'il dit du poème indou, le *Ramayana* : « Mer de lait ! Que j'y plonge ! » c'est plutôt la douche qu'un bain dans la *mer de lait* qu'il lui aurait fallu en ce moment. — *Victor Hugo* est un *Michelet* en vers. Rien de plus incohérent que le cerveau débile de cet orgueilleux qui, devenu député en 1871, apostrophait ainsi le peuple allemand à la tribune de l'Assemblée Nationale : « Tu m'as délivré de mon empereur ; je te délivrerai du tien ! » Pauvre fou !

De la même publication, j'extrais ces lignes-ci. Elles sont empruntées à un écho relatif au prix de 1.450 fr. que réalisa, aux enchères publiques, l'*Histoire des origines du Christianisme* de Renan, à la vente de la bibliothèque de M. Brunetière :

A quoi tient la valeur à laquelle cet extraordinaire volume a pu atteindre ? C'est qu'il a été annoté par Brunetière et que les notes, si brèves qu'elles soient, sont une critique complète de l'œuvre de Renan. Voici ces notes :

« Achevé de lire le 5 juin 1905, non sans fatigue, à cause : 1° de la longueur de l'ouvrage (qui devrait tenir en trois ou quatre volumes tout au plus) ; 2° de la prolixité du style (qui, si l'on y regarde de près, dépasse tout ce que je connais en ce genre) ; 3° de la monotonie de la méthode (qui dégénère en procédé) ; 4° de l'incohérence de la composition (qui n'a d'unité que celle qu'elle doit à la chronologie) ; et 5° l'affectation de philosophie. »

Sévère, mais juste.

§

Memento. — *Les entretiens idéalistes* (mars) contiennent une fort belle étude de MM. Legrand-Chabrier sur *Deux Ermites littéraires*, lesquels

sont MM. Saint-Pol-Roux et Paul Claudel. — Lire aussi : le comte de Gobineau cabaliste, par M. P. Vuillaud.

La Revue de Paris (1er avril) termine *la Tentation de Saint-Antoine* et commence un roman de M. Pierre Villetard, qui est une œuvre délicieuse d'écriture, de mouvement et de psychologie. — Un article excellent de M. Paul Acker sur *la Comtesse de Ségur, née Rostopchine*.

La Foire aux chimères (avril) publie de nombreux poèmes, dont *la Bande des Pieds Noirs et des Gueules Tordues*, « poème légendaire » de M. Georges-Hector Mai et *la Voix des Eaux* de M. A. Colomer.

La Revue bleue (4 avril) : *Caro et Taine*, par M. L. Bonnefon ; *le Musée et le Passant*, par M. Péladan. — (28 mars). Un essai de M. Camille Mauclair sur *le Caractère et la laideur en Peinture*.

Le Correspondant (25 mars) : M. Etienne Lamy y donne une compilation des Mémoires de la duchesse de Dino dont « la Revue de Paris » commence la publication.

La Revue du Temps présent (25 mars) : M. Maurice Mignon, une étude sur *Carducci ;* des *Croquis tunisiens*, poèmes de M. R. Beaurieux ; des vers de MM. L. Even et M. Lion. — « Une méditation fantaisiste : du jeu », par M. Pierre Chaîne.

La Revue hebdomadaire (28 mars) : *le Vol de l'aigle*, par M. H. Houssaye.

La Grande Revue (25 mars) publie de beaux poèmes de M. Gabriel Trarieux : *Heures marines*.

Les Chimères (1er avril) contiennent des vers de MM. A. Bertrand, Léonce Nastorg, Michel de G., et ces stances baudelairiennes de M. Vincent Muselli, qui annoncent un poète :

« Quand m'éloignant déjà de la Fête qui chante
La mort autour de moi tissera ses réseaux ;
De sa bouche édentée et de sa main tremblante
Quand une âpre vieillesse aura vidé mes os ;

Me souviendrai-je encor des fleurs chaudes et mûres,
De l'odeur des sureaux rôdant au loin dans l'air ;
Et des beaux soirs d'orage où le chœur des luxures
Descend d'un pas royal aux vergers de la chair ! »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les courtisanes de Corinthe (*le Journal* 8 avril). — *Madame Bovary* et son éditeur (*L'Intermédiaire*, 30 mars). — La dernière Incarnation de Dieu (*Le Matin*, 29 mars).

M. Pierre Louys, dans une très curieuse esquisse donnée au **Journal**, nous a décrit les courtisanes de Corinthe, qui étaient de pieuses filles vouées à Aphrodite, comme nous en avons de vouées à la Vierge Marie, les unes et les autres avocates de choix près les puissances célestes. Corinthe renfermait aussi des courtisanes profanes, et en fort grand nombre. Profanes, mais qui avaient conscience,

aussi bien que les autres, d'exercer une vie, non de vice, mais de piété. C'est difficile à comprendre pour des civilisés du christianisme. Il y faut toute l'érudition dissimulée et toute l'adresse de M. Pierre Louys :

Corinthe fut leur cité par excellence. Rien de ce que nous offre le monde actuel ne saurait nous représenter un exemple comparable. C'était la ville des femmes, comme aujourd'hui Dawson est la ville de l'or, et le Creusot la ville de l'acier. L'amour était le fruit du pays. On venait là, de tout l'empire hellène, sans autre but que d'y acheter le plaisir de la chair et de se concilier la déesse qui le dispensait à ses fidèles. Ville de volupté, mais d'abord de pèlerinage, Corinthe offrait au voyageur deux ordres de courtisanes, les laïques et les religieuses, qu'il vaudrait peut-être mieux nommer les séculières et les régulières, car les unes n'étaient pas moins pieuses que les autres, et toutes se croyaient également agréables à leur divinité nue.

Les courtisanes religieuses étaient cloîtrées, au nombre de dix mille, dans l'enceinte d'un temple magnifique, sur lequel nous savons malheureusement peu de chose, d'abord parce qu'il a été incendié par les Romains, et ensuite parce que les moines chrétiens qui nous ont conservé (qui ont surtout détruit) les trésors de la littérature antique, ont mis au feu presque tous les traités célèbres composés par les Grecs sur leurs hétaïres. Aphrodite, pour les moines, était le diable en personne. Depuis les origines jusqu'au seizième siècle, Satan fut représenté, comme Vénus, sous la forme d'une femme nue, portant la tête d'un bouc, son animal sacré. Les cénobites qui recopiaient l'histoire des courtisanes se faisaient donc les historiographes de l'enfer et de ses ministres. Il ne faut pas s'étonner s'il ne s'en est trouvé que deux ou trois pour s'y résoudre.

Néanmoins, nous en savons assez pour nous figurer l'ensemble, sinon les détails, de ce colossal monastère amoureux. Les dix mille femmes qui couchaient là étaient des ex-voto vivants donnés par les fidèles en reconnaissance d'une grâce accordée. Une fille esclave coûtait cher surtout quand on la choisissait digne d'être offerte à la déesse de la beauté ; il la fallait âgée de 12 à 15 ans, parfaitement belle de corps aussi bien que de visage. De pareils ex-voto n'étaient pas à la portée de toutes les bourses ; et pourtant on voyait des citoyens promettre deux ou trois ou parfois dix hiérodules au temple en échange d'une faveur céleste. Un athlète ambitieux, Xénophon de Corinthe, promit un jour à l'Aphrodite de lui offrir cent courtisanes s'il était vainqueur à la course et à la lutte des cinq arts gymnastiques. Aphrodite l'entendit, il n'en douta pas, puisqu'il eut partout la victoire, et il paya sa joie de toute sa fortune.

Ces filles n'étaient pas précisément des prêtresses, puisqu'elles ne sacrifiaient pas d'autres victimes qu'elles-mêmes ; et de tels sacrifices n'ensanglantaient qu'une fois l'autel de leur couche ; mais leur fonction était sacrée.

On attribuait à leur intercession l'influence la plus directe sur la déesse maîtresse des dieux et des hommes, et par conséquent sur les destinées. Les Grecs ne croyaient pas que les Olympiens fussent doués d'omniscience et d'ubiquité. Quand ils priaient, ils n'étaient jamais sûrs d'être entendus ; ils n'auraient pas dit à l'Aphrodite : « Souvenez-vous qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre

assistance et demandé votre intercession, ait été abandonné. » Mais ils ne pouvaient croire que la déesse n'eût pas les yeux fixés sur le sanctuaire où la piété de la Grèce lui offrait dix mille esclaves, soumises à sa loi aimante et vouées en foule à sa statue. Aussi, quand une cité hellène devait implorer le secours du ciel pour subsister dans sa richesse ou dans son indépendance, elle chargeait de ses prières publiques toutes les hiérodules de Corinthe, qui demandaient en son nom ou le succès de la conquête ou le salut de la patrie.

A-t-on quelque idée de la manière dont les courtisanes de Corinthe cédèrent devant le christianisme, lentement brusquement ? Que l'histoire de ce magnifique sanctuaire serait une belle histoire ! Et il n'y a peut-être que M. Pierre Louys qui ait pour cela assez de savoir, assez de talent et assez de tact.

§

On n'a jamais bien su dans quelles conditions fut éditée *Madame Bovary*. J'ai lu quelque part que cela avait coûté de l'argent à Flaubert, qu'il avait dû payer pour faire éditer ce livre et que les rentrées n'ayant pas couvert les frais il l'avait cédé à Calmann Lévy pour presque rien. Une lettre de Poulet-Malassis, que publie **L'Intermédiaire**, donne une version analogue, peut-être encore plus triste, car elle témoigne d'une exploitation intense, à cette époque, de l'auteur par l'éditeur. Voici cette lettre :

23 octobre 1857.

Monsieur,

Babou me transmet ce matin la lettre que vous lui avez écrite relativement à votre traduction des nouvelles de Cervantès.

Je crois, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur relativement à la manière de traiter de MM. Lévy. MM. Lévy achètent 400 fr. des exploitations de 4 ans d'un livre. C'est ainsi qu'ils ont acheté les nouvelles de Jules de la Madelène, Mme Bovary de Flaubert, etc., etc. Ces faits sont à ma connaissance. Pour prendre un exemple dans les traductions ils ont acheté à Baudelaire : 400 fr. le tirage à 6000 des Poe. Nous n'opérons pas ainsi. Nous achetons 200 fr. des tirages de 1200 des livres qu'on veut bien nous proposer, s'ils nous conviennent. Si le livre a du succès tant mieux pour l'écrivain qui se trouve bénéficier de 200 fr. à chaque nouveau tirage de 1200. Si M. Flaubert, dont le livre est à sa 3e édition, se fût adressé à nous de préférence à MM. Lévy, son livre lui aurait déjà produit un millier de francs ; dans l'espace des 4 années que MM. Lévy exploiteront pour 400 fr., il aurait pu lui rapporter chez nous 2 à 3000 fr.

Si la chose vous agrée, Monsieur, je vous achèterai un tirage de 1200 des nouvelles de Cervantès, payable 200 fr., en un billet à ordre à 3 mois du jour de la *remise du manuscrit*.

Je m'engagerai à l'imprimer dans l'espace de 4 mois à partir du jour de remise du mss.

Je vous demanderai 2 ans pour l'écoulement de mon édition (2 ans à partir du jour de la mise en vente).

Au bout de ces deux années, vous rentrez en propriété de votre livre, mais vous ne pouvez le donner à un autre libraire que sur notre refus *d'en faire une 2e édition aux conditions de notre traité ;* c'est-à-dire 200 fr. pour un tirage de 1200.

Je vous donnerai 20 ex. compris dans le tirage de 1200. Je ferai sur votre liste le service de la presse.

Il va sans dire que si le tirage était épuisé avant ces deux années je m'empresserais de renouveler le traité. Mon intérêt vous le garantit assez.

Telle est, Monsieur, notre manière de traiter à peu près invariable. Ainsi ai-je fait avec MM. Maucler, Babou, Asselineau, Baudelaire, etc. Je tiens beaucoup à ces conditions, qui sauvegardent de part et d'autre l'honnêteté et la liberté.

Je suis, Monsieur, en attendant votre détermination.

Votre bien dévoué

A.-P. MALASSIS.

§

M. Remy de Gourmont nous apprend, dans **le Matin**, que Jésus, qui s'était incarné, comme on le sait, en Guillaume Monod, a élu, en 1899, un autre habitacle. Cet enfant-dieu, qui a donc aujourd'hui neuf ans, aurait un nom de famille aux initiales de W.-Sp. D'origine suisse, il résiderait en Allemagne. Il ne sait pas qu'il est Dieu. On attend, pour lui en faire la révélation, une heure propice dont les monodistes seront juges. M. de Gourmont prend texte de cette pieuse anecdote pour donner à ce petit Jésus quelques conseils :

Pauvre petit Bouddha d'Europe, prends garde à tes adorateurs, qui seront aussi tes tyrans ! Sans doute, il est très beau d'être Dieu, mais il est aussi très beau d'être un homme. Si encore cela conférait l'immortalité ? Mais non, les dieux meurent comme les hommes, et quelquefois plus douloureusement. Souviens-toi de ta première agonie.

Voudrais-tu sauver l'humanité ? C'est aléatoire. Tu n'as pas très bien réussi jusqu'ici, et tu n'inspires plus une confiance unanime.

Beaucoup d'hommes compétents pensent que ce que l'humanité a de mieux à faire dorénavant, c'est de se sauver elle-même, de se purger des guerres, des crimes, des maladies. C'est très difficile et cela sera très long, mais elle a confiance en elle-même.

Veux-tu un bon conseil, mon cher petit Jésus ? Eh bien, remonte au ciel. Là, au moins, on te laissera tranquille.

Ce n'est plus la Grèce, c'est la Suisse, qui donne des dieux au monde. Heureux pays !

R. DE BURY.

MUSIQUE

OPÉRA : *Namouna*, ballet d'Edouard Lalo.— CONCERTS SECHIARI.

Sans doute, il est trop tard pour parler encore d'elle, de cette **Namouna** qu'au bout de vingt-six ans notre Opéra vient de ressusciter.

Pourquoi la laissa-t-on dormir aussi longtemps? En quel honneur la reprend-on? Mystères. Cette œuvre offre un spécimen accompli de guigne. Jadis elle arrivait trop tôt; elle revient après vendanges faites. On est assurément un peu ébouriffé en découvrant là aujourd'hui ce que, il y a juste un quart de siècle, on qualifiait chez nous de « wagnérien ». Pourtant, on aurait tort de prendre le reproche à la lettre. A cette époque, au théâtre on baptisait ainsi tout ce qui n'était pas « consacré » par le répertoire, — et la critique alors ne comprenait guère autre chose, — ou, parmi le nouveau, tout ce qui différait du genre traditionnel — et ce genre était défendu *unguibus et rostro* par un tas de gens nullement désintéressés. Pour se rendre compte à quel point il s'agissait ici surtout d'une affaire de boutique, il faut se souvenir d'un mot profond de M. Pedro Gailhard, qui oncques cependant ne s'en montra prodigue, au moment où il fut question de monter *Lohengrin*. « Quand on aura joué du Wagner à l'Opéra, opinait-il, le public ne voudra plus autre chose. » Cette perspicacité, au fond, ne lui était rien moins que particulière, et bien avant l'aveu dépouillé d'artifice, de puissants et relationnés éditeurs, des librettistes heureux de vivre, de vénérables « Maîtres » ou des « compositeurs distingués », fournisseurs attitrés de la camelote en vigueur, pressentaient vaguement quel danger pouvait menacer leur commerce prospère ou détourner de son cours endigué le Pactole aux tantièmes. Ce danger, en réalité, c'était *la musique* elle-même intronisée dans un endroit où on la conservait jalousement réduite à sa plus falote expression. Avec Wagner, en effet, la symphonie allait envahir l'art lyrique, introduire au théâtre un intérêt purement musical propre à transformer peu à peu le spectateur en auditeur capable d'attention et de comparaison, à insensiblement éduquer sa sensibilité distraite ; apte enfin, outre à spolier le *bel canto* de son admiration exclusive, à changer par surcroît ses goûts si agréablement rémunérateurs. Et il est remarquable que, dès auparavant, inconsciemment peut-être et mue par un secret instinct, l'intrigante cabale s'évertua d'écarter de la scène les artistes que leur génie ou le sérieux de leur talent avaient induits en des productions symphoniques, et les accablait rageusement, sans distinction de tendances, du sobriquet de « wagnérien ». Saint-Saëns n'y échappa pas plus que Lalo et César Franck. L'épithète signifiait tout bonnement « musicien », et c'est évidemment un titre que, même à l'heure actuelle, on ne peut discuter à l'auteur de cette un tantinet fanée *Namouna*. C'est cette qualité qui lui valut son insuccès jadis, et c'est par elle que son œuvre s'impose encore au moins à notre estime. Pour juger équitablement Edouard Lalo, on ne doit pas oublier que, né en 1823, il fut de douze ans l'aîné de Saint-Saëns (1835). L'observation surprend peut-être même un peu de prime abord, car, en dépit de sa

date ostensible, la musique de Lalo apparaît assez nettement aujourd'hui plus moderne qu'une bonne portion de celle de son illustre cadet et rival. Son art accuse un romantisme infus qui le préserve à priori de la tare néo-classique. On y découvre une certaine originalité fréquemment savoureuse, et une fraîcheur qui ne laisse pas d'étonner chez un compositeur peu fécond et de productivité tardive. Autant que l'inspiration, l'écriture et le style démontrent que Lalo fut mieux qu'un praticien expert en son métier. Son verre évidemment n'était pas grand ni bien profond, mais il buvait à son verre. Seulement, grâce aux modestes dimensions du récipient, il semble n'y avoir su puiser jamais la force ni l'ivresse. Cet art, aussi manifestement spontané que sincère, se dénonce avant tout sobre, discret, sinon mièvre, correct jusqu'en son brio. Il demeure élégant jusque dans le fracas du pittoresque et, si quelque sentimentalité l'incite ailleurs à forcer son talent, — comme avec l'ouverture du *Roi d'Ys*, — il déraille dans le pathos ampoulé au lieu d'atteindre à la fois la puissance et la vérité d'expression. Aussi le meilleur de l'œuvre de Lalo ne nous procure-t-il plus qu'un plaisir intellectuel éphémère et menu éprouvé de sang-froid, et qui va s'amoindrissant tous les jours, à mesure que le temps souligne la vétusté relative ou, pour le moins, le transitoire désormais révolu des moyens. Et il les souligne d'autant plus aisément que, dans cet œuvre tout entier, on ne discerne aucune évolution purement musicale. Contemporain de César Franck (1822-1890), chez qui le développement du génie fut si lent, Lalo en reste musicalement écrasé entre les innovations suprêmes de celui-ci et le romantisme symphonique ou lyrique de Liszt et de Wagner, sans qu'on sache au juste où classer son mince et honnête bagage, ni qu'on puisse se décider à le taxer de quelconque épigone. Sa musique aujourd'hui nous fait un peu l'effet d'un amalgame de Saint-Saëns et d'un Reyer çà et là gounodin, pimenté par le condiment d'une sorte de latent exotisme, et dont l'ensemble assez superficiel évoquerait à l'occasion volontiers le genre désuet et fignolé où semble depuis peu trop souvent se complaire la jeune école russe ou scandinave. C'est à coup sûr la plus favorable impression qu'on remporte de *Namouna* et, nonobstant ce précursorisme éventuel, on ne voit guère quelles raisons musicales exigeaient sa reprise à l'Opéra. On l'y écoute pourtant sans ennui, sinon avec quelque intérêt ou joie. La partition, inégale au surplus, gagne au théâtre autant que les extraits en perdent au concert. Si tout cela est, sans doute, aussi petit que distingué, s'il n'y manque pas de fadeur ou d'insignifiance, on y rencontre de l'esprit, de la grâce, de la finesse, une verve que sa probité entraîne parfois au grisâtre, mais défend contre le clinquant. Bref, on ne se plaindrait pas trop, en somme, de revoir ici *Namouna* si son livret était moins bête, et si la mise en scène et les évolutions

chorégraphiques ne révélaient chez le maître de ballet en fonctions, avec une intelligence et un goût rien moins que péremptoires, un attachement obstiné aux pires traditions d'antan. Notre Opéra ne songera-t-il donc jamais à tâcher de renouveler chez soi l'art de la pantomime entremêlée de danse? L'envergure de son local et les ressources dont il dispose lui permettraient des spectacles de féerie décorative, où l'exemple du *Venusberg*, des *Filles-fleurs* et de la procession muette de *Parsifal* atteste que la musique trouverait des éléments condignes pour une œuvre d'art intégrale et splendide. N'était-ce pas déjà Mme Mariquita qui monta jadis aux Folies-Bergères *l'Araignée d'Or* de Jean Lorrain, avant de réaliser des merveilles plastiques sur les étroits tréteaux de la salle Favart? Il est bien dommage que notre Opéra ne puisse emprunter à M. Carré une aussi précieuse collaboratrice. Il convient certes d'accorder le plus large crédit à la bonne volonté de ses nouveaux directeurs. On ne peut pas tout faire en un jour, et il y avait pour plus de trois mois de nettoyage ou réorganisation de toute espèce dans la toulousaine pétaudière dont ils ont récemment hérité. Ils ont rajeuni *Faust* et nous donnent *Hippolyte et Aricie*, en attendant la saison russe en perspective. C'est fort bien, mais on ne peut s'empêcher de penser qu'il aurait mieux valu peut-être employer les efforts dépensés pour cette *Namouna* superflue, à assurer chez nous l'intégrité de la *Tétralogie* en préparant enfin *l'Or du Rhin* et surtout ce titanesque *Crépuscule des Dieux* qu'on nous promet toujours. Il y a trente-deux ans aujourd'hui que Bayreuth s'enorgueillit d'avoir lancé le glorieux quadrige; ces chefs-d'œuvre sont devenus familiers aux moindres mélomanes et nous finirons par être les derniers de l'univers civilisé à les posséder tous à notre répertoire lyrique.

§

Les Concerts Sechiari ont clôturé leurs séances du jeudi par un programme étrange, où entre précisément une suite d'orchestre tirée de *Namouna* et une *Symphonie* de Sinding déconcertante de vacuité prétentieuse, s'intercalaient deux compositions d'un amateurisme assez candide pour qu'on fût un peu ébaubi de les ouïr en cet endroit public. Il est vrai que la salle était visiblement peuplée d'invités, amis, connaissances ou simples courtisans, car l'auteur est un de nos plus répandus multimillionnaires. On serait volontiers tenté de protester contre cet envahissement trop évidemment locatif, en disant comme l'Auvergnat : ce n'est pas que c'est sale, mais ça tient de la place. Cependant, si la place est payée et ce qui la remplit loyalement annoncé par l'affiche, on aurait moins le droit de réclamer que peut-être quelque raison de s'en réjouir. La musique est un art onéreux dans ses manifestations peu ou prou populaires et l'indifférence des

pouvoirs envers elle n'a d'égal que la parcimonie d'un budget national en détresse. Le flirt avec Plutus, qui depuis quelque temps se dessine, ne lui peut qu'être tutélaire et n'a rien de déshonorant. On doit louer, bien au contraire, un aussi noble usage de loisirs fortunés et on ne saurait guère refuser, à quelqu'un qui en a les moyens, le plaisir plus ou moins coûteux d'entendre exécuter les fruits de son inspiration, d'autant qu'on n'est pas forcé d'y aller. L'inoffensive musicomanie de nos Mécènes projette par ailleurs de piquantes clartés sur la psychologie de grands brasseurs d'affaires. Outre d'incontestables dispositions naturelles, la musique de M. Henri Deutsch de la Meurthe décelait une âme ingénue où s'épanouit naïvement la petite fleur bleue d'un sentimentalisme massenetto-schumannien. Il apparut moins à son aise dans le tragique, et le pompier des vers que toléra sa lyre y témoignait encore d'intentions les plus pures et d'un cœur innocent. Ces distractions de millionnaire qui ne vise point à la gloire acquéraient ainsi quelque attrait par l'imprévu de leur sincérité. On souhaiterait l'équivalent aux œuvres de M. Théodore Dubois et, sauf abus, de telles auditions, à tout prendre, semblent fort acceptables, si une entreprise intéressante en peut récolter des subsides nécessaires à son existence. Les débuts de M. Sechiari n'ont pas répondu tout à fait à ses promesses. Il paraît avoir vivoté un peu au jour le jour, sans plan préconçu, plus soucieux peut-être des personnalités que des œuvres dans l'utilisation de son orgue et ses invitations d'artistes étrangers. Ses choix parmi les musiciens français ont trahi une circonspection excessive à l'égard de ceux dits « d'avant-garde ». Les quatre Ouvertures inédites de Wagner constituent le meilleur de son bilan. Ce n'est guère. En le félicitant des progrès de son orchestre, espérons que l'année prochaine le montrera plus généreux pour la curiosité des mélomanes parisiens qui ignorent à bien peu près tout Bruckner, Smetana, Dvorak et Malher, entre autres, et auxquels il octroya Busoni.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Exposition Camille Pissarro (chez MM. Bernheim jeune). — Exposition J. Flandrin (galerie Druet). — Tableaux et aquarelles de M. Wilfrid de Glenn (Galeries Durand-Ruel). — Les aquatintes de Mlle E. Krouglicoff (Galerie d'art décoratif, 7, rue Laffitte). — Œuvres de M. Charles Camoin (Galerie Kahnweiller, 28, rue Vignon). — Fleurs de miss Louise E. Perman (Galeries Henry Graves). — Sculptures de M. Louis Dejean (Galerie A.-A. Hébrard). — M. Florian-Parmentier : *L'Art et l'Epoque* (Gastein-Serge, éditeur).

Comme nous semble sage et calme, aujourd'hui, la peinture de **Camille Pissarro** ! Calme et froide. On pourrait voir là un « effet par comparaison » et l'attribuer à telles ou telles fauves et récentes outrances, si les émules de Pissarro nous imposaient aussi cette im-

pression de calme,ou si ce calme était celui de la sérénité qui rassure. Mais il s'en faut que, devant les œuvres de Sisley ou de Monet, — par exemple, et pour ne parler ni de Gauguin ni de Cézanne, — nous ayons jamais subi un sentiment analogue d'ennui et d'*atonie*. — Atonie! on pourra s'étonner d'un tel mot à propos d'un artiste qui posséda, pourtant, une si riche palette. Mais c'est qu'il manque à toute cette richesse quelque chose sans quoi les couleurs les plus sonores ne font, en effet, que du bruit : une sensibilité aussi ardente que toutes ces flammes d'artifice et qui seule peut les rejoindre à la nature vivante. Pissarro, le premier généralisateur d'une formule qu'il n'avait pas trouvée, le bottin de l'impressionnisme, a donné le mauvais exemple de l'amour de la technique pour elle-même. Il fut un élève qui ne développa point l'enseignement reçu; un faux maître. Les trente-deux toiles réunies chez Bernheim et choisies, pour la plupart, entre les meilleures, permettent l'expression catégorique d'un jugement définitif. On ne peut plus parler de la Nature à propos de Pissarro; il ne l'a pas aimée; il n'a vu en elle que sujets à tableaux; il l'a regardée froidement. Ses œuvres, parfaites, sont vaines, et plus loin de nous que le moindre bout de fresque découvert tout à l'heure à Sienne ou à Pise, qui date du XIIe ou du XIIIe et dont l'auteur ne sera jamais connu.

§

L'Exposition J. Flandrin ne nous apprend rien de très nouveau sur cet artiste, du reste, si intéressant. Elle nous rassure, toutefois. Les derniers tableaux que nous ayons vus (aux Indépendants) de M. Flandrin nous donnaient à craindre un instant de regrès dans son évolution. Nous savons maintenant que cette crainte n'était pas justifiée. La peinture de M. Flandrin garde cette distinction, quelque peu froide, mais très pure, qui lui conquit d'abord les plus précieuses sympathies. C'est de l'art spacieux, aéré, lumineux comme ces frises grecques dans le souvenir desquelles il semble souvent que l'artiste ait directement cherché un conseil ou une inspiration. Voyez ses *Bergers*, cette composition importante qu'il intitule *Dante retrouve Béatrice*, et surtout cette harmonieuse théorie de *Cavaliers*. L'auteur de ces toiles très décoratives a sans doute étudié de près et Puvis de Chavannes et Paul Gauguin. Me tromperais-je tout à fait en pensant que l'influence de Cézanne a compromis chez M. Flandrin l'heureux effet de ses méditations durant l'œuvre des deux premiers maîtres? Des recherches comme les siennes, qui si nettement visent le grand style et proclament les ambitions les plus hautes, exigent une harmonie dans la composition, une netteté dans l'exécution, un parti-pris de logique et de solidité où la sincérité même et l'ingénuité absolue de Cézanne, si elles ne lui interdisaient pas d'y atteindre, ne le conduisaient pas nécessairement. Non pas que la doctrine de

Cézanne ne soit très favorable à une conception décorative de la peinture, et ne voyons-nous pas que la plupart des Cézaniens cherchent, précisément, dans la nature docilement étudiée et transcrite, des motifs nouveaux de décoration? Mais pourquoi avons-nous le sentiment que cette méthode n'était pas indiquée à M. Flandrin par son tempérament? Elle détermine chez lui une sorte d'arrêt qu'on voudrait le voir dépasser.

§

Habile, élégant, souple et de bonne grâce, **M. Wilfrid de Glenn** n'est pas le martyr d'ambitions excessives. Elève de Gustave Moreau, comme tout le monde, il n'a pas négligé de prendre aussi le conseil de Puvis de Chavannes, et de regarder de près, en outre, les productions impressionnistes. Il fait ainsi comme la somme des acquisitions et des tendances récentes et les met en œuvre sur des thèmes anglais, américains, bretons, italiens; ubiquité qui est encore un trait bien moderne dans l'art. Mais la personnalité de l'artiste ne se dégage pas très nettement d'une si considérable information et de tant d'essais de réalisation. Ni par le sentiment ou la pensée, ni par la technique et la composition, il ne marque à part sa place. Cet art est, au premier chef, rétrospectif et en attente; il constate : voilà où nous en sommes. Par là il a son prix, donnant à réfléchir. Je n'entends pas retentir en lui ce désir personnel qui fait de tout artiste vraiment épris de sa propre pensée un mécontent, seulement — et encore! consolé par son propre effort et seulement dans l'instant où il l'accomplit. Les œuvres de M. de Glenn avouent la satisfaction.

§

Les aquatintes de Mlle Krouglicoff sont des œuvres d'art franches et pures, simples, solides. L'étude de la nature est directe. Si l'on retrouve néanmoins, dans l'expression décorative des renseignements fournis par la nature, telles influences qu'il serait facile de préciser, on voit qu'elles furent élues selon les fatalités logiques d'un tempérament dont elles n'altèrent point la personnalité. Voilà déjà plusieurs années que nous suivons attentivement les recherches de Mlle Krouglicoff. C'est surtout par l'énergie qu'elle se distinguait, naguère : nous nous rappelons tels paysages de Corse, il y a quatre ans environ, d'une saveur un peu rude, un peu âpre. L'artiste aujourd'hui consent plus volontiers à la grâce ; sans rien perdre de sa franchise, elle intervient, dans sa traduction décorative des thèmes naturels, avec le désir d'exprimer une conception personnelle d'harmonies délicates obtenues par l'affirmation même des contrastes, et c'est là le signe d'un intéressant développement dans l'évolution de l'artiste.

§

L'exposition de M. Camoin nous amène à modifier l'opinion que nous nous étions faite du talent de ce peintre et de ses directions. Il y a dans ses paysages, — que de beaucoup il faut préférer à ses figures, — et en particulier dans ses quatre tableaux du port de Marseille, d'incontestables qualités, réalistes. M. Camoin reste fidèle à l'exemple que Cézanne a donné par son attitude devant la nature; mais il borne, semble borner son dessein au tableau de chevalet; ses toiles ne sont pas des ébauches ou des échantillons de compositions vastes : elles constituèrent l'objet précis des désirs de l'artiste; elles sont, dans leurs proportions limitées, et autant qu'il est en lui, définitives.

§

C'est la leçon de Fantin-Latour que nous rappellent **les Fleurs de miss Perman**. Il semble qu'elle ait aussi regardé, non sans profit, les fleurs de Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière, ou plutôt encore que ces fleurs elles-mêmes la matière et la qualité des fonds d'où elles appellent si discrètement notre regard. Les fleurs de miss Perman ont plus de réalité immédiate, aussi plus de somptuosité. Elles ne nous initient pas au mystère d'une profonde vie intérieure; mais il faut leur être reconnaissant de nous apparaître comme un nouveau témoignage des richesses infinies de la parure terrestre, et rendre hommage à la science, réelle, de l'artiste qui cueillit pour nous ce bouquet splendide.

§

Evénement du plus grand intérêt, que la réunion des **sculptures de M. Louis Dejean**. Voilà quinze pleines années de production ardente, voilà l'heureuse affirmation d'un esprit en train d'achever de faire la découverte de lui-même. C'est cette heure si particulièrement émouvante, dans la vie des artistes sincères et doués, où va se clore la période agitée des hésitations, où se précise dans les recherches diverses l'unité d'une pensée enfin sûre d'elle-même et de l'avenir. — Nous ne possédons, actuellement, qu'un très petit nombre de vrais sculpteurs. Louis Dejean est certainement l'un des meilleurs, et j'ajouterai, pour préciser, l'un des plus *français*. On s'est souvent trompé sur le sens réel de son effort, et ceux qui ont prononcé le mot « mondain » à propos de ces statuettes où l'artiste nous montre notre contemporaine dans les attitudes, avec le costume, avec aussi l'expression que réclament d'elle les péripéties de la vie moderne, ont prouvé qu'ils ne savaient pas regarder ou qu'ils ne pouvaient pas voir. De la salle du Louvre où sont conservées les statuettes de Tanagra, Dejean a regardé par la fenêtre et il a vu, lui, quelle étroite relation relie les délicieuses passantes de la rue parisienne à leurs éter-

nelles sœurs antiques. C'est la découverte qu'il nous a d'abord montrée. Cela n'est pas mondain et ce mot n'a pas, ici, de sens. C'est moderne, c'est-à-dire contemporain de tous les temps, mais circonstancié en un temps, en un lieu. Plusieurs de ces statuettes, les meilleures — la fameuse *Sortie de bal*, la *Femme à sa toilette*, la *Liseuse*, la *Femme assise avec manteau*, la *Femme au collet*, la *Danseuse*, les *Midinettes*, l'*Etudiante*, — sont réunies ici, et l'une explique l'autre, et l'on se rend compte de toute la force qu'il faut pour produire tant de grâce. Ces petites figures, à propos desquelles j'ose écrire le grand nom de Tanagra, prennent aussi la suite d'une tradition plus proche de nous, mais qui, elle-même a son principe dans le génie classique, et sans désobliger leur mémoire évoquent tels maîtres charmants de notre XVIIIe et de la Renaissance française. Dejean a leurs qualités d'appropriation et de mesure; il en donne d'éclatantes preuves dans les décorations importantes qu'il a composées pour une bibliothèque et pour une cheminée. Et ce sont les développements rationnels des premières tentatives que lui a dictées son pur instinct. Maintenant il s'essaie à contempler la grande nature nue; son ambition croît avec sa force.

Le titre que M. Florian-Parmentier inscrit sur une plaquette de cinquante petites pages la dépasse : **l'Art et l'Epoque**. Un puissant effort de synthèse le justifierait. Mais il manque à l'auteur, pour mener à bien un tel effort, d'être mieux qu'il ne l'est informé des éléments mêmes de son sujet. Nombreuses et, quelques-unes, graves sont les erreurs matérielles qu'il commet. Où a-t-il appris que Constantin Meunier ait « instauré le costume moderne dans la Statuaire », que M. Maillol soit un élève de Rodin, que Gauguin « peignit presque toutes ses toiles aux Antilles »? — Etc. Mais les erreurs « d'idées » sont bien plus déplorables encore. Il est assez difficile de supporter qu'on nous donne Ruskin pour « le précurseur de nos modernes ». Et si M. Florian-Parmentier accuse Carrière, tout en l'admirant, d'avoir « complètement négligé la couleur », c'est qu'il a de la couleur une notion un peu brève et qu'il ne s'est pas réellement rendu compte des vraies intentions de Carrière. L'auteur est bien plus injuste à l'égard des Impressionnistes. Je n'ai pas, personnellement, pour eux un enthousiasme sans bornes. Mais, tout de même, comment méconnaître l'importance de leur intervention, le geste d'affranchissement qu'ils out fait, la nécessité de la réaction qu'ils ont déterminée contre la peinture d'école et d'académie? Si toutefois on a exagéré le rôle des Impressionnistes, s'il faut nous applaudir d'assister à la fin d'une tyrannie qui devenait déprimante, comment dès lors ne pas suivre avec l'intérêt le plus passionné les tentatives que font, chacun de toutes ses forces, les artistes nouveaux pour chercher un principe plus général? Comment accueillir par des iro-

nies leurs audaces, même leurs erreurs, quand on sait dans quelle abominable dispersion ils sont réduits à se chercher? L'auteur nous dit qu'il a voulu « montrer à quel point l'art est en accord intime avec son milieu et mettre en constant parallèle le manque d'enchaînement des tendances diverses de notre civilisation et le désarroi consécutif de nos arts ». Eh bien, si le désarroi des arts est la conséquence — et cela n'est pas bien prouvé — du désarroi social, voilà qui doit nous rendre indulgents pour l'inquiétude, l'incertitude dont témoignent les tâtonnements des nouveaux venus. C'est à chercher avec eux que nous devrions nous employer, loin de souligner d'un sourire leurs défaites. Si M. Florian-Parmentier, qui est jeune et qui ne manque pas de talent, avait procédé de ce point de vue, son livre en serait meilleur.

CHARLES MORICE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au musée du Louvre : acquisition d'un nouveau tableau du Greco ; prêt d'un Titien. — Au château de Versailles. — Pour la défense de notre patrimoine artistique. — Une sculpture française au musée de Berlin. — Retraite de M. Hugo von Tschudi. — Nécrologie : Ad. Furtwaengler ; Julius Lessing ; Richard von Kaufmann. — Memento bibliographique.

Une nouvelle œuvre de ce curieux peintre du seizième siècle, Domenikos Theotokopoulos, dit « le Greco », assez pauvrement représenté jusqu'ici au **Musée du Louvre**, vient d'entrer dans nos collections nationales : ce n'est pas encore, comme nous le souhaiterions, le superbe *Connétable de Bourbon* agenouillé, en grand manteau blanc, que connaissent bien les visiteurs de la galerie Durand-Ruel ; mais c'est une œuvre marquante du maître crétois dont Huysmans, le premier chez nous, — et, à ce propos, on oublie ou l'on feint d'oublier trop souvent, tout en s'appropriant ses jugements, quel rôle d'initiateur Huysmans a joué dans l'histoire de nos admirations artistiques modernes, — vanta, dans *A Rebours*, l'étrange et savoureux talent. Il s'agit d'un *Christ en croix* qui appartenait, il y a encore quelques semaines, à le petite ville de Prades (1). Jadis à Tolède, dans l'église des religieuses de la Visitation, il avait passé, après la suppression des couvents en 1835, entre les mains de divers particuliers et finalement avait été acquis par M. Isaac Pereire. Celui-ci, voulant se concilier les bonnes grâces des habitants de Prades qu'il souhaitait représenter au Corps législatif, offrit le tableau à la ville, et l'œuvre figura au Palais de Justice jusqu'à la décision de 1904 relative à l'enlèvement des emblèmes religieux des prétoires. Depuis, il

(1) Nous empruntons les détails historiques qui vont suivre à une savante étude de M. Paul Lafond dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er mars dernier, où le tableau est reproduit en héliogravure.

attendait, dans un coin de la mairie, un sort moins précaire. Le voilà maintenant à l'abri des vicissitudes. La composition comprend trois figures : le Christ en croix se détachant sur un de ces ciels orageux que le Greco affectionne dans de semblables sujets, et, au bas, les portraits en buste des donateurs, un prêtre en surplis et un gentilhomme, où l'on reconnaît les traits de deux amis du peintre : Diego et Antonio Covarrubias, fils du célèbre architecte de Charles-Quint. Le Christ, aux formes élégantes — mais à la physionomie trop peu divine et à l'expression maniérée — et les deux portraits, bien supérieurs, offrent toutes les caractéristiques, bien connues, de l'art du Greco : largeur de l'exécution, recherche de l'expression, allongement des formes ; le coloris est encore vénitien, ce qui s'explique si l'on songe que le tableau dut être peint avant 1577, date de la mort d'un des donateurs, c'est-à-dire dès les premiers temps de l'arrivée du Greco en Espagne. Plus tard, celui-ci montrera dans des sujets similaires, notamment dans le *Christ sur le calvaire* de la cathédrale de Tolède (dont une réplique est à Paris dans cette collection Cheramy qui va se disperser au moment où paraîtront ces lignes), un accent plus dramatique et plus fiévreux, une couleur plus vive ; cette œuvre n'en compte pas moins parmi ses plus typiques, et il faut louer M. Paul Leprieur d'en avoir proposé l'acquisition, et le Conseil des Musées de l'avoir opérée au prix, modeste aujourd'hui, où le Greco est si en vogue, de 25.000 francs.

Un autre tableau, peinture de l'école vénitienne à son apogée et pour laquelle il n'est peut-être pas téméraire de prononcer le grand nom de Titien, vient de prendre place également dans notre galerie nationale, mais pour un temps seulement : M. le comte Potocki, qui avait prêté l'an dernier au Louvre, comme gage de ses généreuses intentions pour l'avenir, l'admirable *Portrait de Rembrandt* dont nous avons parlé à cette même place, n'a pas voulu reprendre son trésor sans lui en substituer un autre, et, grâce à ce procédé délicat, nous allons jouir pendant plusieurs mois d'un nouveau chef-d'œuvre. C'en est un, vraiment, que ce portrait d'un patricien représenté à mi-jambes, tête nue, en armure noire richement damasquinée d'or, avec le collier de la Toison d'Or au cou, et à qui un jeune page tend son casque. L'allure pleine d'orgueil et de mâle énergie du personnage, où certains ont voulu voir Alphonse d'Este, duc de Ferrare, protecteur de Titien, l'accent robuste du dessin et du coloris font de cette image une de ces créations pleines d'autorité qu'envient les musées, et il faut souhaiter que le nôtre, grâce à la générosité de M. le comte Potocki, s'en enrichisse un jour définitivement.

§

Au **Château de Versailles**. M. de Nolhac poursuit son

œuvre si louable, heureusement encouragée par l'administration des Beaux-Arts, de restitution du passé : il vient de faire rentrer au palais les magnifiques tapisseries des Gobelins de la suite de l'*Histoire du Roi*, reconquises sur le Garde-Meuble, et les a remises à leur ancienne place. Sept ont été accrochées dans les appartements de la Reine. Ce sont, dans l'antichambre : *La Prise de Lille*, *La Reddition de la ville de Marsal en Lorraine*, *La Réception des envoyés d'Alexandre VII* et *Une Ambassade d'Espagne à Fontainebleau*, et dans le salon de la Reine : *Le Sacre de Louis XIV*, *Une Visite du Roi aux Gobelins* et *Le Renouvellement de l'Alliance* (à Notre-Dame) *avec les cantons suisses*. Les six autres, qui sont non moins belles, ont été placées dans les salons de Minerve et d'Apollon. M. de Nolhac a complété la restauration de ces appartements en y ajoutant des consoles et des objets d'art du temps et des tapis de la Savonnerie.

Versailles, d'ailleurs, est à la mode. Les tendances de retour au goût classique — nous ne disons pas académique — qui se manifestent en littérature et en art, puis l'émotion suscitée par les vandalismes dont le parc et même le château ont été l'objet depuis une dizaine d'années de la part du service d'architecture (1) ont provoqué récemment la création d'une « Société des Amis de Versailles » qui s'est proposé de combattre et d'empêcher le retour de ces détestables pratiques, et d'entretenir le culte du magnifique chef-d'œuvre de la Monarchie française. Certes, on ne saurait trop proposer à notre décadence des modèles de goût et de beauté et réagir contre ses bas instincts ; mais il ne faudrait pas que l'amour du Grand Siècle fît oublier d'autres siècles non moins grands, et plus représentatifs encore du génie français. C'est avec infiniment de raison que M. François de Poncher, dans *l'Occident* de janvier dernier, faisait entendre cette plainte éloquente à propos de la *Dilapidation de la patrie* qui s'opère impunément depuis quelques années :

Les beautés de Versailles dans leur essence et leur effet nous sont sensibles et nous en restons jaloux. La barbarie des restaurations et la tristesse des abandons appellent l'attention des artistes et doivent préoccuper ceux qui ont en dépôt la charge de conserver l'intégrité matérielle de notre passé. Mais il faut le voir d'ensemble, ce passé, et c'est ce qui n'a pas lieu. Que dis-je ? l'agitation versaillaise, même en lui accordant quelques raisons d'être, détourne, avec ses superstitions pseudo-classiques, la vigilance nationale de faits inouïs.

Notre patrimoine français, le seul autochtone, la portion vraiment vitale du corps français, nos pierres ogivales et gothiques, tout cela, et sans qu'on s'en soucie autrement, est morcelé, mis à l'encan, dispersé, menacé

(1) Voir la brochure si documentée de M. Emile Hovelaque, *Comment on restaure Versailles* (décembre 1897), Paris, *Gazette des Beaux-arts*, in-8.

de ruine. Nos Vierges et nos saints du XIIIe siècle encombrent la vitrine des bric-à-brac ; les débris sculptés de nos châteaux sont chargés sur les trucs des chemins de fer, nos trente-six mille églises seront demain sans couverture. — Quelle émotion a provoquée chez nos esthètes versaillais cette dilapidation de la patrie ? Peut-être a-t-on eu tort de remplacer dans les allées de Versailles tel rameau mort par un marronnier intrus ; on pourra y mettre ordre et le temps guérira la blessure. Mais qui ramènera des lointaines Amériques les pierres sacrées dont l'emballage seul a coûté quarante mille francs à M. Pierpont Morgan ?

Et voici ce qu'écrivait, dans un de ses récents feuilletons des *Débats* (1), le digne successeur de Courajod au Musée du Louvre, comme lui fervent et ardent champion de notre art du Moyen âge, M. André Michel : « Certes, j'en veux bien être aussi [des Amis de Versailles] et j'en suis, mais à condition de ne rien sacrifier de notre patrimoine ! » — de n'en rien sacrifier surtout dans la réalité : combien le zélé conservateur n'a-t-il pas dû regretter, lui aussi, l'absence d'une loi faisant obstacle à l'exode de nos richesses artistiques, en voyant, tout récemment encore, une autre de ces créations charmantes du Moyen âge, comme nous en avons tant perdu entrer au **Musée de Berlin** : un Ange porte-flambeau, du XIIIe siècle, provenant de Clermont, dont le pendant est depuis un an au Louvre (n° 877) !

Le même Musée de Berlin a acquis, en outre, quatre *Madones* gothiques, dont la plus importante, représentée en vêtements dorés, assise sur un trône, est aussi une œuvre française, originaire du Vigan, dans l'Hérault, et date également de la fin du XIIIe siècle ; les trois autres viennent des provinces du Rhin (2).

§

Un événement d'une importance très grande, mais peu glorieux pour l'Allemagne, vient de se passer à la **National galerie de Berlin** (musée d'art moderne) : M. Hugo von Tschudi, directeur de ce musée depuis douze ans et qui avait su transformer cette galerie informe et sans valeur en une des plus intéressantes collections d'art moderne, résumant d'une façon instructive et vivante l'histoire du développement de l'art en Allemagne et dans les autres pays d'Europe, vient de recevoir brutalement un congé d'un an qui se transformera ensuite en retraite définitive.

C'est là l'aboutissement d'une campagne menée depuis six ans par tout un parti d'artistes académiques médiocres, mais puissants, ayant l'oreille de l'empereur, tels que MM. Anton von Werner, Paul

(1) *Journal des Débats*, du 7 avril.
(2) Une d'entres elles et l'*Ange* de Clermont sont reproduits dans le dernier bulletin du musée de Berlin : *Amtliche Berichte aus den Kunstsammlungen*, n° 7, avril 1908, pp. 170 et 171.

Meyerheim, l'architecte Ihne, etc., qui voudraient faire prévaloir en art une sorte de régime protectionniste et nationaliste écartant toute concurrence dangereuse :

Nul n'aura *du talent,* hors nous et nos amis !

Furieux d'avoir vu entrer au musée, grâce à des dons, les maîtres novateurs français tels que Manet, Sisley, Monet, Pissarro, Cézanne, ils exploitèrent habilement l'aversion bien connue de l'empereur — artiste à ses heures, comme on sait — contre tout ce qui est indépendant : offusqué lui-même de l'intrusion de ces révolutionnaires dans le sanctuaire officiel de l'art allemand, il avait refusé dernièrement une toile de Daumier, *Le Théâtre*, qu'un amateur berlinois offrait au musée. Cependant, M. H. von Tschudi a fait plus que n'importe qui pour la remise en lumière d'artistes allemands de valeur tombés dans l'oubli : l'Exposition centennale de l'art allemande organisée, il y a deux ans par ses soins, a révélé aux Berlinois eux-mêmes les gloires de leur pays ; et quant aux contemporains mécontents, le nouveau catalogue de la Nationalgalerie compte six toiles de Knaus, deux d'A. von Werner, deux de Paul Meyerheim : « Il est permis de douter », dit la *Kunstchronik* de Leipzig, « que la postérité trouve ce chiffre insuffisant. » Mais que peut le vertueux enseignement de six Knaus unis à deux Werner et à deux Meyerheim contre le pernicieux exemple d'un seul de ces maudits étrangers ? Puis, M. de Tschudi avait le tort d'être trop peu diplomate et de ne rien cacher de ses sentiments : sa franchise était devenue gênante. Un événement récent acheva sa perte. Il avait proposé au souverain l'achat de quelques toiles faisant partie de la belle collection des maîtres de l'école française de 1830 réunie par M. Van Eeghen, d'Amsterdam, et que le musée de cette ville avait été heureux d'abriter pendant plusieurs années : un Corot (*Les Contrebandiers*), un grand Troyon (*La Vallée de la Touques*), un Delacroix (*Médée*) et deux Théodore Rousseau. L'empereur refusa l'œuvre de Corot (qui cependant n'est pas encore représenté au Musée de Berlin !) et, après beaucoup d'insistances, finit par consentir à l'achat des autres tableaux. Ce succès mit le comble à l'irritation des ennemis de M. de Tschudi : ils manœuvrèrent si bien qu'ils réussirent à faire revenir l'empereur sur sa parole, et le ministre de l'Instruction publique pria le directeur de la Nationalgalerie de rompre ses engagements, lui reprochant d'avoir entamé les pourparlers d'achat sans attendre la décision du Parlement quoique, en général, en pareil cas, la parole de l'empereur fût une autorisation suffisante. On avait enfin l'incident cherché. Très habilement, afin de ne pas susciter un mouvement d'opinion en faveur du fonctionnaire frappé, on conseilla à ce dernier de demander un congé d'un an, « pour raisons de

santé ». Néanmoins, l'émotion, dans les milieux intellectuels de Berlin, est très grande, M. de Tschudi étant un des rares hommes qui osassent tenir tête à l'empereur sur le terrain artistique.

Le spectacle qui va nous être offert maintenant ne sera sans doute pas banal : naturellement, le parti vainqueur réclame la restitution de la galerie telle qu'elle était avant l'arrivée de M. Tschudi, c'est-à-dire le bannissement des œuvres françaises et la remise en belle place des grandes toiles officielles et patriotiques. Ce sera un beau jour pour l'empereur et l'Académie ; mais il est à craindre que l'art allemand, déjà si lent et si incertain dans ses progrès, ne paie les frais e cette petite victoire de Cour.

§

L'Allemagne a perdu en outre, définitivement, deux de ses plus éminents conservateurs de musées : Adolf Furtwaengler, directeur de la Glyptothèque de Munich, mort le 10 octobre, au cours d'une campagne de fouilles à Egine, et Julius Lessing, fondateur et directeur honoraire du Musée des arts industriels de Berlin, qui avait pris sa retraite au commencement de cette année.

Adolf Furtwaengler, par son immense érudition, l'originalité de ses idées, qui confinait au génie (1), sa perspicacité, qui touchait à la divination (il signala dès l'abord la fausseté de la tiare d'Olbia), l'indépendance de sa science, qui formait en Allemagne contrepoids à la science officielle de l'Institut allemand d'archéologie et de l'Académie de Berlin, était un des archéologues les plus considérables de cette époque. Il excella simultanément dans trois domaines, écrit M. Salomon Reinach : l'histoire de la sculpture antique, celles de la céramique et de la glyptique, et sur bien des points, dans ces trois domaines, renouvela l'état de la science. Ses *Meisterwerke der griechischen Skulptur*, son grand ouvrage, en collaboration avec Reichhold, sur la peinture de vases grecque (*Griechische Vasenmalerei*), ses catalogues de la collection des gemmes et des vases antiques de Berlin, des bronzes d'Olympia, des marbres de la Glyptothèque de Munich, etc., sont des ouvrages capitaux. Enfin, ce fut un admirable directeur de fouilles.

Julius Lessing a succombé, le 14 mars, à l'âge de soixante-quatre ans, à une maladie chronique dont il souffrait depuis de longues années. Il avait fondé, en 1872, le Musée dont il fut nommé directeur et en avait fait un établissement scientifique admirable. Une des séries les plus précieuses qu'il y constitua fut celle des tissus, qu'il avait étudiés dans un ouvrage monumental : *Die Gewebe-*

(1) Le mot a été prononcé par M. Salomon Reinach dans une intéressante notice détaillée publiée sur cet archéologue au lendemain de sa mort et à laquelle nous renvoyons nos lecteurs. (*Chronique des arts* du 19 octobre 1907, p. 309).

Sammlung des k. Kunstgewerbe-Museums Berlin. On lui doit nombre de livres ou écrits de premier ordre sur l'histoire des arts industriels : un ouvrage sur les tapis d'Orient, un manuel sur l'orfèvrerie d'or et d'argent, etc., etc. Son successeur à Berlin est M. Otto von Falke, directeur du Musée d'art industriel de Cologne.

A Charlottenburg, près Berlin, vient de mourir aussi le célèbre collectionneur **Richard von Kaufmann**. Il avait réuni une galerie très importante et très choisie de peintures et de sculptures primitives d'Allemagne et des Pays-Bas, dont plusieurs figurèrent ces dernières années aux expositions de Primitifs de Bruges, de Paris et de Düsseldorf. Un incendie, qui avait détruit en 1904 une partie de ses précieuses collections et où avait péri notamment un triptyque de Memling, *Le Christ mort pleuré par les siens*, loin de ralentir son zèle, n'avait fait que l'exciter, et il avait acquis, ces dernières années encore, nombre d'œuvres signées Jérôme Bosch, P. Breughel le vieux, etc.

Memento. — Le deuxième volume du précieux *Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles (Ecole française)* par MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel, dont nous avons déjà dit ici (1) l'importance et le mérite, vient de paraître à la Librairie centrale d'art et d'architecture Ch. Eggimann (in-4°, xvi-146 p., av. 585 ill.; 25 fr.). Il s'agit, nous le répétons, d'un catalogue raisonné de *tous* les dessins français de nos deux musées nationaux, accompagnés de la reproduction photographique de la plupart d'entre eux. La nomenclature va, cette fois, d'Etienne Bouchardon (suite) à Jacques Callot et comprend 1111 pièces dont plus de la moitié sont reproduites. On y trouvera, entre autres, le détail des innombrables études de Bouchardon pour ses œuvres principales : la statue de l'*Amour*, celle de Louis XV, etc. ; les dessins de Boucher, de Louis de Boullogne, du paysagiste classique Bourgeois, de Callot, etc. Une table détaillée des noms cités, une liste des filigranes des papiers complètent ce volume que précède une intéressante étude sur les amateurs de dessins français au xviie siècle : Jabach, Michel de Marolles, Gabriel de la Reynie, l'ébéniste A.-C. Boulle.

La conservation du département des Sculptures du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au musée du Louvre vient de publier un *Supplément* à son premier catalogue rédigé en 1897. Ce supplément contient toutes les œuvres entrées au Louvre depuis cette date et celles qui n'avaient pu encore être exposées à ce moment. Le total ne se monte pas à moins de 205 ouvrages, tous intéressants, et dont beaucoup sont de premier ordre, qui témoignent de l'activité et du goût éclairé de M. André Michel, conservateur du département. La liste en est dressée par écoles et, dans chaque école, par ordre chronologique d'exécution des œuvres ou par ordre alphabétique d'auteurs quand ceux-ci sont connus. Toutes les indications utiles sont données pour chaque œuvre, et une table des noms des donateurs complète utilement ce catalogue qui va permettre aux visiteurs

(1) V. *Mercure de France*, 1er mars 1907, p. 164.

de ces collections de jouir plus efficacement des belles œuvres qu'elles renferment, en attendant — souhaitons-le du moins — le catalogue critique et illustré qu'elles mériteraient si bien.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

L'Allemagne moderne, numéro spécial de la *Vie contemporaine*, 1er avril. fr. 1.50. — L. Coquet : *Politique franco-allemande*, Paris, F. Alcan, fr. 3.50. — Richard M. Meyer : *Spitzen der Weltliteratur*, supplément à la *Gazette de Voss*, nos 10, 11 et 12. — Marguerite Bœhme : *Journal d'une fille perdue, par une morte*, traduit par H. Rousset, Paris, J. Bosc, fr. 3.50. — Memento.

L'Allemagne moderne. — L'extraordinaire croissance économique et politique de l'Allemagne a le don d'hypnotiser la naïveté française. Parce que nos voisins fabriquent à meilleur compte que nous les produits chimiques, les rails de chemins de fer et les objets de pacotille, parce que leurs voyageurs de commerce, par leur amabilité obséquieuse, parviennent à les placer au dehors, nous ne sommes pas loin de nous imaginer que l'empire allemand est le premier pays du monde. Ajoutez à cela que cet empire possède une armée qui n'a pas encore été battue, une marine jeune et entreprenante qui promène dans le monde entier un pavillon qui impose le respect, une administration que l'on prétend admirable, parce que le peuple veut bien se laisser faire, des entreprises de prévoyance sociale dont l'introduction n'était du reste possible que dans un pays encore en formation. En faut-il davantage pour émouvoir la sensibilité du Boulevard?

Cette Allemagne, si grande et si forte, nous admire et nous aime et ne demande qu'à partager avec nous la suprématie en Europe. On oublie volontiers que dans ce partage elle veut se réserver la part du lion et que sa grandeur lui vient avant tout de nous avoir diminués. Il n'est donc bruit aujourd'hui que d'une entente avec l'Allemagne. Des comités franco-allemands se proposent d'aider au rapprochement entre les deux pays. Nos médecins, nos commerçants sont reçus outre-Rhin en grande pompe. On leur fait fête comme s'ils apportaient le gage d'une réconciliation définitive. Et, après boire, quand la conversation se fait plus intime, on leur glisse à l'oreille des phrases attendries, où les protestations d'amitié se mêlent au souvenir de Sedan.

Bien loin de rapporter de là-bas le secret des *méthodes* allemandes, à savoir la ténacité dans le travail, le goût des affaires et l'égoïsme national, nos braves pacifistes reviennent avec une larme au coin de l'œil, tout prêts à s'abandonner à l'étreinte du vainqueur, plus battus qu'ils ne l'étaient il y a trente-sept ans. Alors qu'ils devraient se fortifier dans l'idée de lutte, c'est un sentiment tout contraire qu'ils rappor-

tent au fond de leur cœur. Prochainement les maires de France vont partir en caravane vers le nouveau Chanaan. Au lieu d'apprendre de nos voisins comment on entretient la propreté des rues, les verrons-nous revenir, eux aussi, ivres d'une phraséologie humanitaire?

Aux entreprises les plus positives d'apparence se mêle aujourd'hui on ne sait quelle métaphysique malsaine. Sans doute, il convient de développer les échanges commerciaux franco-allemands. Nos vins et nos articles de luxe seraient là-bas d'un placement aisé, s'ils étaient utilement répandus. Mais d'habiles spécialisations introduites dans les récents traités de commerce allemands empêchent nos produits de bénéficier des avantages douaniers accordés à d'autres nations. La clause de la nation la plus favorisée, que nous garantit l'article 11 du traité de Francfort, existe toujours. Véritable traquenard pour les économistes, le principe en fut imaginé par Cobden, qui l'imposa à ce malfaisant rêveur qu'était Napoléon III. Depuis cinquante ans cette fameuse clause fausse les rapports commerciaux entre un grand nombre de nations. L'Allemagne et la France, liées par l'article 11, au lieu d'en tirer bénéfice, emploient toute leur ingéniosité à en éviter les conséquences.

Un mouvement d'opinion s'est donc dessiné dans les deux pays en vue de demander une revision du traité de Francfort et l'abrogation de l'article 11. Un bon traité de commerce remplacerait la clause élastique de la nation la plus favorisée; les rapports économiques se feraient plus stables et chacun des deux pays pourrait traiter séparément avec toute autre puissance, sans avoir les mains liées par la nécessité de faire à son voisin les mêmes concessions qu'elle aura avantage à accorder à tel ou tel pays. Voilà de l'excellent réalisme économique! Que les spécialistes étudient donc les produits des deux pays et qu'ils précisent les réductions de tarif dont on pourra les faire bénéficier. Il y aurait intérêt à préparer ainsi un projet de traité de commerce, dont les éléments pourront servir aux deux gouvernements au moment où les négociations s'ouvriront. A ce point de vue, l'initiative prise par M. Lucien Coquet dans son ouvrage **Politique franco-allemande** est des plus intéressantes. Mais pourquoi ne s'en tient-on pas aux relations purement économiques? Pourquoi vouloir généraliser et proposer d'emblée un rapprochement politique et intellectuel? Voyons d'abord les avantages que l'on pourra tirer d'une plus grande activité de l'industrie et du commerce français sur le marché allemand. Ensuite on avisera. Point n'est besoin de protestations d'amitié pour développer sa clientèle.

La réserve qu'il convient d'observer dans tous les rapports sociaux avec les Allemands s'impose aussi dès qu'on les écoute parler d'eux-mêmes. Jamais la méfiance ne nous a paru aussi nécessaire qu'en lisant le fascicule spécial consacré à l'Allemagne moderne qui vient

de publier *la Vie contemporaine*. Jamais peuple n'a poussé aussi loin l'éloge de soi-même et M. Maurice Muret a pu dire excellemment dans *les Débats* que « l'enquête de *la Vie contemporaine* n'apporte en somme que la doctrine officielle allemande sur l'Allemagne d'aujourd'hui ».

Au reste, les directeurs de cette revue se sont bien doutés des objections qu'on ne manquerait pas de leur faire. Le tableau qu'ils présentent, disent-ils, « ne s'applique aucunement à l'Allemagne tout entière, pays vaste et disparate, composé lui-même d'une quantité d'autres pays en voie d'unification ». Il s'agirait du reste de savoir si cette *unification* se fait véritablement.

En fait, continue le manifeste, il n'existe point sans doute une âme allemande, mais de multiples âmes. Notre numéro est en grande partie rédigé par des Berlinois, et Berlin n'est pas en tous domaines le centre de l'Allemagne, comme Paris est le centre de la France. Toutefois l'opinion prussienne est prépondérante dans les questions politiques et nationales.

Etait-il nécessaire de présenter à la France cette façade allemande? N'eût-il pas mieux valu lui montrer de quels matériaux elle était faite et quelles fissures on pouvait y constater? Que vaudra l'édifice allemand dans les moments de crise, quelle sera sa force de résistance ?

Quoi qu'il en soit, contentons-nous de ce prospectus où l'on nous vante avec tant d'ingéniosité la marchandise de cette vaste maison de commerce qu'est l'empire allemand. Le comte E. Reventow, qui, il y a quelques mois, parlait des *Byzantins*, lesquels envahissent la cour berlinoise, impose silence à son esprit critique pour louer devant l'opinion française « la politique intérieure et extérieure de l'Allemagne ». On connaît d'après la *Neue Revue* les opinions défavorables du lieutenant-général von Pellet-Narbonne sur l'armée française. Aujourd'hui il nous parle de « l'armée allemande, les éléments de sa force ». Le vice-amiral von Valois étudie « l'évolution de l'Allemagne puissance maritime et la construction d'une flotte ».

Le chapitre de l'économie politique et des finances a été confié à M. Hugo Boettger. M. Carl Jentsch traite la politique religieuse, M. Paul Eltzbacher la question ouvrière.

Arrêtons-nous à la « Vie littéraire », dont M. Arthur Eloesser nous donne un aperçu. L'auteur remonte à plus d'un siècle en arrière et montre l'évolution intellectuelle du pays. Un seul nom contemporain vient sous sa plume, celui de Gerhardt Hauptmann. On ne pouvait avouer plus franchement que la littérature allemande, en tant que littérature européenne, n'existe pour ainsi dire pas. A mesure que l'Allemagne se centralise, sa vie intellectuelle s'éparpille et se décentralise. La littérature provinciale fait encore la force du pays :

Les formules et les programmes imposés despotiquement par Berlin pendant la période naturaliste ont été mis de côté. Chacun se forge ses propres lois ; chacun enclôt son petit domaine ; chacun est à soi son propre jardinet et cultive son champ à sa manière, quitte à ne récolter que des pommes de terre ! Pas un Allemand ne demande de leçons à qui que ce soit, on ne s'entr'aide point les uns les autres ; autrefois le classicisme, puis le romantisme, puis le naturalisme ont formé une sorte de parlement national : Gœthe a régné avec ministère, cour et opposition. A toutes ces tentatives d'organisation a toujours succédé l'anarchie, et la littérature d'aujourd'hui présente le tableau d'une végétation naturelle et sauvage, clairsemée parfois, parfois exubérante, d'un mouvement et d'une variété infinis, d'une richesse de couleurs inépuisable. Cet individualisme effréné, sans ancêtres et sans descendance, à soi-même principe et fin, est la grande détresse de notre littérature ; c'est aussi ce qui en fait la force et la richesse !

Nous avons tenu à reproduire en entier cette conclusion de M. Eloesser pour montrer avec quelle complaisance l'Allemagne abdique son rôle de peuple intellectuel. Cela ne fait pas partie de la « façade ». Les pouvoirs publics se désintéressant des belles-lettres et avec une franchise que l'on ne saurait assez louer, la critique avoue que le nouvel empire ne possède pas encore de traditions littéraires. Passons l'étude sur la musique, qui est de M. Léopold Schmidt. De beaux-arts il n'est même pas question dans le fascicule. La conclusion à l'enquête a été écrite par M. Paul Eltzberger. Elle a pour titre « l'esprit de l'Allemagne moderne ». Le vandalisme des architectes y est sévèrement traité et l'auteur ne manque pas d'y parler de la laideur des villes modernes. Quant à la culture artistique de l'Allemagne, « son niveau n'est pas très élevé ». Néanmoins M. Eltzberger conclut : « Le vieil idéalisme du peuple allemand a changé de forme, il n'a pas disparu. »

Mais à quelle époque vit-on jamais grand peuple, peuple prospère et qui veut s'affirmer dans le monde, renoncer si délibérément à ce qui est le signe même de la grandeur véritable : le goût des belles choses et la haute culture intellectuelle ?

§

Une série d'articles, publiés par M. Richard M. Meyer dans le supplément du dimanche de la *Gazette de Voss*, semble donner un commentaire supérieur à l'enquête de *la Vie contemporaine*. M. Meyer, que l'on connaît surtout par une fort belle étude sur Gœthe, se demande, à propos de l'attribution du prix Nobel, quelles sont les sommités de la littérature mondiale. Il cite Anatole France, Carducci, G. d'Annunzio, Tolstoï, Selma Lagerlœf, Strindberg, Ibsen, Bjœrnson, Oscar Wilde et Bernard Shaw, et s'étonne tout d'abord de ne pouvoir nommer qu'un seul Français, alors que naguère

la France était la terre maternelle de la littérature européenne. Excusons M. Meyer de connaître si peu notre littérature contemporaine, car il serait facile de lui indiquer une demi-douzaine d'écrivains qui valent bien ses deux Suédois.

Mais que vient fairc ici Oscar Wilde, dont les meilleurs livres datent d'il y a quinze ou vingt ans? Il y a là une erreur de perspective qui est au moins singulière. Le génie de Wilde ne s'est plus guère manifesté après sa condamnation et si l'Allemagne s'en est éprise depuis quelques années seulement, n'est-ce pas de la faute à l'Allemagne? Si l'on écrit le nom de Wilde, pourquoi ne pas écrire celui de Paul Verlaine, ou encore celui de Maupassant? Taine et Renan n'appartiennent-ils pas à la même époque? Pour l'Angleterre, le critique allemand partage son admiration entre Wilde et Bernard Shaw. Ignore-t-il Kipling par vanité nationale, parce que l'auteur de *Kim* a traité les Allemands de Barbares?

Dans sa conclusion, M. Richard M. Meyer parle des Allemands. Il n'ose se prononcer pour aucun d'eux et laisse entendre qu'il est difficile de les apprécier au point de vue international. Il nomme en passant Paul Heyse, Hauptmann, Hofmannsthal, Schnitzler, Stephan George, Ricarda Huch, mais il avoue que l'on pourrait tout aussi bien parler de Liliencron, R. Dehmel, ou S. V. Widmann. Gageons cependant que le jury du prix Nobel n'aura pas à choisir cette année parmi ces écrivains et qu'il n'attribuera pas encore le prix littéraire à un Allemand. Si cela devait arriver, les sujets de Guillaume II seraient du reste les premiers à s'en étonner.

Journal d'une fille perdue par une morte. — Ce roman s'est vendu en Allemagne à 200.000 exemplaires et son auteur, Mme Marguerite Bœhme, a pu jouir pendant quelques mois d'une célébrité éphemère. Nous avons eu l'occasion de parler ici même de ce singulier engouement pour les confessions d'« impures » qui a sévi outre-Rhin. Mises en français, ces pages perdent beaucoup de leur saveur, malgré la louable application du traducteur, M. H. Rousset. Nous n'avons aucune curiosité pour les cabinets particuliers que les Allemands traduisent par *chambres séparées*. Signalons cependant à H. Rousset que le *Rotwein* que l'on y boit est simplement du vin rouge et que le *Sekt* est du vulgaire champagne.

MEMENTO. — *Das literarische Echo* (1er avril) publie un article de M. Max Meyerfeld sur « la situation de Byron en Angleterre ». Ernst von Wolzogen étudie les publications posthumes de Théodor Fontane (15 avril).

Deutsche Rundschau (1er avril). Etude de M. A. Bossert sur Hippolyte Taine, à propos de la publication de ses lettres.

Nord und Süd (avril). M. Georg Brandes consacre un article aux figures grecques dans la poésie moderne et analyse surtout l'*Electre* de

M. Hugo von Hofmannsthal. Ces pages témoignent d'une profonde vénération pour Racine, dont les Allemands ont la fâcheuse coutume de faire fi.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Le goût de la poésie. — *Coleridge's Literary Criticism*, with an Introduction by J. W. Mackail, 2 s. 6 d., Henry Frowde. — Lascelles Abercombie : *Interludes and Poems*, 5 s., John Lane. — Algernon Charles Swinburne : *The Duke of Gandia*, 5 s., Chatto and Windus. — Laurence Binyon : *Attila, a Tragedy in four Acts*, 2 s. 6 d., John Murray. — Thomas Hardy : *The Dynasts*, 3 vol., 6 s. ch., Macmillan.

Beaucoup de gens prétendent ne rien comprendre à la poésie, et la plupart du temps nous admettons tranquillement cette incapacité comme une chose toute naturelle, et l'on serait même tenté d'y voir une sorte de supériorité, tant on est enclin à admettre pour raisonnables les plus certaines absurdités. Mais si vous avez dans votre entourage quelqu'une de ces personnes à qui la poésie « ne dit rien », tentez l'expérience, à condition que vous ayez aussi de la patience et du loisir. Essayez, par des lectures que vous ferez, de leur inculquer le goût de la poésie et vous constaterez que la tâche n'est pas insurmontable. Au bout de peu de temps, on ne manquera pas de vous dire : C'est vrai, voilà de beaux vers, mais je ne les comprends qu'en les entendant lire tout haut. Persévérez, et le rebelle le plus obstiné arrivera bientôt à lire lui-même avec plaisir, à haute voix, les vers que vous aurez fait aimer, et dès lors la cause est gagnée.

Pour une poésie de langue étrangère, le cas est différent. Il ne suffit pas, par exemple, de pouvoir lire couramment Dickens ou Thomas Hardy, pour goûter les vers de Swinburne ou de Tennyson. Il faut acquérir la connaissance de la langue poétique et se familiariser avec ce que M. Marcel Réja, dans sa magistrale étude sur *l'Art chez les Fous*, dénomme l'orthopédie métrique, — et surtout il faut être capable de *parler* l'anglais et ne rien ignorer de la prononciation et de l'accentuation. La poésie est le mode supérieur de l'expression humaine, et, comme l'a dit Coleridge, « le poète, décrit dans sa perfection *idéale*, met en activité l'âme entière de l'homme, subordonnant les unes aux autres les facultés de l'âme selon leur valeur et leur dignité relatives ». Il paraît impossible de donner une définition parfaite de la poésie ; sans doute, on trouve chez maints poètes et critiques des formules plus ou moins précises qui peuvent s'appliquer à des aspects de la poésie, mais elles sont incomplètes. Un choix des écrits de Coleridge sur la poésie, rassemblé par Mr J.-W. Mackail, vient de paraître sous le titre de **Coleridge's Literary Criticism**, et l'on y rencontre des pages merveilleuses sur la poésie, sur Wordsworth, sur Shakespeare et les *Elizabethans*, sur Milton et la

plupart des poètes anglais. Au début, Mr Mackail donne de courts fragments qui sont tous à méditer. « Je voudrais, dit le grand romantique, que nos habiles jeunes poètes se rappelassent mes simples définititions de la prose et de la poésie; c'est-à-dire, la prose — les mots dans leur meilleur ordre; — la poésie, les meilleurs mots dans le meilleur ordre ».

A ce point de vue, les **Interludes and Poems** de Mr Lascelles Abercrombie ne sont point exempts de reproches. Assurément, les négligences y sont fréquentes et le poète semble ne guère se soucier de la forme ni du bel ordre des mots et de leur choix. Mais il a, pour racheter ces défauts, ces dons essentiels qu'on retrouve chez tous les grands poètes et qui échappent autant à l'analyse qu'à la définition : une grande puissance de verbe et d'idée et une indiscutable originalité. On pourrait ranger dans le genre horrible les *Interludes* de Mr Abercrombie, et peut-être la violence du sujet exagère-t-elle l'impression de puissance qui se dégage de ces poèmes. Il y a là un sens du tragique qui amènera sans doute le poète à s'essayer dans la composition de drames poétiques facilement jouables. Du reste, le plus remarquable des interludes, *Blind*, est un véritable drame. En voici la donnée : une mère et son fils aveugle parcourent le pays à la recherche de leur mari et père qui jadis les abandonna. Ayant fait vœu de se venger, la mère a élevé son fils dans la haine du disparu qu'il étranglera s'ils le retrouvent. Parfois, ils se livrent à une répétition de la vengeance projetée, et l'aveugle entoure de ses mains vigoureuses le cou de sa mère qui le félicite de sa force et de sa cruauté. Au début, on les trouve campés auprès d'un feu et la mère s'en va quérir des provisions. Alors, survient un vieux ménétrier aveugle qui prend place devant le feu et, en échange du souper que le jeune homme lui promet, il développe à son auditeur émerveillé une sorte de philosophie sceptique et humouristique, avec des élans de fantaisie lyrique. A son retour, la mère reconnaît son mari et, prise de pitié à la vue du misérable impotent, son désir de vengeance fait place à une soif de tendresse pour celui qu'elle aima jeune, fort et beau. Mais le fils prend pour de l'ironie le dialogue qu'il entend, et quand la mère lui demande d'embrasser le père retrouvé, il étrangle le vieillard. L'ensemble est infiniment poignant et il y a des passages, des vers, des expressions, des images, des épithètes qui forcent l'admiration, malgré les trop visibles et trop nombreuses négligences, malgré la noirceur des tableaux et le pessimisme de la pensée. Mais le poète est jeune encore, et c'est le privilège de la jeunesse d'être pessimiste. Plus tard, on aperçoit les nuances, au lieu de la brutale opposition des couleurs crues, et l'on pense que la vie est « belle de bel espoir ». Avec ses dons et son originalité, Mr Abercrombie donnera une note moins sombre dans de prochains poèmes, et sa phi-

losophie s'adoucira. On peut espérer aussi qu'il la prêchera moins, et qu'il ne surchargera plus autant ses dialogues de confuse métaphysique. « Bien qu'il permette le développement de la pensée, un poème n'admet pas l'argumentation », dit Coleridge, qui déclare aussi qu'un poète philosophe doit toujours départir directement au lecteur ce qu'il veut enseigner.

Le dialogue en vers ne saurait donc être que dramatique et Mr Swinburne en offre un modèle dans **The Duke of Gandia**. Il y a peu d'histoires aussi tragiques que celle des Borgia, mais Mr Swinburne s'abstient de la traiter dans son entier. En un acte de quatre scènes, il donne seulement l'épisode central du meurtre de Francesco par son frère César, non pas comme un drame destiné à la scène, mais comme un poème dramatique, à plusieurs personnages, d'une brièveté extraordinaire. Rien n'est plus magnifique, ni plus terrible à la fois, que la grande scène finale, où, après le meurtre, César paraît en présence du pape Alexandre, son père. Le dialogue qui s'engage, avec ses répliques laconiques, est intensément poignant, et à la scène, ce passage produirait un effet considérable si le reste avait été conçu pour la représentation et non pour la lecture. Qui sait cependant si cet acte épisodique, sans tirades ni monologues, tout en éloquence brève et en ironie concentrée, n'enthousiasmerait pas une salle, comme il confond d'admiration le lecteur ?

La forme dramatique tente volontiers les poètes anglais et plusieurs d'entre les jeunes ont composé des drames en vers très remarquables. **Attila**, la tragédie en quatre actes de Mr Laurence Binyon, est particulièrement réussie, et le succès qu'elle a eu à la scène en a été la preuve. On sait déjà combien le poète de *Penthésilée* est maître de son art ; on sait avec quelle sévérité il évite les digressions, la préciosité, les extravagances lyriques, le verbiage sonore et brillant ; sa tragédie demeurera une œuvre dramatique et poétique superbe.

Le vaste drame que Mr Thomas Hardy appelle **The Dynasts**, dont le troisième et dernier volume a paru récemment, prendra rang aussi parmi les œuvres les plus curieuses que nous offre la si fertile littérature anglaise. Le titre annonce un drame des guerres napoléoniennes, en trois parties, dix-neuf actes et cent trente scènes. Il nous est impossible de l'analyser ici en détail. Un pareil effort, de la part d'un homme tel que Mr Thomas Hardy, mérite plus de respect, et exige une lecture attentive, même de longues méditations. Il a fallu, pour créer cet œuvre gigantesque, une prodigieuse imagination, et si son ampleur déconcerte à l'abord, il offre des envolées vertigineuses qui en font une œuvre de génie. Prendre pour théâtre l'Europe entière, pour personnages, les nations qui s'entrechoquèrent pendant vingt ans et les hommes qui les conduisirent, interpréter une période

des plus tumultueuses de l'histoire, transporter tour à tour la scène d'un bout à l'autre de ces immenses perspectives, faire parler Napoléon et un obscur laboureur en un grandiose contraste, interrompre la marche des événements pour intercaler les réflexions d'Esprits, spectateurs surnaturels du drame terrestre, abstractions personnifiées qui voient cette agitation d'un plan plus élevé, c'est là une tâche colossale qui demande au lecteur une bonne volonté, un courage sans défaillance, dont il est, au bout, récompensé. Sans doute, les vers de Mr Thomas Hardy peuvent paraître inférieurs aux admirables indications scéniques rédigées en prose ; sans doute, la philosophie que quintessencient les Esprits semble bien pessimiste ; sans doute, le tableau de ces luttes que l'auteur veut dynastiques et non nationales réclame, pour être aperçu dans son ensemble, un effort pénible, mais *The Dynasts* imposent, pour le génie de Mr Thomas Hardy, une admiration infinie.

Memento. — Le numéro de printemps des revues trimestrielles vient de paraître, chacune avec un sommaire admirablement varié. Le premier article de *The Edinburgh Review* est consacré à Fénelon et à son troupeau ; après une étude sur l'industrie pastorale et l'agriculture du Royaume Uni, il est traité de William Pitt, d'après les récents travaux publiés sur lui, puis d'un bas-bleu hollandais et quaker du xviie siècle, Anna Maria von Schurmann ; une dizaine de volumes sur l'art et la science de la pêche à la truite sont savamment examinés, après quoi, il est non moins savamment disserté sur Dante, dans la littérature anglaise, de Chaucer à Cary ; ensuite, *The Dynasts*, le drame napoléonien de Mr Thomas Hardy, est critiqué et loué comme une œuvre de génie ; vingt-cinq pages sont données à la laideur dans la fiction ; enfin, le reste de la volumineuse livraison traite de la politique internationale et de la radio-télégraphie, de l'Egypte Moderne d'après Lord Cromer, des voyages et des poèmes de Charles Montagu Doughty, des partis et de la politique parlementaire de la Grande-Bretagne.

Les articles littéraires de *The Quarterly Review* ont pour sujets : Giosue Carducci, Coventry Patmore, les papyrus grecs récemment découverts, la littérature napoléonienne, les épopées françaises, les idées de Mr H.-G. Wells, le théâtre au temps d'Elizabeth, la vie et les œuvres de Vittorio Carpaccio ; l'histoire et la politique traitent du *Licensing Bill*, des réserves d'or, des publications de tout genre concernant la guerre civile, le Commonwealth et la Restauration, 1640-1661, d'une *famous Eton House*, du *local government*, et de Mohammed et l'Islam.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

M. Démétriade : *Opere dramatice* ; Niculescu, Bucarest. — E. Farago : *Versuri* ; Luceafar, Budapest. — O. Goga : *Poezii* ; Luceafar, Budapest. — J. B. Hétrat : *Aevea* ; Socec, Bucarest. — H. C. Lecca : *Poezii* ; Minerva, Bucarest. — Riria : *Canturi vechi* ; *Canturi noue* ; Dacià, Iassy. — R. D. Rosetti : *Din Toate* ; Steinberg, Bucarest. — Memento.

A ses débuts, la poésie roumaine fut patriotique. Comme toute la

littérature, comme l'ensemble de la vie politique et intellectuelle roumaine, elle connut un moment de grand essor, à cette époque bienheureuse de l'éveil national et de la renaissance dont M. Pomp. Eliade s'est institué l'historien scrupuleux, où les mots de Liberté, d'Union enflammaient les cœurs, grisaient les esprits ; où le nom, tout nouveau, de Roumain résonnait si délicieusement qu'on le répétait et le multipliait à tout propos ; où l'amour de la patrie recouvrée faisait rivaliser de générosité ceux même que divisaient des ambitions invétérées ou des théories politiques ; époque d'enthousiasme où les Roumains, émerveillés de leur résurrection et de leur vitalité, se croyaient « dignes de se donner en exemple au monde », comme dit Eug. Lovinesco. On entendit alors le *Desteapte-te Romāne* du transylvain Mureseanu ; on se laissa entraîner aux accents d'un Cârlova et aux patriotiques ballades d'un Bolintineanu. Alexandri, à leur suite, allait avoir la rare fortune de célébrer, sous la dictée de l'histoire, les trois plus grands actes de l'épopée nationale : l'Union, les victoires de 1877, l'Indépendance. Alexandri eut de plus le rare mérite pour son temps de rompre avec le préjugé que le roumain ne serait jamais une langue littéraire ni scientifique et qu'il y aurait toujours lieu de le remplacer par des langues étrangères. Dans les salons, à l'église, dans le commerce, à l'école, on parlait grec et l'on riait à l'idée seulement d'un drame ou d'un poème écrit en roumain. Il sut retremper à la fois sa pensée et son style à la source de la poésie populaire, dont un des premiers il rassembla les lambeaux. Les vieillards de Mircesti se souviennent qu'il ne causait qu'avec les anciens du pays. Si même il n'a pas pénétré l'âme paysanne, du moins il a mis en évidence les dons naturels qu'il avait découverts chez ce peuple jusque-là ignoré et méprisé. Il s'est approprié, de son langage, la simplicité et la naïveté des expressions, la justesse des images, le charme caressant des diminutifs et des répétitions tendres. Il demeurera en roumain le classique de la jeunesse. Toutefois, bercé quarante ans par ces vers plutôt romance, que M. N. Petrasco compare aux « mélodies sans paroles dont les mères endorment leurs enfants », le monde roumain aspira à une poésie plus poignante. Eminesco vint... Il dit de lui-même, dans un fragment retrouvé par M. Eug. Lovinesco (*Convorbiri crit.*, 1 fév. 08) : « La nature a été généreuse avec moi, mais elle ne m'a pas donné la facilité. J'ai écrit avec du sang. Les mots ne me viennent pas d'eux-mêmes. Je suis obligé d'aller les violenter jusque dans leur retraite mystérieuse. » Lui aussi il emprunta à la langue populaire les inversions souples et les accents qui portent (car M. Petrasco dit le mot juste : la beauté de la poésie populaire est d'avoir jailli sous le coup d'émotions véritables et c'est pourquoi elle émeut à son tour), mais il brisa avec le lyrisme sentimental et vague ; imbu

de philosophie allemande et de romantisme byronien, il inaugura une note plus profonde, tragique, d'une amère désolation et parfois d'un mépris qui se voulait olympien.

Le goût littéraire des environs de 1870, en quelque sorte faussé par cette préoccupation étrangère à l'art, le nationalisme, devait s'épurer à mesure que les générations nouvelles rapportaient d'Occident une culture plus assimilée. M. T. Maioresco remplit le rôle de ce Boileau roumain : il fit entendre la voix du bon sens et enseigna le premier qu'il ne suffisait pas de patriotisme et de belles intentions pour être quelqu'un. Eminesco rapporte encore qu'il devait récrire dix fois une pièce avant qu'elle fût au goût de M. Maioresco. Aussi parvint-il à inscrire son pessimisme, ses idées, dans une forme qu'il appelait lui-même des « vêtements splendides et qui le satisfaisaient ». Aujourd'hui la poésie nationaliste n'a plus lieu d'exister qu'en Transylvanie où la population, toute ou presque toute paysanne et d'origine paysanne, gémit toujours sous l'oppression ; et là elle s'impose à l'admiration par une grande pureté morale et une mission éducatrice poursuivie avec une noble abnégation.

Aux continuateurs de cette littérature saine et généreuse, vient maintenant se joindre en Roumanie la cohorte des esthètes, préoccupés de perfection artistique, imitateurs plus qu'adeptes des protagonistes français du vers libre, amoureux de la forme peut-être plus que soucieux du fond. On peut dire avec M. Vlahuta (*Din goana vietii*, III) que beaucoup de ces jeunes symbolistes, naturistes et autres « istes » attardés font « un travail malheureux et désastreux, qu'ils se torturent l'esprit et la langue pour exprimer en un langage forcé des sentiments qu'ils n'ont pas, des émotions qu'ils ne ressentent pas ou des idées qu'ils ne comprennent pas », et déplorer avec M. Il. Chendi (*Viata lit. si art.* 17 fév. 08) que « dans la production poétique d'aujourd'hui les volumes pleuvent à la douzaine » ; du moins faut-il admettre que ce travail contribue à la formation d'une langue toujours plus souple, plus riche, plus nuancée, à la constitution d'un vocabulaire plus étendu à la fois et plus purement roumain. Pas encore assez toutefois. On loue Dante d'avoir forgé la langue italienne avec des mots empruntés à tous les dialectes de la péninsule ; parlant de la *Nave*, M. E. Porn récemment vantait d'Annunzio d'avoir réintégré tant de vocables splendides oubliés dans les chroniques anciennes... Faudrait-il en roumain bannir tel vocable harmonieux, telle tournure agile, tel terme expressif, parce qu'il est ardélain ou moldave, méglène ou simplement désuet, au lieu que bucarestois courant ou olténien ? J'ai noté des pièces de vers où toutes les rimes se composent de *frantzouzisme*, de ces estropiations journalistiques de mots français dont l'aspect et le son déchirent une phrase roumaine. Les Transylvains de leur côté devront se

méfier des mots hongrois lourdauds et des tournures germaniques.

La chaîne des poètes roumains est ininterrompue : Alexandresco, Bolintineano, Alexandri, Eminesco se tiennent la main ; MM. Vlahuta, Cosbuc, puis MM. St. O. Iosif et Oct. Goga leur succèdent. Ce sont les grands. Une pléiade d'autres les accompagne, que je ne puis citer, mais au sujet de qui je ne voudrais pas dire *Verba et voces*, ni surtout achever la citation du vers d'Ovide, car le moindre d'entre eux a encore ses mérites et son utilité. La hautaine figure de M. Alex. Macedonski se dresse un peu à l'écart, bien à tort, semble-t-il, car en surplus de ses volumes de poésies, *le Calvaire de feu* demeure à mon sens un des poèmes les plus immédiatement jaillis du milieu roumain, l'un des plus adéquats de cette spéciale mentalité à la fois occidentale, très cultivée et très artiste, et imprégnée de chaud sensualisme tout oriental. Quelques disciples lui font cortège. Parmi ceux-ci, M. Mircea Démétriade, qui a déjà donné *Vers* (1880-84), *Fables* et *Fet-Frumos* (poésies 1883-88), tente dans ses **Œuvres dramatiques** d'utiliser le merveilleux et le symbolisme des contes populaires et il faut vivement l'en féliciter : *Dafin l'Avenant et Iléana Cosinziana*, quoique d'un romantisme surchargé, présente un mélange bigarré de prose et de vers, de recherches de style et de familiarités, curieux et plein de vie.

Dans l'ombre d'Eminesco, Mme Elena Farago exhale avec talent des plaintes d'un mysticisme résigné ; au tournant brusque des inversions l'idée fuit parfois sous les mots, mais la sentimentalité est douce, les nuances délicates. Chez Mme Riria on trouve une âme plus tourmentée, une pensée plus virile, une personnalité très accusée. M. Xenopol a réuni et publié les poésies qu'elle a écrites depuis l'âge de dix ans : **Cânturi vechi** (1878-89), **Cânturi noue** (1901-02), où elle adopte la forme extérieure de la prose, quoique sa phrase soit rythmée, assonnante et souvent rimée ; on ne peut lui dénier le génie de l'improvisation, la passion, mais aussi le défaut correspondant : une facilité, une enflure trop peu châtiées ; il ne faut pas lui en vouloir ; elle nous prévient qu'elle « n'écrit pas comme une lettrée, elle écrit ce que veut son cœur ». C'est ainsi que dans le dialogue dramatique où elle a consigné ses souvenirs sur Eminesco, qu'elle rencontra jadis, c'est la fillette de dix-huit ans qui parle et s'écoute beaucoup plus que ne parle le poète. — Je ne puis que mentionner ici Mlle Hélène Vacaresco, n'ayant aucun de ses livres à ma disposition.

En ne tenant aucun compte des querelles qui divisent les clans littéraires roumains, et de leurs théories oiseuses, il est juste de reconnaître, en M. Octavian Goga, un des plus puissants et peut-être le plus pur poète de l'actuelle génération. C'est l'aède de toute une race, d'un moment historique et son inspiration a des sources beau-

coup plus profondes que sa sensibilité personnelle. M. Eugène Lovinesco, dans un de ses volumes de critique, *Des pas sur le sable*, lui a consacré plusieurs chapitres et l'a étudié sous ses différents aspects de poète de l'Ardéal, poète des paysans, poète de la nature, poète du village et de la famille, poète de l'amour. Sa note caractéristique est le patriotisme ardélain, de nuance exclusivement locale ; ses poésies, dont quelques-unes comptent parmi les meilleures de la littérature roumaine, reflètent avec le plus d'intensité la conscience nationale des Roumains transcarpathins. Les conditions du milieu dans lequel il vit ne lui permettent pas de se faire l'apôtre de la révolte ; il ne saurait avoir les violences d'un Léopardi ; il dit les douleurs de sa nation assujettie et ses aspirations à une « fête de la justice » ; il chante les paysans dont naîtra « le terrible héraut, expiateur des souffrances anciennes » et s'il prophétise l'approche d'un avenir vengeur, c'est sans particularisme étroit. Il y a dans sa veine une générosité, une véhémence et une sincérité que l'on n'avait pas accoutumé d'entendre encore à ce point émouvantes en Roumanie. Son petit volume de **Poésies** (125 pages) est aussi, comme édition, impression, papier, le plus charmant qui me soit parvenu. — M. J. B. Hétrat n'est roumain que de cœur, ce qui est la meilleure et la vraie manière de l'être. Français d'origine ou plutôt Corse, il a accompli le tour de force de s'assimiler en quelques années la langue roumaine dans toutes ses finesses, aidé sans doute par l'italien maternel. Il a la curiosité d'un vocabulaire souvent très précieux, celle de rythmes et de combinaisons métriques que nul n'avait tentées avant lui ; il a naturalisé avec bonheur dans une note plutôt triste la forme drôlatique du triolet. Comme son ami M. Ervin de la *Vieata noua* il emboite le pas des H. de Régnier, Verhaeren et Vielé-Griffin et leur exemple encourage M. Alex. Stamatiade, dont on connaît déjà plus que de belles promesses. — Il y a quelques années M. Pomp. Eliade, dans ses *Lettres sur trois jeunes poètes roumains*, caractérisait MM. Radu Rosetti et Haralamb Lecca à peu près en ces termes, peu flatteurs, mais fortement motivés : « Ce qui me déplaît, m'effraie, me révolte chez M. Rosetti, c'est le manque absolu de sincérité, le manque d'émotion, le manque de sérieux et une extrême négligence. M. Lecca du moins dispose d'une grande richesse dans la versification, mais ses défauts sont la prolixité, un exotisme maladif et une étrangeté voulue de l'inspiration. Le premier n'a ni fond, ni forme ; il exprime du vide en peu de paroles. Le second n'a que la forme ; il exprime peu de choses en beaucoup de paroles. » Le troisième poète dont M. Eliade disait le plus grand bien se nomme St. O. Iosif ; il aurait le fond, la forme, la sincérité, la discrétion, une âme sérieuse et il faudrait voir en lui un des « poètes définitifs » de la littérature roumaine. A mon regret je ne l'ai pas lu, non plus que M. Cos-

buc. — Je ne connais de celui-ci qu'une *Anthologie sanscrite* (chez Alcalay) comprenant, avec une introduction et des notes, quatre hymnes du Rig-Veda, un choix de Maximes et Proverbes, le Déluge traduit du pacrit, quatre pièces du Mahabharata et trois du Ramajana, dont l'épisode de Sâvitri a été traduit de son côté par M. G. Bogdan-Duica. — Une autre traduction en vers par M. Eug. Dinesco, vient de paraître à la même librairie : celle de l'*Hécube* d'Euripide, qui fut dans la traduction de Nanesco la première pièce jouée en roumain vers 1818.

Memento. — Comme matériel littéraire, capable de notablement enrichir la langue en termes nationaux, en mots propres et pittoresques, je citerai les précieux recueils linguistiques suivants édités par l'Académie Roumaine : *Dictionnaire macédo-roumain* par J. Dalamettra, instituteur à Caraferia (vilayet de Salonique) ; *Glossaire dialectal ardélain*, très intelligemment constitué avec exemples et citations par M. Alex. Viciu, prof. à Blaj ; *Lexique slavo-roumain* de Mardarie, moine du Monastère de Cozia vers 1649, le premier essai connu de lexicologie roumaine, publié avec une étude historique très développée par M. G. Cretu, professeur au lycée Matei-Bassarab ; enfin et surtout le fort volume *les Plantes connues des Roumains* (édition *Minerva*) où M. Z. Pantu, conservateur du jardin botanique à Bucarest, a consigné 3600 noms populaires se rapportant à 1600 espèces, avec une brève description scientifique de chacune d'elles et les croyances, les légendes qui s'y rattachent, les vertus médicales que le paysan leur connaît ; un ouvrage de vulgarisation également utile à l'étude de la botanique, de la langue et du folklore.

La revue *Luceafar* (Sibiu) poursuit avec une dignité du meilleur aloi, malgré les amendes dont la grèvent les autorités hongroises, la mission éducative qu'elle a assumée. Articles documentés de M. G. Murnu sur les Monuments anciens de Rome ; chapitres de l'histoire de l'art par M. Simionesco-Rimniceano ; nouvelles de C. Sandu-Aldea, I. Agîrbiceanu ; poésies originales et traductions de l'allemand, du hongrois par M. O. Goga. Protestation contre la bassesse du langage et la vilenie des procédés de la presse politique quotidienne de Roumanie : « Plutôt qu'une liberté de la parole qui nous enlise dans le limon des injures triviales, nous supporterons plus volontiers la censure, quelque draconienne qu'elle soit. » — Protestation aussi de M. V. Cioflec dans la *Viata literara si artistica* contre la glorification prématurée de certains jeunes peintres par l'emploi de comparaisons tout à fait impropres. — Le journaliste Babœanu m'envoie le volume de son pseudonyme Virgil Caraivan *la Sezatoare*, préfacé par M. N. Jorga, en m'avisant que ce fut « un des livres les plus appréciés de l'année expirée ».

Die Karpathen (Kronstadt) dont l'attitude conciliante entre Allemands, Roumains et Hongrois est admirable, publie de nouveaux *Volkslieder* roumains traduits par M. V. Tecontia ; un compte-rendu des *Plantes* de M. Pantu ; un article sur la *Philologie roumaine;* une étude sur *Die rumœnische Volksdichtung* avec une bibliographie très complète des œuvres roumaines traduites en allemand, par le Prof. A. Bârseanu ; sans préju-

dice de la partie plus locale et spécialement allemande de la revue, avec ses romans, ses études historiques, sociales, ethnographiques et ses belles illustrations.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES RUSSES

Le Jubilé de Tolstoy. — Léonide Andreiff : *Le Roi.* — *la Faim.* — Kroupine: *Le Mal de Mer.*

La question du Jubilé de Tolstoy devient de plus en plus nationale. Le Comité d'Initiative a donné le branle, et au monde des Lettres et des Arts se sont mêlés les Académies, les Universités, les Ecoles, les Municipalités, les Conseils généraux. Nous irons jusqu'à la Douma d'Empire et le Conseil d'Etat. Le mouvement sera général.

Pendant que le Comité d'Initiative prépare le Congrès des délégués de toutes les collectivités et groupements nationaux, d'où sortira le Comité définitif des Fêtes Internationales en l'honneur de Tolstoy ou plutôt, depuis le refus de Tolstoy de prendre une part personnelle à ce jubilé, la « Société Tolstoy », toute sorte de projets de commémoration du 80e anniversaire de Tolstoy se font jour.

Les disciples de Tolstoy proposent naturellement une souscription internationnale dont le montant servirait à répandre le plus possible les écrits du maître, ceux de la *seconde manière* de Tolstoy *depuis 1881*, et dont les droits d'auteur n'appartiennent pas à la famille... Les disciples étudient la question. Ils possèdent tous les manuscrits, tous les matériaux, toutes les archives de Tolstoy. C'est surtout le représentant, l'éditeur de Tolstoy à l'étranger et son ami intime, M. Tchertkoff, qui a organisé ce Musée de Tolstoy dans sa propriété en Angleterre, où ce trésor précieux est en toute sûreté (dans des pièces spéciales, en rayons et caisses métalliques), et à l'abri de la police russe, du feu et de l'eau. L'édition rêvée par les disciples est donc pratiquement possible : il ne s'agit que de trouver des fonds !

A côté de cela et parmi toutes sortes d'éditions spéciales qu'on prépare nous devons signaler le *Recueil Enquête* que va publier incessamment le biographe attitré de Tolstoy, M. Sergueïento, qui, en plus d'articles sur Tolstoy des écrivains du monde entier, donnera dans ce recueil beaucoup de lettres inédites de Tolstoy. Le *Bureau de la presse Russe* prépare un Album monstre, consacré à Tolstoy. Il est d'ailleurs devancé par la célèbre maison d'édition M. O. Wolf, de Saint-Pétersbourg, qui a publié le premier et l'unique Album consacré à Tolstoy. J'ai devant moi la dernière édition de cet Album qui vient de paraître. C'est le recueil le plus complet de portraits, d'images, de dessins, de caricatures, etc., sur Tolstoy, qui ait paru jusqu'à ces derniers temps; il justifie entièrement son titre : *Comte Leon Tolstoy, le grand écrivain de la Terre Russe, en*

portraits, gravures, médailles, peinture, sculpture, caricature, etc. Le lecteur y trouvera reproduits les portraits connus de Tolstoy, ceux de ses critiques et traducteurs, tout ce qui concerne ses éditions, ses « pensées », etc. Il sera difficile au *Bureau de la Presse* de faire mieux et plus complet.

J'ai à signaler dans le même ordre d'idées un autre projet dû à l'initiative du célèbre critique russe A. Wolynski, auteur d'études remarquables sur Tolstoy, Dostoïevsky, etc. Son livre sur *Leonardo da Vinci*, qui a paru en russe, en italien, en allemand et en anglais, lui a valu un siège à l'académie d'Italie et une chambre spéciale dans le Castello Sforzesco, Raccolta Vinciana. Outre un grand travail d'ensemble sur Tolstoy qui va paraître dans le courant de l'année, M. A. Wolynski a conçu le projet qu'il expose dans une lettre publique aux *Ecrivains et Journalistes italiens*, expliquant qu'il est chargé de la rédaction du compte-rendu du jubilé de L. N. Tolstoy d'un caractère critico-bibliographique, et demandant aux écrivains et journalistes italiens de mettre à sa disposition, si possible, tout ce que chacun d'eux a publié sur l'artiste et le penseur russe. Le livre sera édité avec beaucoup d'illustrations, par conséquent ces matériaux, eux aussi, des revues, journaux et éditions spéciales italiennes, présenteront pour lui une très grande valeur. Tout cela, les livres sur L. N. Tolstoy, les brochures, les articles de revues et de journaux, ainsi que les indications bibliographiques détaillées et les illustrations artistiques et caricatures, tout cela, si précieux et si important pour l'édition qu'il prépare, il prie qu'on l'envoie à l'adresse : Milano, Castello Sforzesco, Raccolta Vinciana, Dottore Ettore Verga per A. L. Wolynski.

La lettre de Wolynski est à signaler encore pour un autre motif, celui que Zola exprima dans son hommage au grand poète russe, Pouchkine, lors de son centenaire (1) : « Je lui envoie mon hommage par-dessus les frontières, il faut que les hommages de tous les écrivains du monde le fêtent. Et ce sera le vrai lieu de paix, la fête universelle de la civilisation. » Ecrivains russes, italiens, écrivains français, écrivains anglais, allemands, scandinaves, etc, tous nous devons être heureux et fiers de l'hommage universel rendu à un des plus grands citoyens de notre République des Lettres. La fête de Tolstoy c'est notre fête, c'est la fête du Verbe, de la Pensée Humaine, de la Civilisation. C'est un grand honneur et un grand bonheur d'y participer.

§

La grande solennité universelle qui se prépare ne peut malheureusement pas nous faire oublier l'actualité dont le plus grand fait est

(1) Emile Zola, *Correspondance*, t. II, page 343.

l'apparition, dans les éditions du *Chipovnik*, du drame symbolique de Léonide Andreïeff, *le Roi-la-Faim* (Tsar-Golod). Le bruit soulevé par la dernière œuvre du fécond auteur des *Ténèbres* est énorme, d'abord pour des raisons tout extérieures, qui n'ont rien à voir avec la valeur intrinsèque de l'œuvre. Les éditeurs, en effet, ont payé à Andreïeff, pour son nouveau drame qui n'a que 126 petites pages et quelques excellents dessins de E. Lanceray, la somme rondelette de 15 mille roubles (40 mille francs), prix qu'aucun auteur n'avait, paraît-il, jamais reçu avant Andreïeff. Les censeurs sévères des mœurs littéraires poussent de hauts cris contre « cette abomination de la désolation » qu'ils considèrent comme le signe suprême de la dépravation littéraire... Je ne veux pas être méchant, ce qui, d'ailleurs, ne serait pas difficile en l'occurrence, et je dirai simplement que l'indignation de certains milieux me laisse froid, et je suis au contraire heureux de constater que les droits d'auteur en Russie sont assez élevés pourvu que les œuvres ainsi payées ne soient pas de ces pornographies dont j'ai déjà donné ici même des spécimens et dont je signalerai encore une à la fin de cette chronique. Quant à la nouvelle œuvre de Léonide Andreïeff, je la trouve de beaucoup supérieure à ses aînées et hors de comparaison avec *les Ténèbres*, dont j'ai parlé dans mon dernier article. *Tsar-Golod* est un drame en 6 tableaux. Le premier (prologue) présente un coin de vieux clocher où causent le Tzar-la-Faim, le Vieux-Temps et l'insatiable Mort. Le Temps reproche au Tzar-la-Faim de l'avoir toujours trompé, d'avoir toujours immolé les pauvres affamés. Le Tzar-la-Faim se justifie dans des lamentations emphatiques : il ne trompe personne, il ne ment jamais, il se trompe lui-même ; Tzar malheureux sur un trône démoli, il est lui-même victime de l'erreur, de la ruse des hommes et des circonstances. Mais, à présent, il jure de tenir parole : Assez de malheureux, de miséreux tués. On va se régaler des forts, des repus, des riches !... La Mort, qui n'est jamais rassasiée, va, elle-même, être contente de la fête qu'il prépare. Et la Mort d'interrompre : « Oui, je veux bien, mais je ne remercie jamais ! » Mais elle n'a pas le temps, elle entend les appels qui montent de la terre et s'en va à sa terrible besogne. Le dialogue continue et se termine menaçant entre ces terribles personnages de la Tragédie Humaine, le Temps, la Faim et la Mort, cette dernière, bien qu'absente, mais toujours à son œuvre épouvantable. Et le Temps demande au Tzar-la-Faim :

— Te voilà seul — dis-moi la Vérité, ô Tzar-la-Faim, tu es un grand traître, tu es un menteur aux yeux de tout le monde, tu entraînes les hommes dans les actes fous et tu en ris après. Mais cette fois ?...

Le Tzar-la-Faim prononce, solennel et ferme :

— Je le jure !

— Tu donneras la victoire aux affamés ?

— Je le jure.

— Et tu me donneras le repos, à moi ?

— Je le jure !

— Eh bien ! je te crois... Et je sonnerai le glas, quand tu me l'auras dit.

— Ce sera bientôt...

Et le Roi-la-Faim descend dans les usines (1er tableau) et ameute les ouvriers, tous : les énergiques, les résignés, les poètes, les forts et les faibles. Tous, malheureux, jurent la révolte, la fidélité et l'obéissance à la Faim. Le Roi sinistre descend plus bas, dans les caves, chez les déclassés, les ex-hommes, les apaches, les prostituées. La scène est épouvantable, mais d'une très grande force. Cette *Cour des Miracles* jure aussi fidélité et obéissance au Père-la Faim et, dans un sabbat satanique, hurle de frénésie, avant-goût des assassinats et des violences sur ceux qui vivent à l'étage supérieur, où une soirée de gala bat son plein !

Pour semer la haine et élargir l'abîme qui sépare les classes, le Roi-la-Faim préside un tribunal qu'il fait juger les affamés.

Tout ce que *Crainquebille*, d'Anatole France, ou *le Portefeuille* d'Octave Mirbeau présentent d'émotion est un jeu d'enfant devant ce 3e tableau du jugement, où le dernier mot est toujours celui de la Mort présente : « Condamné, au nom du diable ! » C'est le refrain de tous les procès que M. L. Andreïeff fait passer devant nous et qui nous fait trop sentir que nous sommes en Russie au soir d'une Révolution !

Et voilà que le grand jour promis par le Tzar-la-Faim arrive. La révolte (quatrième tableau) a éclaté, terrible, générale. On ne la voit pas. On l'entend et on la devine dans le tonnerre des fusillades et derrière les lueurs des incendies qui pénètrent dans le palais, où sont réunis les mondaines, les chefs, les maîtres, les artistes, les savants, les détraqués, les apeurés et les ignares. Le *drame humain* se reflète ici avec toutes ses nuances depuis le comique le plus haut jusqu'au tragique le plus empoignant. Mais les maîtres de la vie, grâce à l'art de ses ingénieurs, ont vaincu cette fois encore. Les affamés couvrent de leurs corps le champ de la bataille. Et le Roi-la-Faim les a encore une fois trahis...

Mais l'écrasement de la révolte n'est pas non plus le triomphe des vainqueurs ! Ces derniers viennent visiter le champ de carnage, où l'on voit planer la silhouette aiguë de la mort. Les vainqueurs se disent leurs impressions sur ce champ de sang et de dévastation. Mais voici que le Roi-la-Faim intervient encore et prononce une orai-

son funèbre, insulte suprême aux vaincus, pleine de mépris, de provocation.

« Remuez, levez-vous, rompez les liens de la Mort, révoltez-vous. » Mais rien ne bouge dans ce règne de la mort. Et le Roi-la-Faim dans ses imprécations va lancer sa suprême malédiction aux vaincus lorsqu'un vague mouvement se produit alentour et une rumeur se lève menaçante et terrible, on dirait, de dessous le sol :

— Nous reviendrons encore. Nous reviendrons. Malheur aux vainqueurs !

Par deux fois retentit cette clameur étouffée des morts.

L'horreur saisit les vainqueurs, qui se sauvent dans toutes les directions dans une effroyable bousculade...

Et le Roi-la-Faim, dans un ricanement sinistre, fou de joie, couvre de sa voix les cris de frayeur :

— Ha-ha ! Vous entendez ! Ils viendront encore. Malheur aux vainqueurs !

— Vite ! plus vite ! les morts se lèvent !

Tel est le drame, véhément, marchant d'une allure alerte et solide jusqu'au bout, sans faiblir nulle part, beau et terrible. Faut-il ajouter quoi que ce soit à l'exposé de ce drame que la Russie traverse, après et avec l'humanité tout entière ? Inutile, n'est-ce pas ?

§

L'érotisme qui se manifeste, çà et là, dans la littérature russe, comme symptôme de l'état morbide de la société contemporaine, continue de plus belle. Kouprine, un des meilleurs écrivains russes contemporains, vient de lui payer — hélas ! largement — son tribut, lui aussi. Son *Mal de mer* nous montre une femme mariée noble et chaste et qui pendant un voyage en mer souffre beaucoup du mal de mer. Le capitaine en second, un Grec lubrique, vient à lui persuader qu'elle souffrirait moins dans sa cabine à lui. Et, là, pendant qu'elle vomit dans des contorsions épouvantables, il la viole ; après lui, le mousse se livre à la même ignominie, ce qui paraît peu à l'auteur et au Grec, car il la viole pour la seconde fois. La malheureuse, de retour chez elle, n'ose pas raconter la vérité au mari. Mais elle la lui fait entrevoir en attribuant l'affreuse réalité à un rêve. — Mais le mari en est malheureux, elle de même, et l'auteur, ne sachant plus comment sortir de l'impasse où il a mis tout le monde et lui-même tout le premier, fait partir la femme dans... le camp des lutteurs pour la liberté !...

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES HONGROISES

La Revue de Hongrie. — Mikszàth Kàlmàn : *Különös hàzassàg* ; 2 vol. Révay Testvérek, Budapest. — Id. *Oreg szekér, fako hàm* ; 1 vol. — Gàrdonyi Géza :

Atkozott jozansàg; Singer ès Wolfner, Budapest. — Szöllösi Zs.: *Palma di Palma*; Franklin Tàrsulat, Budapest. — Memento.

Je reçois le premier n° de la nouvelle publication hongroise éditée par la Société Française de Budapest sous les auspices des principaux hommes d'Etat de la Transleithanie, et à l'instigation de M. le vicomte de Fontenay, le très distingué consul général de France à Budapest. La **Revue de Hongrie**, dirigée par M. de Huszar, membre de l'Académie espagnole, a la plus haute signification polititique et littéraire; elle marque une étape capitale dans le progrès de cette amitié franco-hongroise, de ce rapprochement intellectuel de la monarchie millénaire et de la République que Lamartine salua en termes restés fameux au lendemain de la Révolution de Février, et que des constellations politiques, heureusement passagères, ont semblé avoir compromis depuis. Le fondateur de la Hongrie moderne, Louis Kossuth, écrivait avec une admirable perspicacité: « La nation hongroise est peut-être la seule que ses intérêts lient indissolublement à la fortune de la France. » Les catastrophes de 1865 et de 1871, et, il faut le dire, quelques fautes du second Empire avaient, pour un moment, donné à la politique magyare une orientation différente, contraire aux enseignements de l'histoire; il appartiendra au fils, au continuateur du grand Kossuth, de renouer cette amitié, de la fortifier, de la défendre contre les attaques, les insinuations dissolvantes.

La Société Française de Budapest, fondée l'an dernier par M. de Kiss de Nemeskér, avec la participation du représentant de la France et du gouvernement hongrois — participation toute intellectuelle et officieuse bien entendu — a accompli une belle tâche en fort peu de temps. Après avoir groupé en un lien amical les Français de Hongrie et les amis de la France, après avoir fondé des cours gratuits de français pour aider à la diffusion de notre langue dans la capitale, elle a appelé à Budapest les littérateurs les plus éminents de Paris, parmi lesquels je citerai Prévost, Richepin, Deschamps, Du Bled, etc., et a organisé une série de conférences qui eurent le succès qu'elles méritaient. Enfin, cette année, elle a résolu de publier en français, avec la collaboration des hommes les plus en vue de la Hongrie, une Revue hongroise, destinée à faire connaître et aimer la Hongrie en France, à développer chez les Magyars l'amour de la France. Cette tentative ne peut que nous être sympathique.

La nouvelle Revue a mis de la coquetterie dans la composition, la forme et le fond de son premier n°. Elle nous donne une poésie inédite de Jean Richepin, une étude de M. Emile Bourgeois sur la Hongrie, et une excellente critique de Huszar sur le théâtre de Bernstein, à côté d'articles de fond signés Wekerlé, Apponyi, Marczali. M. Marczali, le célèbre historien magyar, étudie les rapports de la

Hongrie et de la Révolution Française; le président du Conseil, M. Alexandre Wekerlé, développe en un style clair et agréable son projet d'impôt sur le revenu qui va être discuté au Parlement. Mais c'est de l'article du comte Apponyi que je voudrais m'occuper surtout, parce qu'il a trait à la question des nationalités.

Bien des légendes fausses et sans fondement ont cours en Europe sur cette question, — les lecteurs du *Mercure* ont eu l'occasion de s'en apercevoir ces temps derniers. A ceux qui ajoutent foi aux déclarations pathétiques de M. Bjoernson, ou aux articulets du *Courrier Européen*, je ne saurais conseiller que l'achat à la librairie Champion du premier n° de la Revue de Hongrie (2 fr.50) et la lecture de la lumineuse étude du comte Apponyi sur **l'Instruction primaire en Hongrie** dont il me faudrait, pour être juste, citer des pages entières.

« Sur les 16.838.255 habitants de la Hongrie proprement dite, il y a 8.651.570 Magyars (soit 51. 39 o/o), 1.999.060 Allemands (11. 88 o/o), 2.487.961 Slaves du Nord (14.77 o/o), 817.831 Slaves du Sud (4.86 o/o) *et 2.798.559 Roumains* (*16,62 o/o*). »

Il y a en Hongrie 3 espèces d'écoles primaires : écoles hongroises, écoles mixtes, écoles où domine une langue autre que le hongrois. Il y a 12. 906 instituteurs hongrois, 5.300 mixtes et 4.286 enseignant seulement une langue autre que le hongrois. Ces derniers coûtent à l'Etat 1.720.000 couronnes, les 12.000 instituteurs hongrois recevant 4 millions et demi. La proportionnalité est donc absolue.

« En présence de ces faits, que signifient certaines dénonciations déclamatoires sur la prétendue oppression des non-Magyars en Hongrie ? »

J'ai choisi ces quelques chiffres parce que ce sont les chiffres qui, déformés à bon escient, servent d'armes aux ennemis de la Hongrie. Il m'est impossible, à mon regret, d'en citer davantage. Mais je suis sûr que ce que j'en cite suffira à montrer au lecteur impartial ce caractère d'absolue loyauté qui est celui du gouvernement hongrois à l'égard des nationalités.

La Société Française de Budapest fait œuvre utile et patriotique en mettant à même les Français de France de connaître et d'apprécier cette loyauté. Elle sert admirablement les intérêts de la République dans l'Europe orientale, en même temps que la cause de la justice et de la vérité.

Je suis sûr que le public parisien soutiendra et secondera l'effort entrepris à Budapest par la colonie française.

§

La saison d'hiver nous a donné une abondante moisson de livres

parmi lesquels domine, comme toujours, le volume de nouvelles et le roman historique, lecture préférée du public hongrois.

J'ai justement sous les yeux les deux volumes de l'**Etrange Mariage** de M. Mikszàth. Le grand conteur hongrois fait revivre en ces pages la touchante et dramatique histoire de Jean Buttler, comte de Pàrdàny, dont le malheureux et constant amour a passionné le siècle dernier. Ce jeune gentilhomme, le plus beau et presque le plus riche magnat de Hongrie, fut le fiancé de la belle Piroska Horvàth. Quelques semaines avant ses noces, il passa par hasard la nuit dans un château voisin, celui du baron Döry, cet homme extraordinaire qui fit tous les métiers, depuis les guerres de Napoléon jusqu'à la maraude parmi ses paysans. La fille du baron, la jeune Marie, jeta les yeux sur lui : ce fut là sa perte. Marie en effet était depuis longtemps la maîtresse de son professeur, un prêtre obscur et laid. Leur liaison ne peut plus se cacher : un hasard en avertit le baron. Et dès lors le sort du comte Buttler est réglé.

En revenant de chez sa fiancée, Buttler devait en effet s'arrêter encore une fois au château Döry. Et le baron a fait de savants préparatifs, il a remplacé tous ses domestiques, renvoyé ses amis, et engagé quelques forçats en rupture de ban qu'il tient à sa merci. Buttler arrive ; on essaye de le griser, mais il résiste. Le baron alors s'enferme avec lui dans une chambre, et lui offre la main de sa fille ; Buttler refuse, alléguant ses récentes fiançailles. Le vieux forban lui annonce qu'il est prisonnier : Buttler veut s'élancer : à la porte, deux carabines l'arrêtent. Il veut étrangler le baron : l'ex-officier lui fait toucher des épaules au premier geste. Et au même instant, paraît un lugubre cortège : Marie, en robe de mariée, pâle comme une morte ; le prêtre coupable en surplis et étole, les faux témoins, avec du coton dans les oreilles. La cérémonie a lieu, malgré les protestations désespérées du comte, qui se débat, menace de mort cette racaille qui se permet de porter la main sur la personne inviolable d'un Magnat de la Table Haute. Le lendemain seulement, il peut s'évader, nu-tête et sans souliers, piquant droit à travers les labours, et courant à la rencontre de la troupe armée que le comitat envoie à son secours.

Le récit de ces événements absolument véridiques occupe tout le premier volume. Dans le second, nous assistons à la lutte sans espoir du comte Buttler contre une ennemie redoutable : l'Eglise, qui, pour cacher le crime d'une brebis galeuse, met en jeu toute sa puissance, toute son autorité, avec autant d'âpreté que dans *Vérité* de Zola. C'est du reste le même drame, le même combat engagé entre la justice humaine et la formidable alliance d'appétits et d'intérêts qu'est la caste des prêtres romains. Témoignages véridiques, enquêtes favorables, pression officielle, interventions du Palatin, de la Table Haute, argent follement dépensé, tout échoue.

Le tribunal ecclésiastique, le Primat, le Pape prononcent la validité du mariage forcé. Et Buttler perd tout espoir. Ses amis, ses parents, son tuteur meurent l'un après l'autre. Seule, *l'autre femme*, Marie Döry, s'obstine à vivre, alors que sa mort ne serait pour tous qu'une délivrance.

Le comte Buttler a donné sa foi de ne pas essayer de revoir sa fiancée, la vraie, Piroska Horvāth, avant l'annulation de son mariage. Il a tenu sa parole, mais le hasard, pour une fois, a consenti à le servir. Jean et Piroska se rencontrent dans une auberge. Ils ne sont plus tout jeunes ; assagis, mais toujours épris, ils ont compris l'inutilité de la lutte ; ils vont trouvant un accommodement avec le sort.

Quelques semaines après cette entrevue, le comte Buttler meurt à Vienne. On lui fait des funérailles princières : plus de mille torches et cent hussards, le sabre au clair, escortent le dernier des comtes de Pàrdàny jusqu'à la crypte familiale qui va se refermer pour toujours. Et devant le caveau, on renverse *l'écu d'azur à l'aigle d'or portant un panier d'argent.*

Le même jour, et pour toujours, disparaît Piroska Horvāth.

La veille de l'enterrement, le fidèle et vieil intendant de Buttler faisait ouvrir la bière pour revoir une dernière fois son cher seigneur : dans la bière, il n'y avait qu'un mannequin de bois, portant au cou une tablette avec un seul mot : *Tace* (tais-toi).

Sur cette donnée dramatique, M. Mikszāth a brodé avec infiniment de talent et d'imagination, mais toujours un souci scrupuleux de la vérité. Il connaît du reste à merveille le pays où s'est déroulée l'histoire, « cette admirable terre de Zemplén où ont poussé les Kouroucs ». Il connaît les mœurs de ses seigneurs, de ces hobereaux moitié magyars, moitié slovaques : il a campé avec maîtrise l'étonnante figure du baron Dőry, du chevaleresque et honnête Horvāth, et surtout de l'aubergiste Toth, de l'ancien hôtellier hongrois à la fois serviteur et ami de ses hôtes de choix, n'en acceptant jamais de paiement, et les forçant à emporter, en sus des festins offerts, quelque affectueux et modeste souvenir. Le grand, le principal mérite de M. Mikszàth est de faire revivre les hommes et les légendes, de donner dans ses livres l'impression du fourmillement de la vie : sa description du procès, de l'entrée triomphale, puis des funérailles du comte Buttler sont des pages admirables. M. Mikszàth est, en outre, un grand humoriste, et son humour est bien à lui : Eötvös est un raisonneur, Jókaï a la bonne humeur décidée des jeunes étudiants, Sipulus fait des mots et ciselle des traits. M. Mikszàth est un naïf, — et un artiste. Il y a énormément en lui du vieux fond slavo-magyare de cette Hongrie du nord dont il est issu.

En même temps que *l'Etrange Mariage*, M. Mikszàth nous donne aujourd'hui un volume de nouvelles : **Vieille charrette, vieux**

harnais, mélange de souvenirs personnels (*Mes fils, la Chambre de Marie, le Chien blanc*), et de légendes du pays slovaque (*les Arbres propriétaires*). Outre *le Capital du pauvre*, très amusante charge contre les électeurs qui vivent aux crochets de leur député, et *Grisics achète du vin à crédit*, description bouffonne de la simplicité de la cour serbe sous le grand goszpodàr Milos Obrenovitch, s'y relève le récit de *la Punition de Ponci*, histoire d'un petit garçon insupportable, d'une trompette et d'un millionnaire serbe-magyare du Banat.

§

J'ai eu déjà le plaisir de m'occuper ici des ouvrages de M. Gàrdonyi à propos de son roman *Abel et Esther*. Cédant à la tendance générale, le conteur bien connu nous donne cette fois lui aussi un livre de nouvelles, **Maudit soit le bon sens**! Le titre ne signifie nullement que l'auteur veuille prononcer des malédictions irrévocables contre ce bon sens que nombre de romanciers de notre époque ont banni de leurs écrits, bien au contraire. La première nouvelle explique le titre : un jeune médecin se jette à l'eau, croyant être inaccessible à toute émotion agréable ou pénible, à toute sensation de joie ou de chagrin, parce qu'un vieil alcoolique qu'il a chassé de chez lui lui a crié : *que Dieu te frappe de bon sens éternel*. Il est, en réalité, neurasthénique et autosuggestionnable ; le plongeon qu'il vient de faire dans le Danube le ramènera à de plus sages idées, et vers sa fiancée qu'il a quittée de crainte de la rendre malheureuse par son impassible raison. Cette victime de l'analyse philosophique et de l'histologie va faire une bonne cure d'hydrothérapie et fonder une nombreuse famille. Tout est bien qui finit bien.

Je signale encore dans le volume une *Histoire forestière*, d'une simplicité émue, et *le Tire-bouchon*, étude de mœurs paysannes fort curieuse.

J'ai analysé l'an dernier le talent de M. Gàrdonyi, son style clair et facile, sa phrase souple et si agréable à lire. Je lui ai même fait un reproche, à propos de sa façon d'orthographier les mots étrangers. Il y eut à propos de cela une controverse fort intéressante entre nous ; M. Gàrdonyi, qui est un érudit, m'apprit que le français avait emprunté au hongrois plusieurs mots que je croyais bien français : sabre, soutache et coche, par exemple ; grâce à Darmesteter j'ai vérifié d'ailleurs cette assertion naturellement exacte. Mais je persiste à affirmer que ce n'est pas une raison, parce que les Français du XVII[e] ou XVIII[e] siècle ont écrit *coche* au lieu de *kocsi*, à une époque où l'orthographe était loin d'être fixée définitivement en France, pour écrire *Chopin Sopén* et *Beethoven Betoven !* Le mot, le nom ont une physionomie, un *air* bien à eux que, sous peine d'of-

fenser le sens artistique et le bon goût, nul n'a le droit de détruire ou de modifier. Avec cela que M. Gàrdonyi serait content si j'écrivais son nom à la française *Gârdognie*, où si je me permettais d'écrire *Kochoutte* au lieu de *Kossuth!* A quoi du reste cela sert-il? Ceux qui, fort rares du reste, ne savent pas prononcer les beaux noms de Chopin et de Beethoven ne sont pas dignes de lire la prose si fine de M. Gàrdonyi.

§

Encore des nouvelles. Mais cette fois, avec **Palma di Palma**, de M. Szöllösi, nous passons du romanesque à l'irréel, du domaine de l'imagination au domaine du fantastique. A côté de quelques banalités, nous trouvons du reste dans le volume quelque chose de tout à fait bien : *la Statue du Diable*. Un jeune artiste veut faire un chef-d'œuvre, une statue de Vénus qui serait immortelle comme la souriante déesse, pure et admirable comme elle. Sentant que son talent ne suffit pas à seconder en lui l'inspiration, il court demander aide et secours au grand usurier, au Diable en personne. Le seigneur des richesses souterraines — bon diable — accorde au sculpteur le talent et les moyens, et la statue est bien vite achevée. Au dernier coup de ciseau, l'artiste tombe inanimé. Son corps est placé dans un cercueil de verre, à côté de l'œuvre de sa vie, et les innombrables visiteurs qui de toutes parts viennent voir et revoir sa Vénus peuvent lui jeter un regard de reconnaissance. Une seule personne est torturée par la gloire posthume du sculpteur, et c'est sa maîtresse. Car elle aimerait mieux le revoir envie, même sans renommée. Le diable lui propose un marché : qu'elle brise la statue, et son ami reviendra à la vie. Sans hésiter, la jeune fille décapite et détruit la Vénus. Le sculpteur ouvre les yeux, voit à terre l'œuvre où il avait mis toute son âme : fou de désespoir, il prend la hache iconoclaste, et fait jaillir le sang de sa maîtresse sur les débris informes du marbre blanc.

Conclusion : un marché avec le malin est toujours un marché de dupe. C'est une vérité vieille comme le monde. Cependant elle est agréable à entendre, quand celui qui vous le répète a le talent de M. Szöllösi.

§

Memento. — Reçu deux nos de *l'Occident* (Nyugat), une nouvelle revue littéraire qui est venue remplacer l'excellent *Observateur* (Figyelö), dont j'ai déploré la fin. Il y a quelques essais curieux, notamment une bonne étude sur Artuvo Graf de M. Elek, et une autre de M. Szàsz sur Sully-Prudhomme. J'y ai relevé aussi des produits déliquescents : entre autres une nouvelle où il est parlé de vipères râlant dans une poitrine et de mains courant sur le clavier comme des barques aux blanches voiles.

F. DE GERANDO.

LETTRES TCHÈQUES

Mort de Svatopluk Cech.— Henri Hantich : *La Musique tchèque*, Paris, Nilsson. — Hanus Jelinek : *Melancholikové*, Prague, J. Otto.— Antos Dohnal : *Prvni povidky hanacké*, Telc, Emil Solc. — Frantisek Bily et autres : *Lidova Citanka moravska*, Telc, Emil Solc. — Ludevit Kubani : *Valgatha*, Turciansky Sv. Martin, Knihtlaciarsky spolok.

La nation tchèque est en deuil. Son plus grand poète, son plus noble caractère, Svatopluk Cech, est mort de sa maladie de cœur, le dimanche 23 février. La mort lui a été clémente, mais elle interrompt sa grande œuvre, *Rohac de Sion*. Il s'était senti un malaise l'après-midi, s'était endormi. Vers sept heures du soir, il s'éveilla sans mot dire, sourit à sa sœur et se rendormit, cette fois pour toujours. On lui a fait comme de juste des funérailles nationales. C'était le poète et le patriote sans compromissions, sans affectations, sans ambitions, illustre, conscient de sa force, à l'écart. Bien que nous ayons parlé de lui plus d'une fois, aucune occasion ne nous avait encore été donnée d'étudier son œuvre tout à notre aise ; nous refusons celle que la mort nous propose aujourd'hui et préférerons celles que va nous offrir l'immortalité. M. Ernest Denis a écrit sur lui de sereines pages de son grand livre, *la Bohême après la Montagne Blanche*. M. V. Flaishans lui a consacré de beaux feuilletons, aux *Narodni Listy*, lesquels vont commencer la publication d'une partie de ses papiers posthumes. L'autre grand poète tchèque, Jaroslav Vrchlicky, a prononcé son éloge, au Panthéon du Musée tchèque, où furent exposés ses restes : nous aurons recours à ce discours le moment venu. Cech était né le 21 février 1846, à Ostredek, près Benesov. Les seuls événements de sa vie furent ses œuvres : l'émotion qu'eût produite dans le pays de Bohême son arrestation empêcha seule le Gouvernement autrichien de le poursuivre pour les premières. Il s'en va comblé de gloire nationale et respectueusement salué à ses funérailles par les mêmes autorités. Autres temps, autres mœurs. Les vieux Etats apprennent la pratique de la modération ; seuls les jeunes ou les très faibles croient se donner l'illusion de la force par les persécutions nationales et l'intolérance.

— M. Henri Hantich est une des plus touchantes figures du monde littéraire tchèque. Toujours à la peine, et il n'est jamais à l'honneur. Professeur de français dans les écoles tchèques, publiciste tchèque attitré auprès de revues et journaux français, il suffit à toutes les tâches : tantôt c'est une grammaire tchèque à l'usage des Français, tantôt c'est une histoire du Théâtre national, tantôt un précis de l'art tchèque, tantôt une monographie de Prague. Et voici, préfacée par M. J. Combarieu, son manuel de **la Musique tchèque**, plein de renseignements, pas trop complets parfois ni trop personnels, mais clairement présentés et enrichis de portraits soignés. La préface et le livre tendent à obtenir la représentation de *la Fiancée vendue* à

l'Opéra-Comique. Nous y voyons quelques inconvénients : l'œuvre n'est ni assez avancée ni assez reculée; elle n'est plus d'avant-garde; son *folk-lore* demande à être au préalable su; sa signification et son importance historiques sont nulles pour un public français. Si l'on veut initier celui-ci à Smetana, le cycle *Ma patrie* et les salles de concert sont indiqués ; puis des fragments de *Dalibor* et, si l'on veut ou l'on peut, des auditions de *Libuse* (*Libouche*) en oratorio. Après cela seulement, *la Fiancée vendue* ou *le Baiser* courent chance d'être goûtés à la scène; après cela seulement on comprendra en les écoutant l'exacte valeur de Smetana.

— Sous le pseudonyme de Jean Otakar, M. Hanus Jelinek a été notre prédécesseur à cette rubrique. De ce qui pouvait être une thèse de doctorat il vient de faire un petit livre alerte et guilleret, **Melancholikove**, où, sous prétexte d'étudier la mélancolie (sans trop du reste la définir ni l'analyser) dans la littérature française, il fait une petite promenade, délurée et non dénuée d'un certain dandysme, à travers cette littérature qu'il sait si bien, nous étonnant un peu deci delà par quelques points de vue spécieux, mais encore plus souvent par l'élasticité ou les subites restrictions de son plan. Il commence à la Religieuse portugaise, — mais où sont les « neiges d'antan » et les mélancolies de la Pleïade, — et finit par une sorte d'épilogue sur nos contemporains. A vrai dire on s'étonnerait un peu qu'il n'ait pas fait la part belle à Lamartine, à Musset, à Vigny, à Brizeux, à Maurice de Guérin et qu'il ne cite même pas Barbey d'Aurevilly, mais c'est, paraît-il, sous le prétexte assez saugrenu de s'arrêter au Victor Hugo de l'an de grâce 1820. Voici une assez impertinente façon de procéder, semble-t-il. Dès lors, nous assistons à cette étrange anomalie de trouver maintes références à la critique de Sainte-Beuve, bonne à citer, tandis qu'est soigneusement éliminée l'âme souffrante de Joseph Delorme. Tout cela n'enlève rien à l'agrément de ce livre. Qu'importe dès lors s'il n'étreint pas toute sa matière, ni ne pénètre à fond son sujet : c'est ainsi que M. Jelinek ne paraît guère disposé à s'aventurer dans les subtilités et qu'il se garde de toucher à la mélancolie de certaines gaietés ou de certains durs stoïcismes, ni de s'arrêter aux mélancolies réservées en quelque sorte, aux mélancolies murées ou masquées. Si du moins on savait à quoi s'en tenir sur ses définitions ! Telle quelle, cette « étude sur l'histoire de la sensibilité dans la littérature française » se lit avec beaucoup de plaisir et même de confiance, à cause d'une certaine sûreté qui en imposera; elle peut apprendre pas mal de choses, donne en tchèque une image assez vivante de Rousseau, Chateaubriand et Benjamin Constant ; mais si elle laisse quelques idées claires sur beaucoup de points secondaires, elle en laisse en revanche assez peu sur l'essence même du sujet qu'elle s'était proposé.

— La Hana est, au Nord-Est de la Moravie, une contrée spéciale où habitent les agriculteurs les plus riches, mais aussi les plus lents et les plus originaux de l'Empire. M. Jan Kabelik et l'éditeur Solc, à Telc, dans cette même Moravie, ont eu l'heureuse idée de réunir en volume quelques-unes des histoires hanaques que, vers 1860-1862, l'écrivain d'origine hanaque, Léopold Hansmann, sous le pseudonyme de Antos Dohnal, livrait à divers journaux locaux. Ces **Premiers récits hanaques** mettent en scène, avec une verdeur de langage qui fait penser à un chanteau du rude pain noir, coupé par les eustaches triangulaires de là-bas, avec des détails d'une scrupuleuse véracité et avec des trouvailles d'expression très pittoresques, tantôt l'honnêteté d'une luronne de garde-forestière dont le sentiment de l'honneur est récompensé malgré elle (*Comment j'ai reçu un demi « lan » de terre*) ; tantôt l'entêtement d'un père contrariant les amours de son fils au point de le voir entraîné, même contre son gré, à lui père, à guerroyer en Italie (*Franta au militaire*); tantôt la rapacité, l'avarice d'un fils et la fierté de ses parents qui, plutôt que de l'apitoyer, préfèrent s'en aller mendier et geler dans la campagne sous la neige. Les personnages sont peints tout en expressions du cru telles qu'elles sortent de la bouche du peuple, avec un sans-gêne qui nous ravit. Voici le portrait de l'héroïne de la première nouvelle. Je traduis mot à mot :

Au long et au large, il n'y en avait point de pareille ; elle était grande comme un grenadier, entière comme du beurre, la figure rien que du sang et du lait, des yeux comme des pruneaux, des cheveux comme du charbon et de plus d'une aune de long, et quand elle parlait, c'était comme si le pater (prêtre) chantait. Et quelle vigueur ! Si, à l'auberge, une rixe s'annonçait, l'aubergiste de s'écrier : « Rozarka, flanque-moi dehors ces mutins ! » Et en un clin d'œil les voilà sur l'herbe, la bataille dehors et la paix dedans.

On a encore de ce Dohnal, né en 1824, mort en 1863, des drames historiques. M. Kabelik ne leur concède pas la même valeur. Il est certain que dans un petit volume de tels récits paysans, on en apprend davantage sur un pays que par tout un copieux ouvrage scientifique.

— Et pourtant celui que le même éditeur et un groupe d'écrivains tchèques et moraves, sous la direction de M. Frantisek Bily, viennent de consacrer au Margraviat de Moravie, géographie, histoire et culture, est un modèle du genre. Leur intention est d'offrir ainsi un **Livre de lectures moraves**, non pas tant aux Moraves mêmes qu'aux Tchèques du Royaume qui ne s'intéressent pas plus qu'il ne faudrait à leurs frères des pays moraves et slovaques. Chaque chapitre a été confié à un spécialiste. Par exemple le Dr Frantisek Pastrnek a résumé l'histoire des saints Cyrille et Méthode, les apôtres moraves, d'une façon scientifique et nette, qui coupe court à toute ambiguïté. M. Viktor Houdek traite de la fondation des communes.

Le Dr Vaclaw Novotny raconte la vie du réformateur catholique, l'archidiacre Jan Milic, de Kromeriz, dont la vie exemplaire fut l'édification du peuple bohème au XIVe siècle et à qui le pape Urbain V donna toujours gain de cause dans les démêlés que sa fougueuse prédication lui attirait avec les moines. Toutes les grandes figures de l'histoire et de la culture moraves défilent ainsi. Ctibor Tovacovsky, de Cimburk, diplomate et chancelier de Bohême, trait d'union entre Georges de Podiebrad et le roi Mathias de Hongrie, homme grave et conciliant que l'on venait consulter de partout et dont les indications faisaient force de loi sur tout le territoire, est étudié par M. Vincenz Brandl ; la vie de Vilem de Pernstyn, l'une des capacités militaires et civiles de la seconde moitié du XVe siècle qui sut concilier toutes les contradictions en conflit et dont la devise résume la vie : « Avec les Romains je crois ; avec les Tchèques (Hussites) je tiens ; avec les Frères (Moraves) je meurs », est extraite du grand historien Frantisek Palacky. Puis viennent Jan Blahoslav, l'évêque des Frères, qui échoit à M. Fr. A. Slavik ; Karel l'aîné de Zerotin, raconté par M. Kamenicek ; Jan Amos Komensky, le fameux Coménius, l'éducateur et l'écrivain, étudié encore par M. Slavik, l'homme de bien qu'une activité littéraire sur ces matières ont rendu aussi célèbre que son dévouement aux écoles slaves de Hodonin, etc., etc. Suivent des travaux sur la renaissance nationale, la littérature, la musique, les particularismes locaux d'une des provinces les plus variées de l'empire. Bref, une sorte d'encyclopédie illustrée du Margraviat, qui fait honneur à la science de ses écrivains.

— Sur le héros morave des guerres hussites en Hongrie, Jean Jiskra de Brandys, dont M. Alois Jirasek, lui-même, a raconté les hauts faits dans ladite encyclopédie, il nous vient du pays slovaque un roman historique d'un certain intérêt, **Valgatha**, premier volume des œuvres complètes du défunt Ludevit Kubany. Valgatha aurait été un des chefs slovaques hussites qui, sous les ordres de Jiskra, commandait du haut du château de Drincany le comitat de Gemer. Il ne veut pas se rendre à Jean Hunyady qui l'assiège. Un jeune Hongrois proposa de détourner le cours d'un torrent et de le déverser dans la forteresse hussite qui, par ce moyen, fut amenée à résipiscence. Valgatha cependant échappe par un souterrain avec l'aide d'un ermite de ses amis. Tel le thème historique, où bien des épisodes nous paraissent fort sujets à caution. M. Ludevit Kubany eut certainement sur l'art d'investir ou de défendre les forteresses des notions fort éloignées de celles d'un Viollet-le-Duc. Laissons le thème romanesque qui montre Milica, fille de Valgatha, aimée en vain d'un jeune hussite et amoureuse de Ladislav, fils aîné de Hunyady, en même temps qu'il se découvre que son véritable père est Jiskra. La montre de M. Kubany retardait beaucoup, semble-t-il. Très peu

de paysages, de descriptions, aucune caractéristique slovaque ; mais les caractères assez habilement dessinés et le récit n'est pas dépourvu de vie. Seulement nous sommes bien loin du maître Jiràsek et du tableau extraordinaire qu'il a tracé de la même époque tout au long de son roman *Bitva u Lucence* (*la bataille de Lucenec*). Dans la conception du personnage de Hunyady surtout les deux écrivains diffèrent. Kubany l'accepte tel qu'une certaine convention sentimentale madyare croit l'embellir, et lui-même, sous prétexte de le flatter, édulcore singulièrement son âpre, cruelle et magnifique physionomie toute orientale. En revanche, il fait de Jiskra un simple aventurier sans se rendre compte de la grandeur de son rôle ni de sa véritable importance politique. C'est étrangement travailler pour un Slovaque.

WILLIAM RITTER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie.

J.-K. Huysmans : *Trois Eglises et trois Primitifs ;* Plon. 3 50

Histoire

Armand Brette : *Les Limites et les Divisions territoriales de la France en 1789 ;* Cornély. 3 50

Vicomte de Bonald : *François Chabot, membre de la Convention ;* Emile-Paul. 5 »

Littérature

Léon Bloy : *La Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam*, avec une reprod. du monument de Frédéric Brou ; Blaizot. » »

Maurice Gauchez : *Emile Verhaeren ;* Bruxelles « Le Thyrse ». 2 »

Jules Lemaître : *Jean Racine ;* Calmann-Lévy. 3 50

Lucie Paul Margueritte : *Paillettes ;* Sansot. 1 »

Fernand Paul : *Maurice Gauchez ;* Bruxelles, Lamertin. 1 50

Philosophie

L. Chachoin : *Religion, Philosophie, Science ;* Alger, Torrent. 2 »

A. Chide : *Le Mobilisme moderne ;* Alcan. 5 »

Félix Le Dantec : *Science et Conscience ;* Flammarion. 3 50

Poésie

Camille Cé : *Le Livre des Résignations ;* Sansot. 3 50

Paul Drouot : *La Grappe de raisin ;* « La Phalange ». 3 »

Paul Géraldy : *Les Petites âmes ;* Messein. 3 50

Robert Maze : *Poèmes et interludes ;* Sansot. 3 50

G. Nigond : *Memor ;* Ollendorff. 3 50

E. de Rougemont : *Souvenances et Nostalgies ;* « La Phalange ». 2 »

Questions coloniales

Pierre Pasquier : *L'Annam d'autrefois ;* Challamel. » »

Questions religieuses

Cardinal Newman : *Saints d'autrefois*, trad. par Mme L. B. ; Bloud. » »

Saintyves : *Les Vierges Mères et les Naissances miraculeuses ;* Nourry. 3 50

Marc Sangnier : *Aux Sources de l'Eloquence ;* Bloud » »

J. Trésal : *Les Origines du Schisme Anglican, 1509-1571 ;* Galbalda. » »

Roman

Conan Doyle : *Les Moines Guerriers*, trad. de René Lecuyer; Juven. 3 50

Conan Doyle : *Les Epées glorieuses*, trad. de René Lécuyer; Juven. 3 50

Armand Delmas : *L'Armoire au linge blanc ;* Plon. 3 50

Victor Litschfousse : *Les Impudiques ;* « La Phalange ». 2 »

Georges Mareschal de Bièvre : *Le Cœur s'éveille ;* Plon. 3 50

Georges Rivollet : *La Dentelle de Thermidor ;* Fasquelle. 3 50

Sciences

A. Berget : *Ballons dirigeables et aéroplanes ;* Libr. Universelle. 3 50

Sociologie

Jeanneney : *Associations et syndicats des Fonctionnaires ;* Hachette. 3 50

Georges Régnal : *Comment la Femme peut gagner sa vie ;* Tallandier. 2 »

Théâtre

P. Loti : *Ramuntcho*, pièce en 5 actes et 12 tableaux ; Calmann-Lévy. 3 50

A. Madra : *Galathia*, drame en 2 actes d'après Vassiliadis; Sansot. 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Augustin Filon. — Une lettre de M. Georges Polti. — Symbolistes intellectuels et Symbolistes paysans en Russie. — Vers français d'un poète américain. — « L'Aiglon » de M. Rostand jugé par un professeur anglais. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Augustin Filon.

Monsieur le Directeur,

M. Edmond Barthèlemy a raison : j'ai traité sans aucun ménagement et sans aucun respect un écrivain qui n'a rien ménagé ni respecté personne. Je ne m'en cache pas, je ne m'en repens point, je n'efface pas un mot de ce que j'ai écrit. Ma seule prétention et le but de ma première lettre étaient de rappeler qu'à une date déjà lointaine (*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1887) j'avais signalé les torts réciproques des époux Carlyle, en résumant les deux versions successives et contradictoires de Froude qui, après avoir présenté, dans les deux premiers volumes de sa biographie, Mrs Carlyle comme une martyre, s'effraya du scandale produit par cette révélation et, dans les deux derniers volumes, changea le bourreau en victime. Les « Notes » posthumes, publiées en 1903, me firent voir que Froude était revenu à sa première opinion, la seule sincère. C'est sous cette impression que j'écrivis l'article des *Débats*, cité et incriminé par M. Barthèlemy. Sans vouloir pallier aucunement les défauts de caractère et surtout de jugement qui gâtaient les rares qualités de Mrs Carlyle, il me semblait, alors, que la balance penchait de son côté et qu'un mari qui n'avait pu donner à sa femme les satisfactions de la maternité était tenu à compenser ce douloureux désappointement par beaucoup d'assiduité et beaucoup d'égards. Carlyle l'a-t-il fait ? Sa liaison avec Lady Ashburton est une « fable », me dit M. Barthèlemy, dont la critique a fait justice. Je regrette de me trouver en contradiction, sur ce point, avec un écrivain aussi distingué que M. Edmond Barthèlemy, mais je crains que la critique, en cette circonstance, ne se soit mêlée de ce qui ne la regardait pas. Ce n'est pas elle que j'interroge, mais ceux qui étaient là et qui ont vu. Or, il est parfaitement éta-

bli que Carlyle, à une certaine époque de sa vie, négligea sa femme et déserta trop souvent sa maison pour l'hôtel ou le château des Ashburton. Je n'en demande pas davantage.

Agréez, etc... AUGUSTIN FILON.

§

Une lettre de M. Georges Polti.

Mon cher Vallette,

M. Xanrof annonce qu'il recherche « à ses moments perdus » les 36 situations dramatiques. Il en a déjà, nous confie-t-il, découvert dix.

Afin de lui éviter la « perte d'autres moments », je crois devoir informer M. Xanrof — ou plutôt, pour l'appeler, avec l'état civil, par son vrai nom : Fourneau — qu'il retrouvera aussi les vingt-six qui lui manquent dans certain petit livre — connu des lettrés — et publié ici même, il y a treize ans, sous ce titre précisément : *Les 36 Situations Dramatiques*.

Je ne refais pas les grivoiseries de M. Xanrof : qu'il ne me « refasse » donc pas mon livre.

Recevez, etc...

GEORGES POLTI.

§

Symbolistes intellectuels et Symbolistes paysans en Russie. — M. Alexandre Block, un des coryphées de l'école symboliste russe, publie dans *la Toison d'Or* de Moscou d'intéressants extraits d'une lettre que lui a adressée du fond d'un village perdu un jeune poète paysan du Nord de la Russie.

Excusez mon audace, écrit le moujik-poète après quelques compliments aux « images édéniques » des vers d'Alexandre Block, mais il me paraît que si les gens de notre condition avaient le loisir d'enfanter des images, elles ne le céderaient point aux vôtres. Tant notre poitrine contient d'éléments de passion, si puissante est l'envolée de notre esprit !... Vous autres seigneurs, vous vous isolez des paysans, mais sachez qu'il y a parmi nous beaucoup de cœurs inassouvis, et que nous ne sommes obscurs que vus de haut, alors qui tout, en bas, paraît une masse uniforme. Mais ayez un brin de sincérité, et de cette masse vous verrez se détacher les contours précis de fils d'hommes, doués d'âmes pareilles au jaspe et à la cornaline...

Et le poète du terroir exhale crûment la révolte de l'âme paysanne en éveil contre la suprématie intellectuelle des maîtres :

Nous autres paysans, nous ne vous fuyons pas; nous vous envions, nous vous haïssons simplement, et nous ne vous supportons que tant que nous espérons de vous quelque avantage.

Oh! qu'elle est frénétique la souffrance causée par votre présence, qu'elle est terrible la douleur de constater que nous ne pouvons nous passer de vous pour le moment ! C'est cette douloureuse conscience qui forme le fond de cette misère suprême, de cette angoisse poignante, dont on trouve l'écho chez Nikitine, Sourikov, Nekrassov et Pouchkine. La conscience de ne pouvoir se passer de vous pour l'instant est la seule raison de notre réserve à notre égard, et les cas sont rares, très rares d'une fidélité servile des domestiques ou des ordonnances, dépravées par l'antichambre seigneuriale. Tous les exemples anciens et récents des fuites de paysans dans les ermitages, les forêts et les steppes sont autant d'indices d'un désir persistant de se libérer de la dépendance morale, de se soustraire à l'omniprésence du gentilhomme.

La lettre se termine par des considérations d'ordre psychologique auxquelles on ne saurait dénier quelque justesse :

La conscience que vous êtes partout, que vous « pouvez », et que nous « devons », voilà le mur qui se dresse comme un obstacle à un rapprochement vers vous de notre part. Mais de votre côté ? En dehors d'un profond mépris et d'une répugnance purement physique, on n'en trouve point. Ceux d'entre vous dont les yeux se sont dessillés disent, en manière de justification, que l'on ne saurait changer d'un seul coup. Vous l'écrivez, et c'est un mensonge dans votre bouche, je veux le croire. Je sens que vous qui connaissez les grands exemples du martyre et de la gloire, les grandes créations de l'esprit humain, vous vous trompez... Celui qui parle comme vous n'a pas encore de conceptions définitivement fixées.

Mais de vos paroles on peut conclure que les millions d'années de luttes et de souffrances humaines ont passé sans trace pour ceux qui « ont sur leurs dos quelques générations de gentilshommes ».

§

Vers français d'un poète américain. — La poésie est fort cultivée aux Etats-Unis, comme en témoignent certaines anthologies qui renferment les noms de plus de cinq cents versificateurs contemporains. Dans ce nombre, il en est deux qui ont attiré tout spécialement l'attention sur eux, il y a une dizaine d'années, avec un recueil commun intitulé *Songs from Vagabondia*. L'un deux, M. Bliss Carman, est considéré aujourd'hui comme le poète le plus original de l'Union ; l'autre, M. Richard Hovey, est mort vers 1900, et l'œuvre poétique qu'il a laissée lui assure de n'être pas mort tout entier. Le numéro d'avril de *The Smart set*, magazine dirigé par M. Bliss Carman, contient, signé de Richard Hovey, le sonnet en français que voici :

AU SEUIL

Le destin nous a pris de sa main forte,
Il nous a pris en plein soleil, soudain,
Il nous a pris avec son haut dédain
Et il nous a montré la sombre porte
Où nous ne pouvons qu'entrer. Il nous porte
Jusqu'au seuil ! — Maintenant (oh ! lourde main !)
Nous connaissons le secret du chemin,
Comme on connaît l'âme d'une amie morte.

Au delà de ce seuil quel noir aux dents [mors aux dents ?]
Quel inconnu terrible nous attends ? (*sic*)
Peut-être — l'âme de l'homme est si folle ! —
On rencontrera le sourire d'un dieu
Qui bénira de ses grands yeux bleus
Et nous rassurera de ses mains molles.

§

L'Aiglon de M. Rostand jugé par un professeur anglais. — L'une des plus curieuses figures et l'une des plus séduisantes personnalités de l'Université d'Oxford, en ces derniers vingt-cinq ans, fut assurément le professeur Frederic York Powell. Tous les Français qui visitaient Oxford, en son temps, ne manquaient pas de lui faire visite, et ils admiraient son étonnante connaissance de notre pays, de notre histoire, de notre art et de notre littérature. Sa correspondance fourmille de jugements imprévus d'indépendance et de fantaisie sur nos auteurs actuels. Par exemple, dans une lettre adressée à Mrs Marriot Watson, et datée de Christ Church, 5 juin 1901, il relate, en quelques phrases intraduisibles dans leur netteté familière et imagée, ses impressions de *l'Aiglon*, qu'il vit jouer à Londres.

I promised I would tell you about *l'Aiglon*. Well, it's the most tedious stupid

rubbishing play in the world, unredeemed and clotted rot. Sarah played like a team of blood-horses with all her might. Coquelin did his best with an absurd part.

It lasted, and one could not go till it was over, one was fixed to see it out : but the folly of the rot, worse if possible than Hugo's rubbish : mon père — nos gloires — la France — la garde — vieux grognard — etc., etc., etc.

Sarah screamed and cooed and whispered and yelled, and shouted and measured the whole gamut, toute la lyre; but it is impossible to make it seem for one moment a good play. I thanked God publicly that I was an Englishman and not as those — furriners, who could listen with pleasure to such immeasurable absurdity.

I was very glad I saw it and saw it well. Sarah was really wonderful. She positively skipped in one bit and really looked a young thing.

She was nobly welcomed, but it was meant for her, not for the piece.

Peut-on montrer plus belle humeur et plus de grâce dans un éreintement?

§

Le Sottisier Universel.

Le ministre de la justice examine ensuite les cas de déchéance dans lesquels le divorce place l'enfant. Celui-ci n'a pas un corps meilleur avec la séparation qu'avec le divorce. — *Le Journal*, 26 février.

La vérité est que, sur neuf millions d'Allemands, il y a, en Autriche, quinze millions de Slaves. — *L'Intransigeant*, 12 octobre 1907.

L'espion arrêté à Toul, près du fort de Gondreville, se nomme Lefort, âgé de 26 ans. Il est originaire du Nord. Les photographies développées prouvent l'existence du fait. — *Le Journal*, 30 mars.

Cette cession [celle du Congo à la Belgique] est grevée : 1° d'une rente annuelle de 120.000 francs au prince Albert, membre du Trône. — *Le Journal*, 6 mars.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Le marché demeure sans animation et les affaires continuent à rester à l'état de pro-
ets.

La rente française s'inscrit à 96,50, toujours soutenue par les achats des caisses d'é-
argne. L'Extérieure espagnole se traite à terme à 93,70, le Turc unifié à 94,90, le
iponais 4 o/o à 86,60, le Serbe à 84,50. Les fonds russes sont vigoureusement défendus
ar les intéressés : le 5 o/o 1906 s'avance à 98,52, le Consolidé à 84,85, le 3 o/o 1891 à
),70, le 3 o/o 1896 à 68,90, le Bon du Trésor à 514.

Les établissements de crédit montrent une bonne tenue : le Crédit Lyonnais à 1173, le
omptoir d'Escompte à 677, la Société Générale à 660. Nous donnons plus loin les
omptes rendus de l'assemblée annuelle de ces deux dernières banques.

C'est d'ailleurs le moment où les Sociétés procèdent à ces opérations obligatoires.

La Société des Bains de mer de Monaco, dont l'action dépasse le cours de 5.000 fr.,
précisément tenu son assemblée le 18 avril. Le dividende distribué sera, cette année,
265 fr. par titre. M. Georges Bornier quitte les fonctions de Directeur général pour
venir l'un des membres du Conseil d'administration. C'est M. Wicht qui le remplace
s actionnaires ont approuvé à l'unanimité ces changements, ainsi que toutes les pro-
sitions présentées par M. Camille Blanc, président du Conseil d'administration.

LE MASQUE D'OR.

Comptoir National d'Escompte de Paris

'assemblée générale des actionnaires du Comptoir National d'Escompte s'est tenue le
ırdi 7 avril, sous la présidence de M. Alexis Rostand, vice-président du conseil d'admi-
tration, en remplacement de M. Mercet, président, momentanément empêché par son état
santé.

ıprès avoir entendu les rapports du conseil d'administration, de la commission de con-
le et des commissaires des comptes, l'assemblée a approuvé à l'unanimité les comptes
l'année 1907, qui se soldent par un bénéfice de 10.039.282 fr. 61, et décidé la répartition
30 francs par action et de 2 fr. 5806 par part de fondateur.

.e rapport du conseil d'administration explique la ligne de conduite suivie par le Comp-
et son attitude d'attente et de réserve dans les circonstances caractéristiques de l'an-
1907. **Cependant, l'énonciation des chiffres ci-après démontre que les opérations n'ont**
sé de se développer et que l'élévation du loyer de l'argent a largement compensé les
uctions apportées dans certaines branches de l'exploitation.

a situation générale au 31 décembre 1907 se chiffre par un montant de 1 milliard 224
lions. Le total des effets entrés dans le portefeuille a été de 14 milliards 824 millions,
tre 14 milliards 510 millions en 1906. C'est le plus gros chiffre atteint jusqu'ici. Le mou-
ıent général des caisses a dépassé 57 milliards à l'entrée et à la sortie. Le montant des
ımes déposées sous des rubriques diverses est de 882 millions.

e réseau des agences s'est accru en 1907 de deux bureaux de quartier dans Paris et de
t agences, sous-agences ou bureaux en province.

es agences du Maroc ont été acquises par la Banque d'Etat du Maroc.

e Comptoir National a participé, au cours de l'année 1907, à toutes les grandes opéra-
s financières traitées en France ; il a, en particulier, coopéré, avec tous les grands éta-
sements de crédit, au placement des obligations communales 3 o/o 1906 du Crédit Fon-
de France et de l'emprunt Japonais 5 o/o 1907 ; avec quelques-uns d'entre eux, il a pro-
à l'émission des obligations 3 o/o du Gouvernement de l'Afrique Occidentale française,
'Emprunt Siamois 4 ½ o/o 1907, de l'Emprunt Serbe 4 ½ o/o 1906, du solde de l'Em-
ıt Ottoman 4 o/o 1904 (émission de 1907), de l'Emprunt Bulgare 4 ½ o/o 1907, de l'Em-
ıt Argentin 5 o/o, etc.

ıns le compartiment des valeurs industrielles françaises, **le Comptoir a placé, soit seul,**
avec d'autres Sociétés de Crédit, les actions de la Société du Gaz de Paris, de la Société
Mines d'Anderny-Chevillon, de la Société d'Eclairage, Chauffage et Force motrice, de
ompagnie Générale Française de Tramways, etc.

ıfin, le Comptoir est intervenu pour sauvegarder les intérêts des obligataires français
le rachat du Canal de Corinthe.

s communications faites à l'Assemblée, il résulte que les moyens d'action et l'outil-
professionnel du Comptoir sont constamment augmentés. Son activité a été portée sur
ffaires de Banque, sans pour cela que les affaires financières aient été délaissées. Le
ptoir National a consolidé tous les progrès réalisés et sa situation est de nature à
iquer l'entière confiance qu'il inspire à sa clientèle et à ses actionnaires.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en Franc

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : **300** MILLIONS

Assemblée générale annuelle du 28 Mars 1908

Les Actionnaires de la Société Générale se sont réunis en Assemblée générale, le same 28 mars, pour recevoir communication des résultats et statuer sur les comptes de l'exe cice 1907.

Le rapport du Conseil d'administration signale les nouveaux progrès réalisés dans l principaux chapitres d'opérations de la Société Générale. Le mouvement général de Caisse s'est élevé à 73 milliards, représentant un mouvement moyen de 244 millions p jour et une augmentation de 1.250 millions sur le mouvement général pendant l'ann précédente ; celui du Portefeuille commercial est en nouvelle augmentation et passe 23 à 27 milliards représentés par 57 millions d'effets ; les encaissements de Coupons o atteint 825 millions et les ordres de Bourse 2.669 millions. Le solde des comptes Chèques, au 31 décembre 1907, est de 339 millions, représentés par 155.060 comptes. solde de ces mêmes comptes, au 28 février 1908, s'élève à 367.392.093 francs. Enfin, montant des Dépôts à échéance fixe se chiffre par 154 millions de francs.

Ces résultats témoignent d'une nouvelle et sensible progression de tous les services. rapport rappelle les étapes de ce mouvement de développement, au fur et à mesure augmentations du capital social. Un accroissement aussi important n'a pu être obtenu q moyennant un effort considérable de tout le personnel, et une extension du nombre d Sièges.

En 1907, la Société a encore augmenté son réseau de guichets, par la création 3 agences et 21 bureaux en province, 1 agence dans Paris et 1 agence dans la banlie Le nombre total des guichets est ainsi de 648, au 31 décembre 1907.

La Société a, en 1907, participé aux affaires les plus importantes qui se sont trait sur la place de Paris, notamment aux émissions suivantes : emprunt 4 1/2 o/o du G vernement de Siam; emprunt Argentin Intérieur 5 o/o; emprunt Bulgare 4 1/2 o emprunt Japonais 5 o/o; obligations 3 o/o du Crédit Foncier Egyptien ; obligations 4 du Crédit Foncier Argentin; obligations 4 o/o, série C, de la Compagnie des Wago Lits; obligations 3 o/o de la Compagnie Générale des Eaux ; obligations 4 o/o des Ea de Tunis; actions de la Société des Mines d'Anderny-Chevillon ; obligations 5 o/o d Société Grenobloise de Force et Lumière.

La Société Générale Alsacienne de Banque, la Société Française de Banque et de Dé et la Banque du Nord poursuivent leur développement respectif et sont en très bo situation.

En ce qui concerne la Participation Guano, un jugement du Tribunal de la Seine, 10 juillet 1907, lui a donné pour administrateur la Banque de Paris et des Pays-Bas important établissement a reçu les pouvoirs des autres créanciers du Pérou, et des p parlers vont s'ouvrir en vue de profiter du courant d'opinion qui paraît se manifeste Pérou en faveur d'un règlement transactionnel des créances françaises.

Le Port de Callao bénéficie du développement commercial du pays et ses produits tinuent à progresser.

Les bénéfices nets de la Société, en y comprenant le solde reporté de l'exercice pr dent, se sont élevés à 10.634.423 fr. 10 c. sur lesquels 3.750.000 francs ont été se aux actionnaires le 1er octobre 1907.

Le Conseil a proposé de distribuer, à partir du 1er avril 1908, 9 fr. 25 c. nets action, déduction faite de l'impôt sur le revenu et de reporter à nouveau une somm 179.881 francs.

Les Censeurs-Commissaires, dans leur rapport, exposent qu'ils ont suivi toute opérations de la Société, et que, durant toute l'année, ils ont examiné les livres, v les écritures et contrôlé la concordance des écritures avec les différents postes du bi Ils demandent, en terminant, aux actionnaires d'approuver les propositions du Co pour la répartition du dividende, ainsi que le bilan et les comptes qui leur sont prése

L'Assemblée a approuvé les comptes de l'exercice 1907 et adopté la propositio Conseil au sujet du dividende. Elle a réélu Administrateurs pour cinq ans, MM. I de Sainte-Anne, le comte René de Matharel et Bénac, et renouvelé pour trois ans le dat de M. Lavallée, Censeur.

Ces résolutions ont été votées à l'unanimité.

VENTE ZÉLIKINE

OBJETS D'ART

ET DE

HAUTE CURIOSITÉ

DU XIVe AU XVIIIe SIÈCLE

ÉMAUX CHAMPLEVÉS ET PEINTS DE LIMOGES

SCULPTURES, MARBRES, TERRES CUITES

ŒUVRES DE PAJOU, HOUDON, FALCONET, PUGET, MARIN, BOUCHARDON

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

DE COUSTOU, DE SAINT-GERMAIN, ATTRIBUÉS A CLODION, GOUTHIÈRE

MARBRES — GRANIT ROSE D'ORIENT MONTÉS

ANCIENNES PORCELAINES PATE TENDRE

De Mennecy, Sèvres, Chantilly, Saint-Cloud, Tournai

Anciennes porcelaines de Saxe, d'Allemagne, de Chine et des Indes

BISCUITS, FAIENCES ITALIENNES ET FRANÇAISES

OBJETS DE VITRINE

MEUBLES DE LA RENAISSANCE ET DU XVIIIe SIÈCLE

TABLEAUX

Des Écoles primitives et du XVIIIe siècle

PREMIÈRE VENTE

HOTEL DROUOT, SALLES Nos 9 ET 10 RÉUNIES

Les Jeudi 7, Vendredi 8 et Samedi 9 Mai 1908

A 2 Heures

Me F. LAIR-DUBREUIL
COMMISSAIRE-PRISEUR
6, rue Favart
PARIS

Me HENRI BAUDOIN
COMMISSAIRE-PRISEUR
Successeur de Me Paul CHEVALLIER
10, rue Grange-Batelière

Assistés de

M. ARTHUR BLOCHE, EXPERT PRÈS LA COUR D'APPEL
52, rue de Châteaudun

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : Le Mardi 5 Mai 1908. } *de 1 h. 1/2 à 6 heures*
PUBLIQUE : Le Mercredi 6 Mai 1908. }

Mecislas Golberg

La Morale des Lignes

Avec des reproductions de dessins
de ROUVEYRE

D'un portrait, par A. de la GANDARA

Gravé sur bois par P.-E. VIBERT



x : 3 fr. 50

Librairie Léon Vanier
Editeur — A. Messein, Sr
Quai St-Michel, 19
PARIS — 1908

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Etranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.